REVUE

DE

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN,

RECUEIL PÉRIODIQUE

PUBLIÉ

PAR LES PROFESSEURS DE L'ASSOMPTION.

TOME PREMIER.

N° 4. — 1er Mai 1852.

ON S'ABONNE

A NIMES,

Chez L. GIRAUD, Libraire, boulevart Saint-Antoine;

A PARIS,

Chez SAGNIER et BRAY, Libr.-édit., rue des SS. Pères, 64.

1852.

TABLE DES MATIÈRES.

N. B. Ce recueil n'étant désormais tiré qu'à un nombre d'exemplaires proportionné au nombre des souscripteurs, les personnes qui désireront avoir la collection complète voudront bien s'adresser, *au plus tôt*, à l'éditeur, M. L. Giraud.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. Germer-Durand, Préfet des Etudes, à l'Assomption, à Nimes.

DU CHOIX DES CLASSIQUES CHRÉTIENS.

Extrait d'une lettre au Rédacteur en chef de la *Revue de l'Enseignement chrétien*.

Il est généralement admis, et cela presque partout, qu'une réforme est nécessaire dans l'enseignement. La plupart sont d'avis que l'élément chrétien n'y a pas sa part suffisante, et qu'au lieu d'y jouer un rôle secondaire, il devrait, au contraire, y figurer en première ligne. C'est déjà beaucoup que ce point essentiel soit acquis à la discussion. Reste maintenant une première question secondaire : Où doit-on prendre cet élément chrétien ? C'est ici que commencent les dissentimens. M. l'abbé Gaume, envisageant la question dans sa plus haute généralité, prétend qu'il faut prendre l'élément chrétien là où il se trouve le plus éloigné, même dans sa forme, de l'élément païen. Pour lui, l'idée chrétienne doit tellement dominer dans la question de réforme, qu'elle entraîne inévitablement cette conséquence. La *Revue*, partant d'un point de vue moins général et moins exclusif, tout en désirant atteindre le même but que M. Gaume, ne croit pas opportun de rompre aussi brusquement et aussi complètement avec les anciennes traditions, et semblerait admettre, au contraire, que les élémens doivent être pris chez les auteurs dont la diction se rapproche le plus de la manière de dire des auteurs païens. A son point de vue, il s'agirait là d'une pure question de grammaire, au moins en ce qui concerne les classes élémentaires. Or, il est certain que les Pères désignés par la *Revue* ont toujours été regardés comme les plus purs, sous le rapport de

la forme. Ils sont donc plus convenables pour initier les enfans à la connaissance de la véritable langue latine. La thèse, exclusivement restreinte à ces termes, est vraie dans un sens, et peut être soutenue même avec avantage. Cependant des considérations d'un autre ordre seraient peut-être de nature à suggérer aux auteurs de la *Revue* quelques modifications dans leur manière de voir à ce sujet. Sans doute, il importe beaucoup, lorsqu'il s'agit de l'étude d'une langue, de l'apprendre avec des méthodes réglées. Mais n'importe-t-il pas davantage encore de régler chrétiennement le goût que doit développer ce genre d'étude dans le cœur et l'intelligence de la jeunesse? Ce serait cette dernière considération qui me porterait à désirer, sinon des modifications, au moins quelque chose de complémentaire au système de l'Assomption. Voici, selon moi, les inconvéniens que j'y entrevois dans l'état actuel.

Choisir les élémens chrétiens dans les SS. Pères dont la forme se rapproche le plus du beau antique, c'est, à mon avis, favoriser une idée-principe que je regarde comme très-dangereuse, savoir : que le type du beau pour tout espèce de latin doit être pris chez les auteurs païens. C'est, en effet, cette malheureuse idée qui, grandissant à travers les siècles, a fini par amener ce déplorable mouvement de la renaissance païenne au XVIe siècle. Rien n'est plus naturel. Avec ce principe, le latin de la plupart des Pères, et surtout celui qui nous est venu des beaux temps de la foi, est un latin dégénéré et barbare ; car il est bien évident que ce latin ne ressemble en rien, ni dans sa prose ni dans sa poésie, à celui du siècle d'Auguste. Or, pénétrer la jeunesse de cette idée, n'est-ce pas jeter dans son cœur les germes du dégoût pour tous les ouvrages qui nous sont venus de ces intéressantes époques? On aura beau vanter le fond ; si la barbarie de la forme est une chose admise, ces discours n'arrêteront pas le mépris que déverse sur eux le principe premier.

En accordant cette terrible prémisse, vous serez obligé d'en subir les conséquences. Qu'est-ce, en effet, que le latin de S. Thomas, par exemple, pesé au poids de cette balance

païenne? Il pâlirait certainement à côté de la diction du dernier valet d'Auguste. Il n'y a pas à se faire illusion là-dessus. La meilleure volonté du monde sera toujours impuissante à vaincre cette situation illogique. Qu'est-ce qu'une hymne de S. Ambroise, de S. Thomas ou de S. Bernard, comparée à une ode d'Horace? C'est de la barbarie au suprême degré, et les sarcasmes de tous les Scaliger et de tous les Bembo du monde trouveraient ici leur raison d'être. Ce n'est que fautes de quantité et locutions vicieuses. Si vous en doutiez, il suffirait de vous rappeler les neuf cents fautes de quantité signalées par les trois jésuites correcteurs de l'ancien Bréviaire romain, sous Urbain VIII. Alors aussi Santeuil est dans le vrai, et tous les évêques, fabriquant des liturgies modernes pour remplacer l'ancienne liturgie gallicano-romaine, sont aussi dans la bonne voie. Car ces liturgies de la Renaissance renferment les plus magnifiques idées chrétiennes, sous la plus belle forme païenne possible. Or, Dieu ne mérite-t-il pas le plus pur encens de la terre? N'est-ce pas à lui qu'est dû l'hommage premier des œuvres du génie? C'est la conclusion que tirait tout naturellement un des partisans du beau idéal antique. « La décence du culte public, dit-il, » demandait cette réforme telle qu'elle a été faite, surtout dans » le siècle où nous vivons, où il importe si fort que le lettré » indifférent ou impie, que l'enfant du collége ne trouve rien » à mépriser dans le langage liturgique qu'on met sur ses » lèvres. » Tout ceci est parfaitement logique. Mais aussi, par contre, tous nos évêques d'aujourd'hui laissant de côté ces liturgies modernes pour retourner au romain gothique, ne sont que des Vandales et des Barbares. Il n'y a pas de milieu : il faut admettre ces conséquences, ou bien accepter humblement l'épithète en usage chez un certain monde de rhéteurs : vous êtes des éteignoirs.

A cela vous me direz que, dans la manière dont la thèse a été posée, vous avez exclu la question littéraire ; que c'est pour vous une simple question de grammaire. Je l'avoue ; mais, vous ferais-je observer, n'est-ce pas par la grammaire que sont

modelées les formes littéraires ? J'en appelle, à ce sujet, à votre propre expérience. Vous le savez ; à peine sait-on unir deux mots latins ensemble, qu'on vous indique la manière de les agencer. Attend-on à la rhétorique pour parler de tournures latines ? Vous savez très-bien qu'il n'en est rien. Les classes de grammaire finies, on sait à peu près écrire en latin ; il ne manque que l'exercice. Le goût est fixé ; car la propriété des termes et l'agencement des mots est ce qui constitue surtout le style de l'écrivain. Or ces questions tiennent essentiellement aux études grammaticales. Elles s'y rattachent tellement, que de la sixième à la troisième, il n'y a pas de refrain plus répété que celui-ci : *mauvais mot*, *mauvaise phrase*, *mauvaise tournure*, *mauvaise épithète*, *mauvais vers*... Or qu'y a-t-il de caché sous ces expressions quotidiennes, sous cette espèce de martelage littéraire incessant, sinon l'éloge perpétuel du beau idéal que l'on adopte et le blâme continuel de ce qui s'en éloigne. C'est là du moins l'impression qui m'est restée de mes études grammaticales de latin. Et c'est sous cette impression que j'admirais Virgile, Cicéron, Horace, et que, par contre, je trouvais barbare le latin liturgique. Car ce n'est point pendant mes classes d'humanité que j'ai pris ces goûts, mais bien de ma sixième à ma troisième inclusivement. Cependant j'avais affaire à des maîtres aussi pieux que zélés, et qui certainement n'essayaient pas de me dégoûter du latin des SS. Pères. Mais je tirais instinctivement cette conclusion de tout l'ensemble de mes études de grammaire.

Or, encore une fois, pénétrer la jeunesse d'une pareille idée, n'est-ce pas, sans s'en douter, paganiser ses goûts littéraires ? Aussi n'est-ce qu'à la longue, et en me faisant pour ainsi dire des sophismes à moi-même, que j'ai pu changer de manière de voir sous ce rapport. Alors j'aurais regardé comme le plus déterminé des sophistes celui qui m'aurait vanté la beauté du *Verbum supernum*, par exemple, ou du *Lauda Sion*, parce que je ne voyais là que des rimes, du latin français, et pas autre chose.

Voilà, selon moi, les graves inconvéniens qui ressortent tout

naturellement des principes qui ont dirigé le choix des classiques de l'Assomption. Ces principes, qu'on pourrait appeler concilians, laissent toujours, à mon avis, la jeunesse sur la pente glissante du sensualisme païen. La jeunesse, il est vrai, avec cette réforme, ne se saturera pas autant d'idées païennes, mais elle n'y acquerra pas non plus ce que j'appelle le *sens chrétien*. Toujours elle comprendra que le motif qui, depuis trois siècles, a fait préférer Virgile et Cicéron aux auteurs chrétiens, est identiquement le même qui a présidé au choix de vos classiques, et qui doit présider aussi à leur explication. Pourquoi préfère-t-on Salvien ou S. Ambroise à S. Bernard et à S. Thomas? Voilà le terrible pourquoi dont la jeunesse ardente et curieuse saura toujours trouver la réponse. Aussi, au sortir de vos écoles, vos jeunes gens auront toujours du goût pour ce qu'on est convenu d'appeler la *belle latinité* et du dégoût pour ce qui s'en éloigne.

A mon avis, c'est là un outrage indirect à la vérité chrétienne; c'est continuer le procès intenté par nos pères à l'art catholique; c'est favoriser le triomphe du matérialisme païen et perpétuer l'idolâtrie de la forme au détriment du spiritualisme chrétien.

Ces considérations me porteraient donc à restreindre de beaucoup la question grammaticale. Je me servirais de vos extraits des Pères pour le mécanisme pur des premières règles de la langue. Mais, en même temps, je complèterais ce choix par des extraits de la Bible, et surtout par des passages des auteurs des beaux temps de la foi : S. Pierre Damien, Bède, S. Anselme, S. Bonaventure, S. Bernard, S. Thomas, et une multitude d'autres dont la forme comme le fond respirent également le sentiment chrétien. Pourquoi n'ajouterait-on pas aussi à ces extraits la série des antiennes qui composent l'office divin, ce touchant et précieux monument traditionnel de la foi de nos pères? Ne serait-ce pas préparer à l'avenir de la jeunesse les plus agréables souvenirs, comme aussi les plus utiles et les plus saintes émotions, alors qu'au déclin de la vie elle assisterait aux solennités chrétiennes, et qu'elle entendrait répéter par des voix enfantines ces touchantes paroles qu'elle

aurait étudiées aux jours de l'enfance ? Car, à mon avis, rien n'est délicieux, rien n'est moral, comme ces ineffables souvenirs. Pourquoi aussi n'y joindrait-on pas ces magnifiques préfaces et ces sublimes exhortations du Pontifical, ce livre admirable, seul capable de donner une idée exacte du sacerdoce chrétien ainsi que des objets sanctifiés par ses consécrations pour servir au culte de Dieu et au salut des hommes ? On n'aurait pas alors la douleur de voir la jeunesse chrétienne ignorer, au sortir de ses études, jusqu'au nom même de ce livre sublime, pendant qu'elle sait par cœur les métamorphoses d'Ovide et les églogues de Virgile. Plus tard, la *Cité de Dieu*, avec les écrits des premiers Pères, et quelque chose des païens, viendraient couronner l'œuvre.

Voilà comment j'élargirais les principes de l'éducation littéraire de la jeunesse chrétienne. Et pour justifier mon système, j'établirais la féconde distinction de M. Gaume, de deux sortes de langue latine : la langue latine chrétienne et la langue latine païenne ; car, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, cette distinction existe. Le latin de Virgile et de Cicéron ne sera jamais celui de S. Bernard et de S. Thomas. Or, le type du beau, pour moi, je le prendrais dans les auteurs de la vraie langue latine chrétienne, comme S. Augustin le prenait dans S. Paul pour l'éloquence. C'est pour ce genre de beauté que je travaillerais le goût de la jeunesse. C'est pour cette poésie que j'exciterais son admiration et son enthousiasme. Je sais bien que cette distinction ne sera pas du goût de nos humanistes modernes. Ils riront de ce programme chrétien et se cramponneront avec une sorte de fanatisme à leur beau idéal antique. Mais leurs protestations, qu'ils en soient bien sûrs, ne seront pas leurs plus beaux titres de gloire. Elles iront se joindre à celles qui, il y a vingt-cinq ans, attaquaient la réhabilitation de l'art gothique du moyen-âge.

Les précurseurs de la renaissance chrétienne ont déjà lancé dans le monde leurs joyeuses prophéties. Ce n'est qu'à trente ans d'ici qu'ils fixent la date où doit s'évanouir la grande mas-

carade de nos humanistes. Oui, quoi qu'ils fassent, cette littérature qu'ils méprisent depuis trois siècles redeviendra en honneur. Elle existe avec ses chefs-d'œuvre de tout genre, en prose comme en vers. Lisez, si vous en avez le courage, ces belles hymnes du treizième siècle ! Parcourez le *Dies iræ*, le *Stabat*, le *Veni Creator*, le *Vexilla*, le *Jesu dulcis memoria* ; chantez-les plutôt, et dites-moi si ce n'est pas là la véritable poésie qui devait retentir sous les voûtes de nos cathédrales gothiques ? Où trouverez-vous pour un chrétien une poésie plus douce et plus grandiose, plus suave et plus céleste ? Parcourez aussi, si vous le voulez, les lettres ou les sermons de S. Bernard. Est-il possible de trouver quelque chose de plus attrayant ? C'est un délicieux mélange d'expressions bibliques, liturgiques, canoniques ; le tout admirablement confondu, harmonisé. Essayez de les traduire en style de Cicéron ou de Tacite, et vous verrez si la chose est possible ; vous verrez surtout ce que deviendra ce délicieux parfum de Christianisme que chaque mot y respire ; vous verrez si ce n'est pas, littéralement, tenter de bâtir une cathédrale gothique avec des pierres taillées pour un amphithéâtre... Et cette belle strophe de S. Thomas : *Se nascens dedit socium !* Et cette autre de S. Bernard : *Nec lingua valet dicere !* Croyez-vous qu'il n'y ait là ni beauté ni poésie, dans la pensée comme dans la forme, parce qu'elles ne ressemblent en rien à la manière de chanter d'Horace ? N'est-ce pas, au contraire, la plus belle de toutes les poésies ? C'est une langue divine où l'idée emporte l'expression, tandis qu'ailleurs c'est l'expression qui domine l'idée. Ici, la forme matérialise la pensée ; là, c'est la pensée qui divinise la forme. Je vous l'avouerai ingénûment, plus j'y réfléchis, et plus cette poésie me charme et m'enchante. J'y trouve des jouissances inexprimables. Vous me direz peut-être que c'est une illusion ; peu m'importe, j'aime mieux ce genre de déception que celui qui faisait chercher à l'aimable Fénelon le type de l'absurde dans le portail de Reims !... Oui, toujours l'*Ave Maris stella* du pauvre marin de Bretagne dira plus à mon cœur que la prière à Neptune de

l'humaniste de Florence. Le *Vexilla* du pèlerin de Jérusalem fera plutôt aussi couler mes larmes que toutes les prières édulcorées du vertueux Sadolet. Que voulez-vous ? c'est ici une affaire de sentiment. En vain les églises de Florence se couvrent de chefs-d'œuvre calqués sur le beau antique ; Savonarole détourne la tête, et réclame sa madone de Fiésole. Il aime mieux sa pauvre Vierge de Bethléem, qui cache jusqu'à son visage, que toutes ces figures de courtisanes si richement encapuchonnées..... Un jour, l'enfant prodigue se dégoûta des douceurs de la maison paternelle. Il voulut aller ailleurs chercher d'autres plaisirs, d'autres jouissances. Où l'ont conduit ses passions voluptueuses ? L'auteur de notre rédemption n'a pas craint de nous faire la peinture de l'état de misère où elles l'ont précipité. *Cupiebat implere ventrum suum de siliquis quas porci manducabant.* N'est-ce pas là, s'écrie un Père de l'Eglise, l'image fidèle de l'humanité orgueilleuse qui dédaigne les splendeurs de la divinité chrétienne pour courir après les voluptueuses beautés du paganisme ? C'était bien aussi la pensée de S. Bernard, quand, luttant contre les goûts païens de quelques moines de son temps, il leur rappelait avec sa parole de feu le but véritable de toute étude pour un chrétien. Est-ce que les apôtres, leur disait-il, nous ont indiqué cette voie, quand ils ont évangélisé les nations ? Nous ont-ils enseigné à faire de l'art pour l'art, et à mettre tous nos soins à la recherche d'une aussi puérile vanité ? Non, leur criait-il, ils nous ont enseigné la science de la vie. Eh ! croyez-vous que c'est peu de chose que de savoir vivre ? N'est-ce pas, au contraire, ce qu'il y a de plus élevé et de plus grand sur la terre ? *Quid nos docuerunt apostoli sancti ?... Non piscatorium artem, non sceno factoriam... Docuerunt me vivere ! Putas parva res est scire vivere ? Magnum aliquid, imo maximum est !* C'est bien là encore aujourd'hui l'erreur fatale de nos temps modernes : attacher le salut du monde à la sonorité d'une phrase !.. *Dic nobis placentia*, criaient déjà, il y a plus de deux mille ans, les Juifs charnels au prophète d'Israël, comme si jamais la vérité et la vertu pouvaient revêtir les formes sensuelles du vice et du mensonge !

Telles sont les considérations qui me porteraient à désirer quelques modifications aux idées littéraires qui ont présidé au choix des classiques chrétiens de l'Assomption... Du reste, je ne suis pas le seul à envisager la question de cette manière. La lettre de M. de Montalembert à M. Gaume suppose que tel est le fond de sa pensée, puisqu'il ne craint pas, pour appuyer ses préférences, d'affirmer que très-probablement, avant trente ans, on préférera le *latin chrétien du moyen-âge* au latin des païens, et cela *sous tous les rapports*. On dit aussi que M. Donoso-Cortez, ainsi que le R. P. Ventura, sont également partisans de cette idée... D'un autre côté, j'ai toujours remarqué que ce système est extrêmement avantageux dans les discussions. Par cette distinction, on échappe facilement aux prises sophistiques des adversaires de cette réforme, et on évite nettement l'accusation de vandalisme.

Maintenant devrait-on adopter immédiatement et complètement ce programme dans la pratique? C'est ce que devrait régler une sage discrétion. Les entraves du baccalauréat avec son programme païen contraindraient peut-être à n'adopter que graduellement cette réforme. Mais, au moins, je serais d'avis que l'ensemble des travaux indiquât cette tendance.

Agréez, etc.

L'Abbé C. Couturier.

Langres, 27 février 1852.

Nous tenons à rassurer notre honorable correspondant. Nous ne songeons, en effet, d'aucune manière à placer au-dessus de la littérature chrétienne les beautés littéraires du paganisme; cette pensée n'a pas présidé au choix des classiques chrétiens que nous publions. Le type du beau n'est pas, à nos yeux, identifié à la forme de l'art antique, ni la belle latinité circonscrite aux auteurs païens du siècle d'Auguste.

L'un des contradicteurs de M. l'abbé Gaume nous a prêté très-gratuitement l'idée d'exclure de nos textes classiques les écrivains du moyen-âge, et une préférence pour les Pères des cinq premiers siècles, comme étant *plus païens* par la forme, c'est-à-dire plus *littéraires*, et moins en dehors de ce que l'on est convenu d'appeler les saines traditions de la belle latinité.

Dans les raisons sur lesquelles nous nous sommes appuyés pour exclure des classes de grammaire les auteurs profanes, nous avons, en effet, insisté sur la latinité suffisante et la correction régulière des textes chrétiens que nous n'hésitons pas à substituer aux classiques païens. Que n'a-t-on pas dit de la barbarie et du faux goût des Pères ? Il était peut-être nécessaire de prouver que, toute comparaison faite, les païens contemporains restaient au-dessous des écrivains chrétiens, même sous le rapport de la forme, et que, rapprochés des auteurs du siècle d'Auguste, les principaux Pères de l'Eglise n'avaient pas l'infériorité qu'on a bien voulu leur supposer. Une réfutation nécessaire n'était pas une préférence systématique, pas plus qu'une réserve scrupuleuse.

Nous n'excluons pas les écrivains du moyen-âge. M. l'abbé Couturier se rappelle, sans doute, que nous publions, pour les basses classes, des VIES DE SAINTS dont les textes originaux appartiennent généralement à cette latinité chrétienne dont il loue avec raison les beautés trop méconnues. Il peut voir dans le Tableau de la création (*De natura rerum*), que nous venons récemment d'éditer, des extraits de S. Bernard, plusieurs passages des commentateurs ecclésiastiques, même des citations de la Bible et des rapprochemens empruntés à l'hymnographie catholique. Dans les recueils qui vont paraître sur N. S. Jésus-Christ, sur la Providence, nous avons inséré de nombreux morceaux des écrivains catholiques du moyen-âge, principalement des poètes.

Nous ne courons donc pas le risque de faire croire à nos jeunes élèves que la barbarie est le privilége des lettres chrétiennes, et que la simplicité et la sobriété de leurs ornemens ne sont qu'une grossièreté méprisable aux yeux des hommes de goût.

Nous nous hâtons d'ajouter que nous étions déjà dans l'intention de publier, conjointement avec les prosateurs chrétiens, un choix de poésies liturgiques. Les réflexions si bien senties de notre bienveillant correspondant sur les beautés de l'hymnographie chrétienne auraient achevé de nous déterminer, si nous avions eu encore quelque indécision à cet égard.

Nous l'avouons toutefois, les Pères des cinq premiers siècles forment la partie la plus étendue de nos extraits. Voici quelques-uns des motifs qui nous ont engagés à leur faire la part aussi large.

Nous n'excluons pas de l'enseignement des humanités les écrivains profanes. Les laisser ignorer aux élèves nous semblerait constituer une lacune regrettable dans leurs études. La littérature antique est une phase remarquable du développement intellectuel des sociétés. Il y aurait injustice à la dédaigner, autant qu'impossibilité à la considérer comme non avenue. Elle est un fait historique qui sert d'antécédent à nos littératures modernes, et qu'on ne peut supprimer sans obscurcir leurs origines et leurs diverses transformations, sans méconnaître la persistance de certains élémens.

A ce titre, les Pères des cinq premiers siècles, particulièrement étudiés dans les classes de grammaire, servent de préparation aux auteurs de l'antiquité profane, plus directement que ne pourraient le faire les écrivains du moyen-âge. La transition est ainsi moins précipitée. Le langage est moins tranché dans ses différences, l'ordre des idées générales est plus souvent en contact immédiat par une foule de points communs.

Et ici nous croyons répondre à une difficulté dont se préoccupe M. l'abbé Couturier. Le jeune humaniste, encore sous l'impression littéraire des premiers textes qui auront formé son vocabulaire latin, qui l'auront initié à la connaissance de cette langue (nous avons à dire la même chose des Pères grecs), ne trouvera pas que les auteurs païens soient si supérieurs de forme qu'on nous l'a répété au collége. La transition ménagée par nous, la gradation que nous observons dans le choix des textes, l'em-

pêcheront de croire à des disparates considérables entre les deux littératures. Lactance, S. Ambroise, S. Augustin, seront-ils si différens de Cicéron? Tertullien et Salvien, dans leur énergie mâle et vigoureuse, seront-ils si inférieurs à Tacite ou à Sénèque? Nous ne parlons pas des idées que revêt la langue. L'élévation des pensées, chez les Pères, la grandeur simple, la sévère beauté, la vérité, plus pratique encore que spéculative, ne seront-elles pas plus resplendissantes de leur éclat, en face de ces richesses, trop extérieures, que les auteurs païens viendront étaler aux regards des étudians? Le vide sonore de ces beautés classiques qui nous ont enchantés, ces vérités amoindries, faussées, corrompues, que les beaux diseurs antiques ont habillées de poésie et d'éloquence, seront assurément sans attraits pour des esprits formés à l'école des Pères, dont les beautés graves auront, par cela même, plus de mérite et plus de valeur à leurs yeux.

Nous avons ajouté que plus de points communs rapprochaient les Pères des auteurs païens. Nous voulons parler des questions générales sur Dieu, la Providence, l'immortalité de l'âme, et des vérités morales pratiques. Pour des recueils destinés à servir d'explications courantes, d'exercices de traduction, d'analyses critiques, les Pères des cinq premiers siècles offrent, sur ces matières, des ressources infinies et d'un usage plus accessible à de jeunes élèves, que ne le sont les traités spéciaux des écrivains du moyen-âge, où les difficultés théologiques abondent, et dont l'enseignement usuel ne saurait comporter le sérieux trop métaphysique. Cette considération, qui ne va nullement à devenir trop exclusive, puisque nous admettons des choix de poésies liturgiques dans nos publications, devait nous attacher préférablement aux Pères des cinq premiers siècles : Tout en dogmatisant, ils conservent plus cette forme d'exposition qui était la manière des anciens, et sont amenés, par la controverse avec le paganisme, à insister plus souvent sur ces vérités générales, morales ou religieuses, dont la philosophie avait altéré les plus claires notions. Tout alors était à reprendre comme en sous-œuvre : controverse

philosophique, exposition dogmatique, discussion historique, les Pères s'emparaient de tout pour réfuter pied à pied l'erreur ; en même temps qu'ils racontaient les glorieux combats de l'Eglise, écrivaient l'histoire de ses martyrs, les annales de ses persécutions, les récits de ses combats et de ses triomphes. Aussi, les premiers temps du Christianisme sont-ils d'un inépuisable intérêt, et fournissent-ils des historiens, des orateurs, des poètes, des philosophes, qui viennent d'eux-mêmes remplacer sur les programmes les écrivains anciens, sans que le cercle ordinaire des études soit ou trop agrandi ou trop restreint, au-dessus de la portée des jeunes esprits, ou sans rapport avec le but que se propose l'enseignement littéraire.

La polémique des Pères offre d'ailleurs un caractère particulier qui les recommandait à notre choix. On l'a répété trop souvent pour que nous ayons besoin d'y revenir encore, le siècle présent offre de douloureuses analogies avec les âges païens : incrédulité de l'esprit, entraînement du cœur, négation de la Providence, résistance à la doctrine de Jésus-Christ, adoration de notre raison orgueilleuse, adoration de la force, adoration du plaisir et de la jouissance; par combien de côtés ne sommes-nous pas revenus à la morale, à la politique, à l'esprit païens! Nous aussi, le protestantisme et la philosophie nous ont fait passer par l'hérésie et par le doute, et, comme dit Bossuet, nous avons goûté la liberté des rebelles. En lisant les écrits des Pères, on croirait lire des réfutations actuelles, des controverses contemporaines. Notre siècle en est à la même ignorance des choses divines, aux mêmes égaremens des passions, aux mêmes vanités de la science humaine. Les Pères ne sont-ils pas de vigoureux polémistes dont l'étude est indispensable à de jeunes chrétiens que l'on veut préparer, dès le collége, à lutter contre l'erreur? et la grande erreur du jour n'est-elle pas le rationalisme païen ressuscité parmi nous?

L'explication simultanée des Pères et des écrivains du moyen-âge obvie donc à l'inconvénient d'une préférence exclusive ; la langue des premiers, plus rapprochée de celle des écrivains

profanes, prépare à l'étude postérieure des auteurs païens, qui, alors, offrent moins de contrastes brusqués, et n'ont plus cette supériorité de la forme que l'on a si fort vantée ; en même temps, l'habitude des beautés vraies, simples, austères, que les élèves contractent dans le commerce des Pères, leur fait dédaigner le vain éclat de l'éloquence et de la poésie païennes ; il leur est *devenu doux*, comme à S. Augustin, *de ne pas connaître les frivoles délices*, et ils n'ont rien à désapprendre de ce qu'ils ont appris ; ni trop dogmatiques, ni trop littéraires, les Pères les initient de plus à la controverse religieuse la mieux appropriée à notre époque, et satisfont leur imagination sans lui donner un aliment funeste.

Il nous semble, en outre, qu'en faisant ainsi une juste part à la latinité chrétienne et à la latinité antique, nous échappons également aux prises sophistiques que nous signale M. l'abbé Couturier, et à l'accusation de vandalisme qu'il ne voudrait pas voir s'élever contre nous.

J. MONNIER.

LA RENAISSANCE.

Ce qu'on a appelé la *Renaissance* des Arts et des Lettres à la fin du xve siècle et au commencement du xvie, serait beaucoup plus justement désigné sous le titre de *Renaissance du paganisme* dans les lettres et les arts. Certes, nous ne blâmons point l'étude approfondie des chefs-d'œuvre de l'antiquité ; nous trouvons naturelle l'admiration dont on se sent pénétré en les étudiant, et nous-mêmes nous nous associons à cette admiration légitime. Mais n'a-t-on pas dépassé la limite où il fallait s'arrêter, lorsqu'on se laissa dominer par cet enthousiasme aveugle qui exalta tout dans les œuvres des Grecs et des Romains, qui copia servilement, et à l'égal de leurs immuables beautés, des embellissemens locaux et transitoires, conformes aux idées, aux mœurs, à la religion de ces peuples, des procédés purement conventionnels qui étaient en opposition formelle avec les idées et les mœurs chrétiennes des peuples modernes, et enfin jusqu'à de véritables défauts, comme ces histoires si absurdes, si scandaleuses des dieux et des déesses, dont les sages païens se moquaient eux-mêmes, et dont l'un d'entre eux a dit, en parlant de la mythologie d'Homère, que ce grand poète semblait avoir voulu faire de ses dieux des hommes, et encore de la pire condition? Le moment approche, et peut-être est-il déjà venu, où l'on ne pourra plus comprendre comment des peuples chrétiens ont abandonné ainsi, dans les arts et la poésie, leurs traditions nationales et religieuses,

si propres pourtant à inspirer les plus admirables chefs-d'œuvre, comme l'attestent tant de monumens dont le Christianisme a doté le monde moderne.

Mais alors l'engoûment s'était tellement emparé des esprits et les avait à ce point fascinés, qu'on se persuada qu'une condition essentielle de la poésie était l'emploi des formes mythologiques, et que, si on ne repeuplait l'univers des divinités fabuleuses, le spectacle de la nature *n'offrirait rien que de plat*.

Des roses et des lys le plus superbe éclat
Sans la fable, en nos vers, n'offre rien que de plat...
Qu'ont la terre et la mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de Tritons à pousser un navire ?

(CORNEILLE.)

Heureusement que l'auteur de ces vers, fort peu poétiques, a pris soin de se donner à lui-même le plus solennel démenti, et nous a fourni, dans *le Cid* et *Polyeucte*, la preuve la plus péremptoire qu'on pouvait produire la plus haute et la plus magnifique poésie, sans l'intervention des divinités fabuleuses. Quoi ! les beautés de la nature, sans le mélange des fables surannées et grotesques de la mythologie, n'offrent rien que de plat ! Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, l'Océan, lorsque Dieu marche sur les flots, lorsque d'un mot il soulève ou calme ses vagues, lorsqu'il commande à la tempête de mugir et de bouleverser les abîmes, l'Océan n'est qu'une *platitude*, si l'on ne nous y montre pas les *Tritons!* — Le soleil, qui, le matin, sort de la tente que Dieu lui a dressée dans les cieux, comme un époux radieux, ou s'élance gaîment comme un guerrier pour parcourir sa carrière d'un bout de l'horizon à l'autre, et aux rayons duquel rien ne peut se soustraire, quelle *platitude* ! Mais, si vous le placez sur un char attelé de quatre vieux chevaux, que guide un vieux cocher, nommé Phébus, voilà de la poésie ! — Les cieux, qui, dans leur magnificence, racontent si éloquemment la gloire de Dieu, ne sont qu'une *platitude*, comparés à l'Olympe, petite montagne de la Grèce ! — La terre, qui, sous la main de Dieu qui la bénit, triomphe avec ses habi-

tans et se sent comblée de son amour ; les pâturages du désert qui s'engraissent sous ses pas ; les champs et les coteaux qui se parent de joie ; les arbres de la forêt qui poussent des cris d'allégresse ; les montagnes qui bondissent de bonheur en sa présence ; les fleuves qui applaudissent de leur voix bruyante ; les vallées qui se vêtissent d'épis, qui tressaillent et chantent celui qui les féconde (Psalm., *passim.*), qu'est-ce que tout cela sans les dryades et les hamadryades?

Non, non, il faut bien l'avouer, aujourd'hui que nous sommes désabusés de cette vaine mythologie, la nature, au lieu de grandir sous le prétendu charme des fictions du paganisme, s'était singulièrement rapetissée ; et si les poètes de l'antiquité nous ont offert quelques peintures vraiment grandioses, ce n'était pas la mythologie qui leur prêtait alors ses pinceaux, car elle n'avait peuplé le ciel et la terre que de déités méprisables.

Il n'y a pas jusqu'au génie de la poésie et des arts qui n'ait été réduit aux proportions les plus étroites. Son séjour était sur le sommet d'un monticule appelé *Parnasse* ; le dieu inspirateur était un joueur de flûte, assez mauvais poète, si on en juge par les vers que les anciens lui attribuaient ; enfin le poète lui-même devait s'élancer dans la carrière sur un vieux cheval appelé *Pégase*, peu fringant et souvent rétif. Je ne parle pas de ces *Muses*, qui ne s'entendaient guère mieux en poésie que leur maître Apollon. En vérité, quand on pense que la France a, pendant près de deux siècles, usé son génie à rapiécer de son mieux de tels haillons, ou à poétiser de pareilles rhapsodies, on ne peut se défendre d'un profond sentiment de pitié.

Aussi, vous chercheriez en vain, dans les poètes de la Renaissance, ce qui saisit notre âme, l'élève au-dessus d'elle-même, au-dessus de ce monde matériel, pour lui faire contempler, dans un monde supérieur, quelque chose d'immortel et de divin ; rien qui exalte l'esprit et qui y fasse naître une pensée élevée, rien qui parle au cœur et le remplisse d'émotions saintes et profondes. Ce sont de belles formes peut-être, mais des formes privées de sentiment et de vie ; l'imagination seule peut être agréablement

flattée; le cœur reste froid et l'intelligence ne trouve pas une idée à recueillir.

Mais l'introduction de la mythologie dans la poésie et les arts n'eut pas seulement pour résultat de faire perdre de vue les beautés touchantes ou sublimes de la nature vivante et animée sous la main toute puissante et sous le regard miséricordieux du Dieu créateur; elle fit encore prendre à dégoût les traditions chrétiennes, source toute divine du vrai, du grand et du beau. On prêta aux divinités païennes des couleurs si riches et si brillantes, on les montra sous des formes si poétiques, avec des attraits si séduisans, que l'habitude de les voir environnées de toutes les richesses de l'imagination persuada bientôt que ces richesses leur appartenaient en propre, que le Christianisme ne pouvait en revendiquer la moindre partie, et qu'il était par conséquent essentiellement antipathique à la poésie et aux arts. Le poète du XVII[e] siècle qui passait alors pour l'oracle du bon goût, osa bien prononcer, *du haut du Parnasse*, que, pour briller dans la poésie et dans les arts, il fallait nécessairement se faire païen, et abjurer, sous ce rapport, le Christianisme, parce que

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.
> L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés
> Que pénitence à faire et tourmens mérités.

Ainsi Boileau semble ne voir, dans les arts et la poésie, qu'un simple passe-temps, un jeu frivole pour *égayer* les esprits désœuvrés; et l'Evangile n'était pour lui que le *code des délits et des peines*. Ces deux assertions sont aussi vraies l'une que l'autre. Si l'art et la littérature n'étaient qu'un vain jeu de l'esprit, s'ils ne se rattachaient pas aux choses les plus sérieuses de la vie, on ne pourrait concevoir ni expliquer l'action immense qu'ils ont exercée, dans tous les temps, sur l'esprit humain.

Quant à la sentence prononcée si catégoriquement contre la poésie et les arts du Christianisme, elle a absolument la même valeur que celle que Labruyère prononçait, à la même époque,

contre l'architecture chrétienne : « On a entièrement abandonné » l'ordre *gothique* que la *barbarie* avait introduit pour les palais » et pour les temples. » Le temps a fait justice de ces deux sentences, que l'esprit de la Renaissance avait aveuglément dictées.

Le Christianisme, en effet, est venu opérer une immense révolution dans le monde intellectuel et moral ; la vérité, si longtemps enveloppée dans les ténèbres, reparut dans tout son éclat et pénétra l'intelligence humaine de sa douce et vivifiante lumière, lui communiqua, sur la nature divine, les idées les plus exactes, les plus pures, les plus sublimes ; elle réhabilita la nature humaine, la retira du matérialisme grossier où elle était plongée, et lui rendit le sentiment de sa grandeur avec le prestige des plus héroïques vertus ; enfin elle releva la nature extérieure elle-même, en la montrant comme l'œuvre de la souveraine puissance et de la suprême sagesse, pour être le miroir visible des choses spirituelles et divines.

Tout prit alors, aux yeux de l'homme éclairé par la foi, un aspect nouveau et grandiose ; toutes ses idées s'élevèrent, tous ses sentimens se purifièrent et s'agrandirent ; le beau matériel ne pouvait plus lui suffire : il lui fallut le beau intellectuel, le beau moral, le beau céleste. Il s'éleva, en quelque sorte, jusqu'à la nature divine, pour y contempler le beau dans son essence, dans sa source inépuisable, ou dans ces rayonnemens divins qui illuminent les âmes glorifiées dans les sphères célestes.

Aussi, lorsque les sociétés chrétiennes furent assez développées pour se livrer à la culture des arts, quels rapides progrès ne firent-elles pas pendant les beaux siècles du moyen-âge !

« Les premiers essais et les plus grands efforts de la peinture et de la sculpture, dit M. de Maistre, représentèrent jadis les héros et les dieux. A la renaissance (chrétienne) des arts, le Christ et ses *héros* s'offrirent à l'imagination des artistes, et lui demandèrent des chefs-d'œuvre d'un ordre supérieur. L'art antique avait senti et rendu le *beau idéal ;* le Christianisme exigea un *beau céleste*, et il en fournit les modèles dans tous les genres : ses vieillards, ses jeunes gens, ses enfans, ses femmes, ses vierges

sont des êtres nouveaux, qui semblent défier le génie. S. Pierre recevant les clés, S. Paul parlant devant l'aréopage, S. Jean écoutant les trompettes ne laissent rien à désirer à l'imagination tout à la fois la plus brillante et la plus sage.

» La beauté mâle dans sa fleur respire sur la figure des anges ; en eux se réunissent la grâce sans mollesse et la vigueur sans rudesse. Une éternelle adolescence brille sur ces visages célestes ; jamais ils n'ont été enfans, jamais ils ne seront vieillards ; en les contemplant, nous avons une idée de ce que nous serons, lorsque nos corps se relèveront de la poussière pour n'y plus rentrer.

» L'enfance surnaturelle se montre déjà dans ces inimitables chérubins que Raphaël a placés au-dessous de la Reine des anges, dans l'un de ses plus beaux tableaux. Ces têtes sont pleines d'intelligence, d'amour, d'admiration. C'est la grâce des amours fondue dans l'innocence et la sainteté. Mais tous ces efforts de l'art ne sont que des préparations, et comme des degrés qui doivent élever l'artiste jusqu'à l'*Enfant-Dieu*. Le voyez-vous sur les genoux de sa mère ? Elle embrasse son créateur qui lui demande du lait. *La Parole éternelle* balbutie ; elle joue, elle dort ; mais le *Verbe* qui se rapetisse pour nous, en voilant sa grandeur, n'a pas voulu l'éclipser. Le nuage qui couvre l'astre épargne l'œil sans le tromper, et jusque dans les moindres traits de l'enfance mortelle, on sent le Dieu.

» Bientôt nous le verrons, dans le temple, étonner les docteurs. Ensuite il commandera aux élémens, il ressuscitera les morts ; il instruira, il consolera, il menacera les hommes ; il parlera, il agira pendant trois ans *comme ayant la puissance* ; il se livrera enfin volontairement aux tourmens d'un supplice affreux ; il montera sur la croix ; il y parlera sept fois, et toujours d'une manière extraordinaire. Sa voix se renforçant à mesure que la mort s'approche pour lui obéir, sa dernière parole sera plus haute, et *libre entre les mourans* comme il sera bientôt *libre entre les morts*, il mourra, quand il voudra, en trompant ses bourreaux étonnés, qui n'avaient pu calculer que sur des hommes la durée du supplice.

» L'art antique a su nous montrer, dans le Laocoon, le plus haut degré de souffrance physique et morale, sans contorsion, sans difformité. C'était déjà un grand effort de talent, que celui de nous représenter la douleur à la fois belle et reconnaissable. Cependant il ne nous suffit plus pour peindre le Christ sur la croix. Qui pourra montrer le Dieu humainement tourmenté, et l'homme souffrant divinement ? C'est un chef-d'œuvre idéal dont il paraît qu'on peut seulement approcher. Je ne crois pas que, parmi les plus grands artistes, un seul ait pu jamais contenter ni lui-même, ni le véritable connaisseur. Cependant le modèle, même *inarrivable*, ne laisse pas que d'élever et de perfectionner l'artiste.

» Le talent, fatigué par ses efforts, pouvait se délasser sur la figure des martyrs. C'étaient encore de superbes modèles que ces témoins sublimes, qui pouvaient sauver leur vie en disant *non*, et qui la jetaient en disant *oui*. Sur le visage de ces victimes volontaires, l'artiste doit faire voir non-seulement la douleur *belle*, mais encore la douleur *acceptée*, mêlée, dans leurs traits, à la foi, à l'espérance, à l'amour...

» La femme chrétienne est un modèle surnaturel, comme l'ange. Elle est *plus belle encore que la beauté*, soit que, pour confesser sa foi, elle marche au supplice avec les grâces sévères de son sexe et le courage du nôtre ; soit qu'auprès d'un lit de douleurs elle vienne servir et consoler la pauvreté malade et souffrante, ou qu'au pied d'un autel elle présente sa main à l'homme qu'elle aimera seul jusqu'au tombeau. Dans toutes ces têtes, d'un caractère si différent, il y a cependant toujours un trait général qui les fait remonter au même principe de beauté. A l'aspect de ces figures, quelque belles qu'on les puisse imaginer, aucune pensée profane n'oserait s'élever dans le cœur d'un homme de goût... Et, comme de la réunion d'une foule de traits empruntés à différentes beautés, on vit naître jadis un modèle fameux dans l'antiquité, tous les traits de la beauté sainte se réunissent de même, comme dans un foyer, pour enfanter la figure de MARIE, le désespoir et cependant l'objet le plus chéri de l'art moderne dans toute sa vigueur... *Toujours la même et toujours nouvelle*, nulle

figure n'a plus exercé le talent imitatif. Le pinceau des plus grands maîtres semble en avoir fait un objet d'engagement et d'émulation. Sur ce sujet mille et mille fois répété, tantôt ils surpassaient leurs rivaux, tantôt ils se surpassaient eux-mêmes. Il n'y a pas un cabinet distingué en Europe qui ne renferme quelque chef-d'œuvre de ce genre » (1).

Voilà une faible partie de l'immense trésor que la Renaissance dédaigna pour les fables absurdes et immorales du paganisme. On abandonna les sources pures et sacrées du vrai beau, pour aller puiser à des eaux fangeuses et corrompues. Il est vrai que, pendant le cours du XVII[e] siècle, les plus beaux génies, fatigués de ce lourd langage mythologique, sentirent plus d'une fois le besoin d'aller retremper leur intelligence et leur imagination aux sources chrétiennes, en dépit de l'anathème lancé par le *Législateur du Parnasse*. Ils produisirent alors d'admirables chefs-d'œuvre, avec une aisance et une liberté d'action qui aurait dû les désabuser pour toujours sur les prétendues ressources que le paganisme offrait à leur talent.

Mais bientôt ils cédaient à l'entraînement général, et retombaient tristement au milieu de ces dieux infames, voleurs, libertins, ivrognes, corrupteurs, et de ces déesses jalouses, acariâtres, vindicatives et impudiques jusqu'aux dernières limites de la prostitution. Et comme leur conscience répugnait à les reproduire sous leurs véritables formes, ils travaillèrent avec un succès déplorable à couvrir tant d'infamies de toutes les richesses de leur imagination, et à transformer, autant qu'il était en eux, ces *démons* (2) en anges de lumière ; de telle sorte que le paganisme, au lieu de paraître ce qu'il était en réalité, la honte et l'opprobre du genre humain, se montra plus brillant et plus glorieux qu'il n'avait été, lorsqu'il régnait dans toute sa puissance sur les intelligences et sur les cœurs d'un monde dégradé. En même temps, on représentait les sociétés païennes comme les sociétés les plus

(1) Jos. de Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. II, c. 7.
(2) *Dii gentium dæmonia.*

libres, les plus parfaites, les plus glorieuses que l'on pût imaginer; leurs grands hommes furent des héros avec lesquels les héros chrétiens ne pouvaient soutenir aucune comparaison.

On se gardait bien de dire que ces sociétés si vantées n'étaient composées que d'un petit nombre de maîtres insolens et superbes et de millions d'esclaves réduits à l'état de bêtes de somme; que les droits les plus sacrés y étaient indignement foulés aux pieds; que les crimes les plus infames y étaient non-seulement tolérés, mais souvent sanctionnés par les lois, et que la plupart de ces grands hommes auraient mérité parmi nous une place dans les bagnes.

Pendant qu'on exaltait ainsi l'antiquité païenne, le Christianisme était peint sous les plus sombres couleurs; on rabaissait à l'envi ses grands hommes, ses pontifes, ses institutions, ses œuvres civilisatrices, ses monumens les plus admirables; on peignait les peuples chrétiens comme des peuples barbares, et, sous le rapport de la poésie et des arts, l'Evangile était relégué dans quelque coin obscur de ses temples, comme s'il eût été honteux de montrer sa nudité au milieu des riches ornemens prodigués au paganisme.

Non-seulement on ne songeait pas à faire ressortir, dans son éclat et sa grandeur, la prodigieuse révolution morale que nous devons à l'Evangile, mais on s'appliquait à en amoindrir le plus possible les bienfaisans résultats, « en se laissant prendre d'une folle admiration pour une antiquité qui, dit un auteur contemporain, n'inspirerait que la pitié et l'horreur, si on l'envisageait dans son vrai jour. »

« Cette manie, ajoute-t-il, remonte à ce qu'on appelle la *Renaissance des lettres*. Des esprits plus brillans que solides passèrent bien vite d'une juste admiration pour les productions littéraires de l'antiquité à un respect superstitieux pour les peuples et les siècles qui nous les donnèrent. « Quelques écrivains de » France et d'Italie, dit M. de Châteaubriand, ravis des belles » fables de la Grèce, devinrent de véritables païens, et firent » abjuration entre les mains d'Homère et de Virgile. » (*Etudes*

historiques.) On s'imagina que des peuples qui pensaient et parlaient avec tant de goût et de politesse étaient les plus doux, les plus polis, les plus civilisés des peuples. Quelques beaux préceptes, échappés aux sages de la Grèce et de Rome, firent oublier l'infamie de leurs mœurs, la fausseté, l'immoralité, l'incohérence de leurs systèmes. Il fut admis que Socrate, Platon, Cicéron, etc., avaient deviné la morale évangélique, et que, si Dieu avait tardé de quelques années, le Christianisme se faisait sans lui. Enfin, on s'accoutuma à juger des héros et des institutions antiques, non par les faits, mais par les éloges emphatiques et outrés que l'orgueil national dicta à l'histoire contemporaine.

» Malheureusement, cet enthousiasme, plus dangereux encore que ridicule, se perpétue parmi la jeunesse studieuse, à l'aide d'un système d'éducation essentiellement vicieux. On s'étonne et on s'afflige de voir la plupart des jeunes gens afficher, au sortir des études, un penchant décidé pour les idées irréligieuses et républicaines; mais comment en serait-il autrement, quand leur esprit, préoccupé dès l'enfance des images de la Grèce et de Rome, s'est habitué à voir, dans les nations païennes, le type de la perfection intellectuelle et sociale; quand l'étude du Christianisme, bornée à la simple connaissance des devoirs religieux, semble n'être placée là que pour contraster péniblement, par l'austérité de ses dogmes et de sa morale, avec les riantes et voluptueuses fictions de la mythologie? Dans cet âge d'illusion et de folie, où la réflexion semble interdite, quel est le jeune homme, nourri des gracieuses illusions de la Grèce menteuse, des imposans souvenirs de la maîtresse du monde, qui ne soit tenté de regretter cet âge d'or, qui ne s'afflige en secret de n'être pas Grec ou Romain?

» Ce qu'il y a de vraiment inconcevable, c'est que l'on persiste encore dans un système d'études aussi antipathique à notre religion, à nos mœurs, à nos lois, à nos gouvernemens, même après qu'une terrible expérience est venue justifier les prévisions des plus sages esprits. A-t-on donc oublié que les législateurs jacobins de 93 n'emplirent la France et l'Europe de larmes et de

sang, que pour réaliser, dans la société, ce qu'ils avaient appris au collége? Les noms dont s'affublèrent les principaux acteurs de ce drame sanglant, les jeux, les fêtes, la religion, les lois, les mœurs, tout n'était-il pas destiné à retracer l'image de cette Rome païenne, que des *écoliers* stupidement scélérats s'étaient mis en tête de transporter à Paris? Le plus terrible de ces buveurs de sang, Robespierre, arrivé au pouvoir, fut, à 33 ans, ce qu'il avait été à 15 ans, fanatique admirateur de Marius et de Sylla. Proscrire, égorger, confisquer, organiser des armées de bourreaux et régner par la terreur sur un peuple d'automates, c'est tout ce qu'il sut prendre dans le rôle de ses héros. » (*De la Perfectibilité humaine.*)

Voilà l'abîme où la France devait être conduite par cet oubli inconcevable de ses traditions nationales et chrétiennes! Voyez les palais de ses rois, tout y est plein des souvenirs de Rome et de la Grèce; partout les déesses du paganisme y étalent leurs grâces impudiques; partout les dieux, les demi-dieux, les héros de l'antiquité païenne; mais rien qui rappelle les grands hommes et les grandes œuvres de la France; et, aux derniers temps de la monarchie, les *lettrés* eux-mêmes ignoraient tellement les immortels souvenirs de la France monarchique et chrétienne, qu'ils traitaient sans façon de *barbares* nos glorieux ancêtres.

En effet, dans les colléges, qui songeait à réveiller de pareils souvenirs? Il fallait, sous peine de passer pour un homme mal élevé, non-seulement s'occuper, pendant de longues années, de l'histoire des Grecs et des Romains, écrite avec l'impartialité que nous savons, mais encore étudier avec le plus grand soin la liturgie idolâtrique. Les générations des dieux, les rites qui réglaient leur culte, les divers honneurs qu'on leur rendait devinrent l'objet d'une minutieuse et longue étude; des hommes, infiniment respectables d'ailleurs, mirent une grande importance à composer, sur la théogonie grecque et romaine, de petits formulaires, qui étaient autant de catéchismes qu'on aurait dits rédigés pour les colléges des *Flamines* ou des *Corybantes*. Combien de

colléges, en France, où le traité de mythologie fut mieux appris que le catéchisme ou la Bible !...

Les pensionnats de jeunes filles n'échappèrent pas à cette étrange façon de former des âmes françaises et chrétiennes ; et on leur expliqua aussi les édifians mystères de Jupiter et de Junon, de Mars et de Vénus, et autres du même genre. Il le fallait bien, pour leur donner une éducation *distinguée*, et les mettre en état d'apprécier les belles productions de la Renaissance, pour la plus grande gloire du paganisme.

En vain la grande voix de Bossuet avait hautement réclamé contre ces profanations de la poésie et des arts ; l'autorité de son génie et de son caractère ne put arrêter cette nouvelle idolâtrie. En vain Rollin lui-même, avec ce bon sens que ne put étouffer en lui son enthousiasme pour les Grecs et les Romains, demandait naïvement si la première loi du langage n'est pas d'avoir une idée nette de ce qu'on veut dire, et de se servir de termes qui portent dans l'âme des auditeurs une notion distincte de ce qui se passe dans la nôtre : « Or, ajoutait Rollin lui-même, » qu'un poète veuille bien nous faire part de ce qui se passe » dans son esprit, quand il prononce les noms de ces divinités » païennes ; qu'en pense-t-il et que veut-il que les autres en » pensent ?... »

On n'eut pas plus d'égards pour cette logique du bon sens que pour l'autorité du génie...

C'est d'un scrupule vain s'alarmer *sottement*,

répondait fièrement le *Législateur du Parnasse*. Puis, pour joindre l'exemple au précepte, on le vit, dans sa fameuse *Epître sur le passage du Rhin*, placer intrépidement Louis XIV entre Mars et Bellone, le comparer sans façon à Jupiter, faire fuir les naïades au bruit du canon, et nous montrer enfin le *vieux dieu du Rhin, avec sa barbe limoneuse*, cédant la victoire au roi de France ! Cet anachronisme est-il donc moins ridicule que celui qui fut tant reproché à ce pauvre poète, qui faisait tirer le canon au siége de Troie ?

Que dirons-nous de J.-B. Rousseau, qui, dans son *Ode au comte du Luc*, tant admirée jadis au collége, ne trouve rien de mieux, pour intéresser le ciel à rendre la santé à son bienfaiteur, que d'invoquer Apollon avec tout l'appareil mythologique, et d'adresser ensuite pieusement sa prière aux Parques? Hélas! à cette époque, les poètes ne connaissaient plus guère d'autre genre de prière. Pendant le XVIIe siècle, la foi, encore forte dans les âmes, avait lutté avec succès contre ce paganisme; au XVIIIe siècle, la foi, qui s'affaiblissait de plus en plus, laissa le champ libre à la littérature et aux mœurs païennes, et la mythologie alla enfin se résumer tout entière dans la *déesse Raison*, dernier et inévitable résultat de la Renaissance.

L'Abbé JOLY.

Guérande (Loire-Inférieure).

Réclamation de M. l'Abbé Landriot.

M. l'abbé Landriot nous ayant adressé l'article suivant, nous eûmes l'honneur de lui faire observer : 1° que cet article, ne renfermant aucun argument nouveau, ne nous semblait pas être de nature à pouvoir être utile à la question, ni, par conséquent, intéresser suffisamment nos lecteurs; 2° quant à ce qui lui est personnel, qu'il nous paraissait s'être mépris sur la portée et les intentions des passages dont il se plaint, et que sa réponse demeurait dès-lors sans motifs; 3° enfin, que la périodicité et le caractère de notre *Revue* ne nous permettaient pas d'en consacrer une si grande partie à des discussions qui n'auraient qu'un intérêt personnel et tendraient à dégénérer en récriminations interminables.

M. l'abbé Landriot nous avait laissés juges de l'insertion; nous lui renvoyâmes son manuscrit, d'après sa demande. Nous étions loin toutefois de supposer qu'après lui avoir exposé nos motifs, après avoir poussé la condescendance jusqu'à ajouter un supplément à notre précédent numéro, afin de faire place à la longueur inusitée de ses premières réclamations, nous pussions être accusés par lui de *manque de charité, de justice et de loyauté*, et qu'il pût se croire autorisé, en donnant à cette accusation une publicité peu convenable, à qualifier comme un *refus d'insertion* notre jugement sur la valeur de son article.

Pour que M. l'abbé Landriot soit bien assuré que nous sommes disposés à observer la *charité*, la *justice* et la *loyauté*, même envers les susceptibilités les plus exigeantes, nous insérons ici sa réponse. Toutefois, comme notre respect pour la contradiction

ne doit pas nous dispenser de respect envers nos lecteurs, nous ne voulons pas nous exposer à leur donner, encore une autre fois, des redites déjà suffisamment réfutées, et leur imposer, au lieu de travaux sérieux et de controverses chrétiennes sur les intérêts réels de l'enseignement, un recueil de querelles personnelles pour lesquelles nous avons, d'ailleurs, peu de goût. Nous nous abstenons, en conséquence, de toute nouvelle réfutation envers M. l'abbé Landriot; celles que nous avons faites précédemment nous paraissent, d'ailleurs, être restées intactes et être encore plus que suffisantes pour l'article que voici :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Je demanderai encore l'hospitalité dans votre journal, non point pour continuer aujourd'hui la discussion, mais pour réclamer quelques rectifications, qui me semblent très-importantes et motivées par le 3e numéro de *la Revue.*

Au commencement et à la fin de ma lettre du 14 février, je croyais avoir mis MM. les Rédacteurs de *la Revue* tout-à-fait en dehors des allusions que vous me reprochez ; mais, puisque cette explication n'a pas suffi, je renouvelle encore ma déclaration très-sincèrement. On comprendra qu'après avoir mis hors de cause M. Monnier et ses collaborateurs, je ne dois donner ici aucun développement ultérieur à ma pensée. Qu'on se rappelle seulement certains articles publiés contre moi dans le mois de janvier et de février, et l'on ne me reprochera plus d'avoir été trop sévère dans mes expressions.

J'ai fait allusion dans une note à ceux qui avaient dénoncé mes *Conférences* comme un livre dangereux, et je leur signale le *Discours* de S. Basile comme digne aussi, et pour les mêmes raisons, d'être mis à leur *index*. M. Monnier dénature ma pensée, en prétendant (p. 268) que j'ai voulu désigner Mgr d'Arras, M. de Montalembert et plusieurs autres noms respectables : ce commentaire ne m'appartient point, je le repousse entièrement, et je désirerais qu'on renonçât à ce système d'interprétation.

M. Monnier affirme dans cette même note que Mgr d'Arras et M. du Lac partagent les idées de M. Gaume : en preuve du contraire, on peut lire le Concile de Lyon, où Mgr Parisis assistait comme évêque de la province, et l'*Univers* du 18 janvier, où M. du Lac est plus opposé que nous aux idées de M. Gaume.

Je regrette que M. d'Alzon, dans l'article intitulé : *Quelques mots de polémique*, se soit mépris complètement sur ma pensée, lorsque j'ai parlé de Jansénisme.

Suivons les phases de cette discussion :

M. d'Alzon avait avancé « que la morale des païens n'était qu'un » amas de vains mots, quand elle n'était pas la source de tout vice. » J'ai répondu (lettre du 21 novembre) que cette proposition, *présentée*

d'une manière absolue, ne soutenait pas l'examen. Aujourd'hui M. d'Alzon explique sa pensée et donne à la phrase *un sens tout-à-fait relatif.* La question est changée, et quelle que soit la valeur des nouvelles explications, il ne s'agit plus d'une *affirmation absolue.*

Je n'ai jamais compris dans ma pensée M. d'Alzon, lorsque j'ai formulé les accusations de jansénisme ; et je regrette que ce vénérable ecclésiastique se soit appliqué mes paroles, en y ajoutant des réflexions que je ne crois pas avoir méritées. Il est vrai, dans les phrases désignées se trouvait la proposition de M. d'Alzon, mais *non plus avec sa forme primitive* : on lui avait donné un *sens absolu*. en affirmant qu'elle *était vraie dans toute sa rigueur*, et en la faisant suivre, quelques jours après, de certains articles que je recommande de nouveau à l'examen des théologiens. Ici encore la question est changée : ce n'est point la *rédaction primitive* de M. d'Alzon que nous avons accusée de jansénisme, mais la rédaction d'un autre écrivain (1). Jamais donc, comme s'en plaint M. d'Alzon, *je n'ai cherché à le stigmatiser par les qualifications de baïste, de janséniste, de luthérien, de manichéen.... ni recherché le sel attique d'une pareille plaisanterie.*

M. d'Alzon continue : « Nous demandons la permission de citer ici ce que nous écrivait tout récemment un des Évêques de France qui se sont le plus occupés de matières philosophiques. « On soutient » contre vous que les païens *ont enseigné quelques préceptes moraux* » *très-utiles.* Ce mot *très-utiles*, appliqué à la question et entendu » dans le sens de votre adversaire (2), est aussi scandaleux, aussi » dangereux qu'il est faux. Sans doute, il a été *utile* que la con- » naissance de quelques principes moraux ait été conservée chez les » païens, et que des philosophes les aient proclamés ; mais qu'il soit » vrai, qu'il se puisse penser et dire que ces préceptes moraux sont » encore aujourd'hui *très-utiles*, et que, à cause de cette *utilité*, il » soit *très-utile* de faire lire et étudier aux jeunes gens les auteurs » païens qui les ont reconnus, c'est ce qui révolte le bon sens d'un » chrétien Est-ce que, par hasard, l'Evangile aurait oublié d'enseigner » quelques-uns des préceptes moraux, et surtout des plus utiles ?..... » Cela me produit l'effet d'un homme qui prendrait une lanterne en » plein midi pour se conduire, et qui s'autoriserait *de ce que les lan-* » *ternes sont incontestablement très-utiles.* Cette comparaison est » adéquate. »

M. d'Alzon s'est plaint d'avoir eu de *rudes assauts* à soutenir : certes, s'il y a des ménagemens, nous n'y avons guère notre part.

(1) Je dois affirmer ici qu'en accusant les *phrases*, je n'ai point accusé les intentions.

(2) En traduisant cette phrase de S. Augustin, *les ouvrages des païens renferment quelques préceptes moraux très-utiles*, je ne crois pas lui avoir donné un autre sens que l'illustre évêque d'Hippone et toute la tradition catholique. Plusieurs fois, dans les *Conférences* et dans les *Recherches*, j'ai fait ressortir la supériorité de l'Evangile sur les plus grandes beautés morales du paganisme ; mais les beautés d'un ordre supérieur n'empêchent point celles d'un ordre inférieur. — Quel est donc le sens *faux et dangereux* qu'a pris sous ma plume et *dans une simple traduction*, la proposition de S. Augustin ?

Nous ferons remarquer à M. d'Alzon, avec tout le respect dû au savant prélat, que la proposition *si durement qualifiée* est traduite *mot à mot* de S. Augustin : *Doctrinæ Gentilium continent quædam morum præcepta utilissima* (*de Doct. Christ.*, l. II, nº 60) : et le saint Docteur parle d'une utilité *relative aux chrétiens*, comme l'indique évidemment le contexte. Ailleurs, S. Augustin affirme que l'histoire romaine, *illustrée par les vertus de ses grands hommes*, *présente aux chrétiens des souvenirs et des avertissemens qui leur sont nécessaires.* (*De Civit. Dei*, l. v, c. 18). — S. Basile est au moins aussi formel que S. Augustin : il faut lire son *Discours* tout entier, où il prouve que les chrétiens d'un *âge tendre et faible doivent connaître les auteurs profanes, avant d'étudier l'Ecriture sainte et les ineffables mystères du Christianisme.* Et parmi les raisons que donne l'archevêque de Césarée, se trouve celle-ci : que les ouvrages des païens *renferment des préceptes moraux très-utiles, et que priver les jeunes gens de cette lecture utile, ce serait les rendre semblables aux malheureux tourmentés par une affection atrabilaire et incurable.* — Pierre de Blois, donnant des leçons littéraires à *des enfans*, leur mettait entre les mains les classiques païens, *parce que ces auteurs renfermaient beaucoup de faits utiles à l'édification des mœurs: Multa ad morum ædificationem.* — Bossuet trouvait chez les païens un grand nombre *de traits moraux, d'exemples de justice, très-utiles pour faire rougir les chrétiens* qui, instruits par une révélation divine, ne pratiqueraient pas la vertu : *Multa quoque morum, multa justitiæ exempla præbuisse, quibus premi christianos, si nec, à Deo docti, virtutem retinuissent.* (*De Inst. Delph.*) — On pourrait multiplier ces citations. — Certes, jamais ces hommes distingués, qui, *eux aussi, connaissaient les matières philosophiques*, n'auraient soupçonné que cette proposition de S. Augustin, *les ouvrages des païens renferment des préceptes moraux très-utiles*, pût être *scandaleuse, dangereuse, fausse*, et considérée comme *révoltant le bon sens d'un chrétien.*

S. Thomas, dans toute sa *Somme théologique,* et spécialement dans la partie qui traite des *vertus chrétiennes*, a extrait les plus belles *pensées morales* de l'*Ethique* d'Aristote, et il cite, *en s'appuyant sur son autorité*, le philosophe grec presque aussi souvent que l'Ecriture et les Pères (1). Donc S Thomas croyait *la lanterne* d'Aristote utile à quelque chose, même après la promulgation des vérités évangéliques. Et, qu'on le remarque bien, c'est dans un livre destiné aux élèves de théologie, et qui a servi de base à l'enseignement des

(1) S. Thomas, comme l'on sait, présente d'abord les objections, puis il formule son opinion et commence ordinairement par s'appuyer sur l'autorité de l'Ecriture et des Pères. Or, dans certaines parties de la *Somme*, il cite très-souvent Aristote, *au lieu et place de l'Ecriture et des Pères.* Sans doute, il ne lui donnait pas la même valeur ; mais il n'en est pas moins vrai que S. Thomas considérait le philosophe grec comme une *autorité* sur les questions morales. L'Eglise, qui a fait expliquer la *Somme* dans toutes les écoles catholiques, le Concile de Trente, qui plaçait ce livre admirable sur une table d'honneur, à côté de la Bible, ne voyaient, dans la pensée du Docteur angélique, *rien de révoltant pour le bon sens chrétien.*

écoles catholiques, que S. Thomas propose presque à chaque page les pensées d'Aristote comme utiles, non seulement aux chrétiens, mais aux professeurs de théologie. Et jamais l'Eglise n'a rien vu là ni *de scandaleux*, ni *de dangereux*, ni *de faux*, ni *de révoltant pour le bon sens chrétien.*

Si la comparaison du vénérable évêque est adéquate, comme il l'affirme, il s'ensuit qu'il faut éteindre *toutes les lumières des vérités morales dans l'ordre naturel :* car on ne laisse aucune *lanterne* allumée en plein soleil. Or, les docteurs de l'Eglise ont respecté le vrai et le beau partout, même dans les *lanternes des païens ;* pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les ouvrages de S. Jérôme, de S. Basile, de S. Augustin, de S. Bonaventure, de S. Thomas, etc.— S. François d'Assise, inondé des clartés séraphiques, ne dédaignait pas les lumières d'un ordre inférieur : il recueillait *avec scrupule* les écrits des auteurs païens, parce qu'il y trouvait *des choses vraiment bonnes, et les lettres dont se compose le glorieux nom de Dieu.* Il ne s'ensuit nullement que S. Augustin, S. Thomas et S. François d'Assise *prissent une lanterne en plein midi pour se conduire,* ni qu'ils aient cru l'Evangile incomplet au point de vue moral ; et je ne crois pas avoir rien dit qui s'éloigne du sentiment de ces illustres maîtres

Ecoutons encore l'historien contemporain de S. Charles Borromée, cardinal archevêque de Milan : « S. Charles disait souvent que la » lecture des philosophes stoïciens ne lui avait pas été inutile pour » régler sa conduite et réprimer les mouvemens de ses passions, et, » entr'autres, le Manuel d'Epictète, qu'il avait souvent entre les » mains, et duquel je l'ai ouï moi-même parler avec de grands éloges » (*Vie de S. Charles*, par Giussano, traduite par Edme Cloysault, directeur du Séminaire de Chalon-sur-Saône.) — Or, si des ouvrages païens *ont pu faire du bien à l'âme de S. Charles,* qui avait tant de ressources surnaturelles à sa disposition, pourquoi ces mêmes ouvrages ne seraient-ils pas utiles à des enfans, *alors que la faiblesse de l'âge,* selon la pensée de S. Basile, *ne permet pas de pénétrer la profondeur des vérités révélées ?* Dira-t-on encore que la conduite et les paroles de S. Charles *révoltent le bon sens chrétien ?*

Veuillez agréer, etc.

L'Abbé LANDRIOT,

Chanoine d'Autun.

Chalon-sur-Saône, Mars 1852.

COMPARAISON DES CLASSIQUES PAÏENS ET DES CLASSIQUES CHRÉTIENS.

[Nous extrayons l'article suivant de la *Gazette de Lyon*.]

Une première question relative à l'éducation libérale, c'est-à-dire, à l'éducation par *la culture de l'intelligence*, est celle-ci : Vaut-il mieux demander cette culture aux *sciences* ou à la *littérature* ? Les hommes les plus entendus en éducation sont, je crois, unanimes en faveur de la littérature. Pourquoi ? parce que le but de l'éducation n'est point tant de connaître que d'aimer. D'aimer quoi ? La vertu, dont les formes littéraires, dans leur infinie variété, doivent être la belle expression et l'inépuisable splendeur.

Une deuxième question se présente alors : Cette culture de l'intelligence et du cœur, cette longue formation de l'âme à la vertu par les idées, vaut-il mieux la demander à la *littérature païenne* ou à la *littérature chrétienne*, aux auteurs païens ou aux auteurs chrétiens ? Nous croyons que, sur cette question, les hommes sensés sont d'accord au fond, et qu'on peut répondre en leur nom : « Chez les chrétiens, la littérature chrétienne doit » avoir le premier rang, mais la littérature païenne ne doit point » être exclue, puisque, si elle ne contient pas la vérité morale » et religieuse tout entière, elle en contient du moins des frag- » mens précieux admirablement exprimés. »

Demander la culture de l'intelligence et du cœur exclusivement à la littérature païenne, nous semble une contradiction flagrante chez des chrétiens, qui croient à des vérités inconnues et inaccessibles aux païens. La demander exclusivement à la littérature chrétienne, nous semblerait une petitesse d'esprit ; car c'est

le propre de la vérité complète, de la vérité chrétienne, de recueillir avec empressement et d'avouer, comme étant son héritage, toute vérité, quoique incomplète, qui peut se trouver ailleurs. L'accord existant sur ce point, comme nous le supposons, il reste donc à déterminer la *proportion* dans laquelle la littérature chrétienne et la littérature païenne doivent être réparties.

M. l'abbé Gaume dans ses écrits, M. l'abbé d'Alzon dans sa pratique au collége de l'Assomption, soutiennent que dans l'enseignement classique, tel qu'il a été consacré depuis ce qu'on est convenu d'appeler *la renaissance des lettres*, la proportion a été beaucoup trop forte en faveur des lettres païennes et au détriment des lettres chrétiennes ; ils prétendent que c'est là un excès très-dangereux pour des sociétés chrétiennes, excès qui ne tend à rien moins qu'à faire renaître le paganisme dans les esprits et dans les cœurs, et à réduire la religion et la morale à ce qu'elles étaient chez les intelligences les plus cultivées de Rome et d'Athènes, c'est-à-dire, tout au plus au stoïcisme, et plus probablement à l'épicuréisme.

Le reproche adressé par ces hommes éminens et par bien d'autres (pour ma part, il y a vingt ans que je l'ai entendu exprimer par M. l'abbé Noirot, dans son cours, et alors c'était certes une grande nouveauté), ce reproche adressé à l'enseignement classique est-il mérité ? Je crois que, pour répondre à cette question, il suffit : 1° de constater un fait bien étrange, mais bien général, c'est qu'en sortant des mains de cet enseignement classique, nous sommes presque tous païens dans notre conduite et dans nos croyances, j'entends stoïciens ou épicuriens, et que ceux d'entre nous qui redeviennent chrétiens soutiennent, pour ce retour, une sorte de lutte contre les tendances de leur éducation ; 2° de consulter le programme du baccalauréat qui, sans doute, peut bien et doit bien être regardé comme le spécimen et le résumé des études secondaires.

Or, pour ce qui touche à ce dernier point, n'est-il pas incontestable : 1° que la littérature grecque, dans le programme,

est entièrement et exclusivement empruntée aux auteurs païens ; 2° qu'il en est absolument de même de la littérature latine ; 3° et qu'enfin ceux des ouvrages français qui expriment la vérité chrétienne figurent moins à titre de doctrines qu'à titre d'œuvres littéraires ; en d'autres termes, qu'ils n'ont pas été choisis tant à cause des idées chrétiennes qui les ont inspirés, qu'à cause de la perfection de leur forme ? En sorte que, même dans cette incomplète et insuffisante part faite à la pensée chrétienne, on a beaucoup plus tenu compte de l'imitation des anciens que de la nature des vérités exprimées. Ainsi, par exemple, le *Petit Carême*, qui roule tout entier sur les vertus *des grands*, sur les vices *des grands*, sur l'humanité *des grands*, etc., n'a sans doute qu'une utilité assez indirecte pour le lecteur *plébéien* ; et quand Voltaire tenait en permanence cet ouvrage sur sa table, il en admirait sans doute beaucoup plus la forme qu'il n'était touché du fond.

Quoi qu'il en soit, et tout compte fait, sur soixante questions de littérature, le baccalauréat en contient *neuf* qui *sentent* le christianisme, savoir : *Polyeucte*, *Esther*, *Athalie*, deux Oraisons funèbres, le dernier tiers du Discours sur l'histoire universelle, les deux livres de *Télémaque* sur les maux et les biens de l'autre vie, et le *Petit Carême*. Les cinquante-une autres questions, et notamment les quarante grecques ou latines qui, par le travail de la traduction, prennent une part de temps proportionnellement plus considérable, tout cela, dis-je, est du paganisme pur ou imité.

Ceux qui réclament contre une répartition si peu propre à donner au christianisme l'influence légitime et prépondérante qu'il doit avoir dans la culture de l'esprit et du cœur, n'ont-ils donc pas soulevé une question de la plus grande importance ? Si, comme il est impossible d'en douter, les idées dont un esprit s'est nourri dans sa jeunesse ne se modifient jamais entièrement, et que, tournées en habitudes, elles restent pour toute la vie des motifs d'action, des principes de conduite, des causes de système, d'opinions, de croyances ou de scepticisme, peut-on

douter dès-lors qu'il n'est pas indifférent de faire la part large ou de la faire petite à la littérature chrétienne dans une éducation dont la littérature est le premier et le plus puissant ressort ?

Nous avons imaginé, pour rendre claire et frappante la solution de cette question dans le sens de MM. Gaume et d'Alzon, de présenter quelques morceaux de littérature païenne, latine ou grecque, mis en parallèle avec des morceaux de littérature chrétienne, traduits des mêmes langues, où les mêmes sujets se trouveront traités sous l'influence des croyances différentes de l'une et l'autre religion ; et nous laisserons le lecteur chrétien décider sur lequel des deux morceaux il est préférable de faire exercer le jeune homme au travail si fécond de la traduction. L'importance de la traduction, chacun le sait, est de forcer l'esprit à s'approprier les idées de l'auteur, à les méditer, à les digérer en quelque sorte, pour les transformer en sa propre substance. Combien l'esprit et le cœur n'ont-ils pas à gagner à la répétition fréquente de cet exercice, s'il est fait sur des textes fortement inspirés, où les plus hautes et les plus grandes vérités apparaissent sans cesse, et sans cesse pénètrent la pensée, et deviennent son aliment ?

Nous mettons en parallèle aujourd'hui une *ode d'Horace* avec une *lettre de S. Jérôme*. Dans l'une et l'autre pièce, c'est un ami qui vient pleurer avec son ami la mort d'une personne qui leur fut chère. Voici d'abord la traduction de ces deux pièces. Nous ferons ensuite des réflexions qui n'auront pas besoin d'être longues, car la lecture des deux morceaux sera suffisamment significative, et le lecteur nous devancera certainement par son appréciation.

Horace à Virgile, sur la mort de Quintilius :

Peut-on rougir, peut-on cesser de pleurer une tête si chère ? Inspire-moi des chants lugubres, ô *Melpomène*, toi qui reçus de ton père une lyre et une voix mélodieuse. C'en est fait ! Quintilius est *plongé dans un sommeil éternel !* Honneur, bonne foi, incorruptible sœur de la justice, vérité sans fard, quand trouverez-vous un mortel qui lui ressemble ? Il meurt digne d'être pleuré par tous les gens de bien ; mais aucun ne lui doit plus de larmes que toi, Virgile ! C'est en vain, hélas ! que ta tendresse redemande aux dieux cet ami qu'ils ne

t'avaient pas confié pour toujours. Quand, avec plus de douceur qu'*Orphée* sur les monts de la Thrace, tu tirerais de ta lyre des sons capables d'émouvoir les arbres, la vie ne ranimerait pas une *ombre vaine*, dès qu'une fois *Mercure*, insensible aux prières de ceux qui voudraient faire révoquer les destins, l'a poussée, avec sa baguette terrible, au milieu du *noir troupeau.* C'est cruel; mais *la patience rend plus légers les maux qu'il est impossible de guérir.*

S. Jérôme à Paula, sur la mort de Blésilla, sa fille :

Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes ? Et je pleurerai, non pas, comme dit *Jérémie*, les morts de mon peuple, ni, comme *Jésus*, les malheurs de Jérusalem ; mais je pleurerai la sainteté, la miséricorde, l'innocence, la chasteté ; je pleurerai toutes les vertus ensevelies dans un même tombeau avec Blésilla. Ce n'est pas que celle qui nous a quittés soit à plaindre; mais on ne saurait trop s'affliger de ce que nous avons cessé de voir celle qui réunissait tant de perfections. Comment, en effet, se rappeler, sans répandre des larmes, *cette jeune femme de vingt ans, qui porta l'étendard de la croix avec une foi si ardente ?* Comment redire, sans gémissement, et *son assiduité à la prière*, et la grâce de son langage, et la fidélité de sa mémoire, et la pénétration de son esprit ?.... Mais que fais-je là ? Je veux arrêter les larmes d'une mère, et je pleure moi-même. J'avouerai ma faiblesse : mon papier est tout couvert de mes larmes. *Jésus, lui aussi, pleura Lazare, parce qu'il l'aimait.....* Ma chère Paula, j'en atteste, et *Jésus que Blésilla suit maintenant, et les saints anges en la société desquels elle se trouve ;* je ressens les mêmes douleurs que vous ; j'étais son père suivant l'esprit, son nourricier selon la charité, et je ne puis ne pas dire quelquefois *avec Job* : Périsse le jour où je suis né.

Admettons, sans discuter, que le texte d'Horace est un meilleur modèle de *pure latinité.* A notre point de vue, c'est là une considération fort secondaire; car, s'il importe qu'il y ait des hommes spéciaux qui connaissent à fond le latin, et qui distinguent, dans l'intérêt de la philologie, les caractères de la pure latinité, il nous paraît très-futile qu'on fasse de la connaissance de cette pure latinité l'objet général et capital de l'éducation de tant de milliers d'hommes. Encore une fois, et comme le dit le P. Girard, les langues sont faites pour la pensée, la pensée est faite pour le cœur et la vie. Eh bien! nous le demandons, où y a-t-il le plus à gagner pour le cœur et la vie d'un chrétien, à l'explication du premier des deux textes ci-dessus, ou à celle du second? Allusions pour allusions, lesquelles sont à préférer, de celles que réveillent les noms de *Melpomène*, d'*Orphée* et de *Mercure*, ou de celles qui s'attachent aux noms de *Jérémie*, de

Jésus et de *Job* ? De celles exprimées par les mots : *sommeil éternel*, *ombre vaine*, *noir troupeau*, ou de celles que nous trouvons dans l'*étendard de la croix*, l'*assiduité à la prière* et la *société des anges* ? Vaut-il mieux traduire la triste et glaciale consolation qui termine l'ode d'Horace, ou ranimer par la traduction de l'autre pièce les grandes et immortelles espérances que le Christianisme nous donne ? Car, si les hyperboles de S. Jérôme peuvent paraître d'un goût un peu douteux, ce léger défaut est bien racheté, suivant moi, par l'art infini et si discret avec lequel il porte au cœur de cette mère les vraies consolations, dans le moment où il semble n'invoquer les noms de *Jésus*, de *Lazare* et de *Job*, que pour autoriser, par de touchans souvenirs, ses propres larmes et son désespoir. Il savait bien l'effet que de tels noms devaient produire sur l'âme d'une chrétienne instruite ; le premier, gage et garant divin de la résurrection ; le second, qui en a été le premier modèle ; et le troisième, dont les accens de triomphe, lancés du sein de sa misère, retentissent de siècle en siècle sur les tombes des chrétiens, et redisent dans une poésie émouvante les promesses de l'immortalité. Ode de l'ingénieux Horace, que tu es petite à côté de cela !

Plus d'une fois, j'ai eu, hélas ! à écrire des lettres de condoléance. Eussé-je eu, dans ces tristes et solennelles circonstances, tout le génie d'Horace à ma disposition, j'aurais rougi de ne pas m'élever plus haut que ce pauvre philosophe, évidemment déconcerté par le mystère de la mort. Si j'ai eu le bonheur, avec un talent très-minime et une imagination stérile, de faire couler abondamment des larmes consolatrices, seules capables, dans ces cruels momens, d'abattre l'excès de la douleur, c'est que je ne cherchais point mes idées dans les réminiscences de ma rhétorique ; qu'y aurais-je trouvé ? Mais je puisais mes inspirations dans les solides instructions de mon enfance, dans les souvenirs des leçons et des lectures de ma pieuse mère.

Clément GOURJU.

DU GOUT CHRÉTIEN

ET DE SON IMPORTANCE DANS L'ÉDUCATION.

Que signifie pour les catholiques la réforme des études ? Que peuvent-ils entendre par là, sinon qu'il est nécessaire de renouveler les mœurs en ravivant la foi ? Apparemment que leur but n'est pas d'enlever les jeunes générations aux libres penseurs, parce qu'elles ne reçoivent pas à cette école une teinture suffisante des lettres profanes. S'ils ont entrepris contre le rationalisme la guerre à laquelle nous participons, ce n'est pas sans doute parce qu'il enseignait mal le latin et le grec, parce qu'il commentait mal les beaux endroits des auteurs classiques, parce qu'il exploitait mal « les trésors que renferme pour la morale et pour le dogme » la philosophie païenne. Il nous semble que tels ne sont pas nos griefs contre MM. Cousin, Villemain et leurs élèves, et que ce n'est point par ces motifs que les conseillers permanens sont tombés de leurs siéges, que les professeurs de faculté sont devenus amovibles, que les priviléges des agrégés ont été amoindris. Rendons aux rationalistes la justice qui leur est due. Ils ont l'intelligence des anciens ; ils sont hellénistes et latinistes autant qu'on l'est aujourd'hui, et si leur compétence classique a des rivaux, nous ne lui connaissons pas de supérieurs. Que leur manquait-il pour faire sous ce rapport de bons élèves ? pour voir monter, au gré de leur ambition bien connue, ce qu'ils appelaient le niveau des études ? Il leur eût suffi de ne point sacrifier à des préoccupations politiques l'intérêt des sciences et des lettres, et de restreindre le baccalauréat

à ses limites naturelles. Voilà ce qu'il y avait raisonnablement à exiger d'eux, après quoi nous n'imaginons pas au profit de qui on aurait pu les déposséder.

Autant en dirons-nous de la direction et du gouvernement moral des consciences, si, comme nous l'entendons répéter depuis quelque temps, ce sont les humanités qui ont mission de former l'homme. Si les humanités ont vraiment cette mission, pourquoi ne pas la laisser aux doctrinaires et aux éclectiques? elle leur appartient de droit; nul ne s'en acquittera mieux qu'eux.

Certains catholiques penchent de ce côté. Humanistes ou érudits de profession, ils accordent sur ce point infiniment plus qu'il ne convient de le faire. Au moment où il est surtout nécessaire de chercher par quels moyens on suscitera dans le cœur des enfans la vie catholique, ils déploient leur zèle et leur sollicitude en faveur des lettres grecques et latines. On dirait que le péril est là, et que tout est perdu si le culte des muses vient à se refroidir. Nous combattons cette tendance, non moins funeste, suivant nous, à la réforme des mœurs qu'à celle du goût. La religion, la morale, la science, toutes les formes d'art sans exception constituent une même synthèse, et procèdent essentiellement des dogmes fondamentaux où sont exprimées, dans la vérité de leurs rapports, la nature divine et la nature humaine.

Le catéchisme est l'enseignement de ces dogmes; enseignement facile, simple, rigoureux; lumière aussitôt reçue que répandue; loi qui s'impose à l'esprit et pénètre le cœur; verbe abrégé, où l'Eglise révèle l'homme et Dieu avec les proportions et les convenances inhérentes aux décrets de Celui qui veut se communiquer aux petits enfans. Le catéchisme forme l'homme; il lui apprend sa création à l'image de Dieu, sa chute et sa dégradation; il lui montre dans un type parfait le modèle que sa nature l'oblige à imiter, et lui fournit les moyens de corriger par là ses difformités; il en fait un disciple de Jésus-Christ, et le met par conséquent en possession du bon chemin, de la vraie lumière, du vrai but; car le maître qu'il lui donne est « la voie, la vérité et la vie. »

La science que le catéchisme renferme suffit pleinement à former l'homme. Un très-grand nombre de saints canonisés n'ont pas eu d'autre culture. Là donc est la source du vrai, du bon et du beau ; là est le critérium qui sert à découvrir et à vérifier ces divins mobiles partout où ils se rencontrent, et qui fournit à l'intelligence attentive et à la bonne volonté de quoi pratiquer héroïquement toutes les vertus. Quels qu'ils soient, qu'ils aient pour objet nos facultés intellectuelles ou affectives, les développemens ultérieurs devront être subordonnés à cette manifestation dogmatique, centre de leur unité, principe de l'ordre et de l'harmonie qui determinent leur rang et leur valeur. A la condition de s'enraciner profondément dans ce sol, et d'y puiser leur suc essentiel, la raison, le sentiment, l'imagination assimileront naturellement à cette substance tout aliment en affinité avec elle, et ne pourront s'étendre et s'agrandir par l'expérience que dans le sens de leur rectitude et de leur force. Or, le goût n'est autre chose que l'évolution bien conduite, que l'expansion de ces trois puissances, selon la mesure dont leur équilibre dépend. Fruit du catéchisme, conçu dans ce sein, né de cette première leçon, il faudra que le goût vive et s'exerce d'abord dans l'air natal ; il faudra qu'il entende et possède le point de vue chrétien ; qu'il en sache interroger et analyser les perspectives ; qu'il ait fortement saisi dans cette pure lumière l'opposition entre le bien et le mal, le trait distinctif des formes qu'il doit admirer et aimer, et de celles qu'il doit mépriser et haïr. Ainsi nourri et dirigé, le goût deviendra solidement chrétien, et alors on pourra, sans courir le risque de le fausser, l'initier à la littérature et aux beaux arts de l'antiquité païenne. Dans ce mélange de bien et de mal que l'on appelle les chefs-d'œuvre classiques, il sera en état alors de faire des discernemens exacts, de juger, de classer, d'estimer à leur vrai prix les beautés réelles qui s'y trouvent. Dieu le garde du fanatisme philologique, de l'idolâtrie du dactyle, de l'iambe et du spondée ; du fétichisme de l'harmonie imitative et des périodes quarrées.

Il n'y a pas d'art qui n'ait sa rhétorique propre, et dans cha-

cune d'elles des formes sont données ayant leur valeur, mais valeur relative et très-secondaire. Tout comme les lettres, la musique, l'architecture, la peinture ont leur rhétorique. De la nature des choses naissent des combinaisons de sons, de lignes, de couleurs, des figures de pensée et des figures de mots. Ces rapports, ces formes, ces procédés sont le domaine, ou, pour nous servir de l'expression consacrée, les lieux communs du bon et du mauvais goût. Conséquemment, la question du goût domine. Or, en pareille matière, la compétence des humanistes de profession est plus ou moins contestable. Dans le professeur de belles-lettres, on doit redouter la passion du métier, l'importance exagérée des petites choses ; en un mot, le pédantisme.

Chacun admire volontiers ce qu'il sait. Et quand on a le malheur de s'enfermer dans une spécialité, sans pratiquer les communications extérieures, on finit par ne goûter le vrai, le bon et le beau, que dans le coin où l'on vit, que l'on y contemple des insectes, des coquillages, des œillets, ou le vers saphique. Mais, d'ordinaire, ce que chacun veut, ce à quoi il aspire d'instinct, en célébrant et en admirant les merveilles qu'embrasse l'angle visuel dont il a fait choix, c'est à être lui-même célébré et admiré.

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.

On absorbe une question; on se l'incorpore; on la regarde comme sa propriété. Quiconque y touche, entreprend sur vous. *De quoi parle-t-on là-bas? — On y parle de mon voleur.* Vous ne pensez pas à eux, vous ne vous occupez pas d'eux, vous ne les avez pas lus, vous discutez avec d'autres, vous concluez comme s'ils n'existaient pas ; ils s'élancent et vous accusent de mauvaise foi. De tous ceux qui cultivent ainsi l'admiration, au point de vue de leur métier, les humanistes sont de beaucoup les plus irritables. Dans les débats où s'agite la question de la réforme des études, c'est de ce côté que viendront les orages et les tempêtes. Malheur à vous si vous ne saluez pas humble-

ment tous leurs points d'admiration : admirable nature ! saint Epictète ! divin Platon ! style cicéronien ! ou, comme disait Pascal, et il avait parfaitement raison contre les humanistes : bel astre ! fatal laurier ! Quant à nous, s'il nous est permis d'invoquer notre expérience personnelle, nous n'avons pas entendu un seul rhéteur, nous n'avons rien lu de ce qu'ont écrit les plus illustres de ce temps qui nous ait fait comprendre et sentir dans les classiques ce qu'ils ont de véritablement beau. Ce n'est que le jour où nous avons eu la foi sensible au cœur, où nous avons goûté les fruits de l'Evangile, où les beautés divines de la Sainte-Ecriture et de l'Eglise nous ont illuminé, que nous avons reconnu et apprécié dans l'art antique quelques rayons émanés de ce foyer. Celui qui est attentif à sa misère, à son néant et à Dieu, qui cherche Dieu là où il a voulu se révéler à l'homme, dans les grandes scènes et dans les drames bibliques, dans les chants du prophète-roi, dans les paraboles de l'Evangile, dans les prières et les liturgies de l'Eglise, dans les légendes des Saints ; celui-là voit et sent la grandeur, la noblesse, la distinction, l'élégance, la grâce ; il entend dans toute son amplitude le langage des passions généreuses ; il a sous les yeux et imite sympathiquement en lui-même tous les sentimens bénis de Dieu, dans les luttes de cette vie : les joies et les douleurs de la famille, la crainte, l'espérance, le repentir, le pardon, la volonté de soulager ce qui souffre, de résister au méchant, d'aimer sans mesure ce qui est faible, intelligent et bon. Lorsqu'il a bu largement à cette source, il percevra la saveur de ses eaux partout où en seront tombées quelques gouttes. Mettez-lui dans les mains Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Virgile, il ne manquera ni une situation naturelle, ni un accent vrai, et il saura en rendre raison.

Dans son remarquable travail sur la statuaire antique, Emeric David ramène l'esthétique grecque à ce principe : les Grecs faisaient cas de l'homme. Il entre à cet égard dans des considérations non moins solides qu'ingénieuses, et prouve que l'utilité sociale, telle qu'elle était comprise par les législateurs des cités

helléniques, devait assigner pour principal but à l'éducation le développement harmonique du corps humain. De là la beauté physique, la glorification de la chair, et toutes les conséquences qui en résultaient nécessairement chez des peuples dont les passions étaient favorisées ou plutôt divinisées par les croyances religieuses.

Le Christianisme aussi fait cas de l'homme; mais ce n'est pas pour en faire un pentathle. Depuis l'Evangile, le système de l'utilité sociale a été changé; ses moyens ne sont plus les mêmes; en sorte que, bornerait-on à cet unique intérêt le but de l'éducation, on ne songerait nullement à former sur l'idéal des républiques grecques le citoyen des temps modernes. Ce n'est pas seulement dans l'ordre moral que la matière a été soumise à l'esprit; la force elle-même, qu'elle ait pour objet la conservation de la société ou celle des individus, qu'elle soit appliquée à la guerre ou au travail, la force vient de l'esprit et non pas du corps, de l'ingénieur et non pas du pentathle. L'esprit humain a substitué à la puissance musculaire les forces brutes de la nature; il les a conquises, domptées, assujéties au joug et au frein, et toute la question de l'utilité sociale se trouve désormais ramenée à des problèmes d'organisation et de mécanique.

Il est vrai que dans cette utilité, autrefois comme aujourd'hui, il y avait quelque chose de plus. La force intellectuelle et la force physique ne suffisent pas au maintien de la société; elles ne sont que des moyens entre les mains d'une force supérieure qui en dispose à son gré, et les emploie librement au bien ou au mal, à conserver ou à détruire. Il s'agit des mœurs, de la force qui gouverne les passions, qui les purifie, les ennoblit, en fait le ressort de l'héroïsme et de la vertu, ou les provoque et les abandonne à tous les vices, à toutes les lâchetés, à tous les crimes. Or, le principe qui éclaire et dirige cette force, qui institue la discipline où elle puise son énergie, dépasse l'utilité sociale, c'est-à-dire la destinée temporelle de l'homme. Il est essentiellement religieux. Voilà pourquoi la religion est l'élément le plus considérable de la conservation des sociétés. D'elle seule,

de la vérité ou de la fausseté de ses dogmes, de la manière dont elle est obéie, procède la force morale des peuples. Ainsi, chez les païens, la religion étant fausse, les meilleurs instincts de la nature humaine devaient être obscurcis en eux, et les passions manquer de bonnes lois, de guides et de mobiles suffisans pour le bien. On nous parle de la morale des philosophes ; on dit qu'elle ne diffère pas essentiellement de la morale évangélique. Socrate a-t-il condamné le concubinage, la prostitution, le divorce, l'infanticide? A-t-il prescrit d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes? Sachant que le polythéisme était faux et professant l'unité de Dieu, s'est-il cru obligé en conscience de mourir en confessant cette vérité? N'a-t-il pas enseigné au contraire, par sa mort, qu'il fallait suivre la religion nationale, fausse ou vraie? Voyez les conséquences. Rappelez-vous les inductions politiques et sociales que Platon tira de la morale de son maître, et n'oubliez pas qu'Aristote, se conformant en cela à l'opinion universellement reçue, établissait une distinction de nature entre le citoyen et l'esclave. Montrez-nous chez les philosophes le précepte de l'amour de Dieu et du prochain, cet abrégé de toute la loi, ou cessez de faire des rapprochemens injustifiables. Mais, pour avoir une idée exacte de la morale païenne, il faut surtout la voir en action. Tout le monde ne peut pas se rendre un compte exact de la valeur scientifique d'un système de morale : on s'arrête à un détail spécieux ; une maxime paraît excellente, parce qu'on l'entend au sens chrétien. Pour en bien juger, il faudrait l'interpréter au point de vue du principe général de définition qui construit synthétiquement la doctrine, et en pénètre du même esprit toutes les parties. A défaut de l'appréciation métaphysique, il y en a une autre, et celle-là est facile. La conscience païenne s'est manifestée dans l'histoire d'une façon plus claire, plus franche, plus sérieuse que dans les spéculations philosophiques. L'histoire nous dit ce que firent des passions humaines l'influence religieuse du polythéisme se combinant avec les lumières de la raison ; comment de l'accord et de la lutte de ces deux élémens, naquit l'homme des cités antiques. A l'époque où florissait le

pentathle, au moment où la sculpture possédait de si parfaites indications de son idéal dans les types créés par l'éducation, éclatait la guerre du Péloponèse. Thucydide vous apprendra ce que valait moralement le siècle de Périclès. Considérez d'une part les chefs-d'œuvre artistiques et littéraires, les soi-disant « trésors pour la morale et pour le dogme » épanchés de l'urne philosophique, et d'autre part les sentimens et les convictions qui agissent. Lisez les discours politiques, examinez la mise en œuvre du droit dans les alliances, dans les hostilités, dans le gouvernement intérieur des cités, écoutez ces consciences qu'interrogent toutes les épreuves réunies : la famine, la peste, une guerre plus implacable mille fois, et comprenez leur réponse. Pour les grands hommes comme pour le vulgaire, il n'y a là d'autres dieux que l'orgueil, l'intérêt et le plaisir. Sous l'empire de leurs superstitions, avant que les jouissances de la vie civilisée les eussent amollis, ces peuples avaient eu des mœurs. Mais tels en étaient les principes que se développer, pour elles c'était se corrompre. En les enfermant dans l'horizon de l'utilité sociale, les législateurs hâtèrent à la fois leur apogée et leur décadence. Tels qu'ils les avaient conçus, tels que les réalisèrent les poètes, les philosophes et les artistes, le vrai, le bon et le beau se produisirent sous des formes dont l'effet naturel était d'allumer et de déchaîner les passions. Il se trouva donc que, pour avoir fait cas de l'homme sans régler leur estime sur sa nature et sur sa destinée, les civilisateurs grecs le formèrent à s'admirer, à jouir, à se dépraver et à se perdre.

Dans l'estime qu'il en fit à son tour, le Christianisme posa ce principe : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Le catéchisme exprima la même vérité dans ce dogme fondamental : L'homme a été créé pour connaître, aimer et servir Dieu, et par ce moyen obtenir la vie éternelle. L'utilité sociale y est sans doute, mais à sa place, dans l'ordre que son importance relative lui assigne, à l'abri et sous la protection du devoir religieux. Le pentathle chrétien, l'homme typique que cette civilisation enfantera, ce

sera le saint. De toutes les créatures, il sera celle qui donnera à Dieu le plus large passage; il exprimera ainsi le beau moral dans sa plus haute perfection, et son visage, quel qu'il soit physiquement, en resplendira. Dans son cœur seront résumées et exaltées toutes les tendresses; il suffira d'entrer en sympathie avec lui, d'être attentif à son geste, à son regard, à son accent, pour sentir que nous avons en lui un père, une mère, un frère, l'ami fort et doux que demandent nos besoins et nos misères.

La sainteté est la réalisation du goût chrétien; le saint est celui qui le conçoit fortement, s'y conforme et le propage. Un sophiste célèbre, quelquefois bien inspiré, disait : La simplicité des Ecritures parle à mon cœur. C'est vrai; la simplicité de l'Ecriture parle au cœur; sous ce voile simple et transparent rayonnent dans leur force divine le vrai, le beau et le bon; mais ils ne se découvrent avec la plénitude qui subjugue et ravit qu'à l'œil simple et au cœur pur.

Le fond crée sa forme et se communique par elle. Dans tout ce qui est chrétien, dans les mœurs, dans les costumes, dans le goût, dans les lettres, dans les arts, le trait caractéristique et distinctif, c'est le fond et la forme des Evangiles. Des yeux imbibés de cette lumière verront la nature physique tout autrement que les yeux païens, et ils y liront autre chose : ils la verront, comme la nature humaine, sous le jour nouveau qui leur a lui depuis la chute et la rédemption.

Nous ne pouvons pas entreprendre d'exposer ici en détail toute cette thèse. Mais reportez-vous au berceau de notre langue française, si naïve, si pleine de chaste bonhomie, si tendre, si énergique aussi. Elle naquit au commencement du treizième siècle, presque avec S. Bernard, du vivant de S. Thomas et de S. Louis. Longtemps elle fut un pur reflet des mœurs si saintement chrétiennes de cette époque. Au quatorzième siècle, les mœurs s'altérèrent et le goût avec elles. La langue naïve devient railleuse et cynique; ce qui domine dans les mœurs domine également dans la littérature; les formes critiques sont seules vraies, parce que là surtout est la vérité du fond. Avec le quinzième et le seizième

siècle, le Français perd tout accent pieux et toute onction ; il ne sait plus que rire et se moquer.

Au dix-septième siècle, à son début, la sainteté refleurit en France avec une abondance incomparable. Partout des saints et de grandes entreprises apostoliques. Quiconque a étudié ces admirables commencemens sait combien d'ouvriers entrèrent alors dans les moissons toutes blanches et prêtes à être moissonnées. Aucune énumération ni des noms, ni des œuvres n'en saurait donner la moindre idée ; nous nous taisons, non sans rougir pour notre époque si orgueilleuse et pourtant si dénuée. Hélas ! toute cette sève chrétienne, cette veine si largement ouverte aboutit seulement à un grand siècle littéraire. Les causes en sont profondément empreintes dans l'histoire, et ni toutes, il s'en faut, ni les plus graves ne sont à la charge de l'héritier de Louis XIII. Mais si l'effort avorta, si, au lieu d'un grand siècle religieux, nous eûmes le siècle de Louis XIV, au moins la littérature fut-elle chrétienne, dans le genre noble et élevé, même quand elle imita les types païens. Phèdre est une chrétienne.

Avec le dix-huitième siècle, le sentiment chrétien s'efface peu à peu dans les mœurs. On ne sait plus faire parler les grandes passions. Presque tout, dans la littérature, est emphatique, déclamatoire et faux, à l'exception des formes purement narratives ou satiriques. Il n'y a de vrai que l'amour des jouissances et le mépris, et c'est là l'unique muse encore en état de se faire remarquer. La Révolution inaugure les patois des utopies humanitaires. Tout est faux alors dans la forme comme dans le fond.

Où en sont aujourd'hui la langue et le goût ? A part de très-rares plumes, qui rappellent par certains endroits le grand siècle; à part quelques esprits vigoureux, originaux, écrivains de génie, âmes nobles et chrétiennes, qu'est-ce donc que tout le reste ? Il y a la littérature saint-simonnienne, il y a la littérature fourriériste, il y a la littérature cabétique, il y a le romantisme politique, religieux et social, qui broche sur le tout. Cette anarchie se déclarait contre les tenans officiels de la tradition académique,

lorsque éclata la révolution de 1830. Comme beaucoup d'autres, celui qui écrit ces lignes cherchait à s'orienter. Il fut conduit dans une conférence (il y en avait alors à Paris de tous les côtés), où un jeune officier de santé attaché au Val-de-Grâce, et en même temps employé à la bibliothèque de la rue de Richelieu, faisait un cours sur l'art chrétien. Ce soir-là, il commentait au point de vue esthétique la lettre de S. Paul à Philémon. J'avais été au collége et au séminaire, élève et professeur un peu partout, et n'avais oncques aperçu le plus petit bout d'une pareille thèse. J'étais tout oreilles, et grâce à ce jeune homme, qui mourut bientôt après, je découvris dans S. Paul une œuvre d'art ravissante; je sentis le mouvement, les instances si naturelles, si vives, si irrésistibles de cette prière en faveur de son enfant; je vis ce dont est capable le cœur qui aime, pour faire valoir une cause : ces précautions infinies, ce tact infaillible, ces coups si bien gradués, ces circonstances décisives si parfaitement amenées; j'aimai S. Paul qui aimait tant Onésime.

Supposez que cette leçon ait lieu en rhétorique; qu'on y développe avec la même intelligence tant d'autres morceaux achevés des épitres et des actes; qu'on y expose les beautés incomparables de la Passion selon S. Jean, ce chef-d'œuvre tout-à-fait à part de narration historique; qu'on y lise la préface que Laharpe converti a mise en tête de sa traduction des Psaumes, et où il prouve que le Prophète-Roi est si fort au-dessus de tous les poètes lyriques anciens et modernes. Supposez qu'on y ait été préparé dans les classes antérieures par des explications et des analyses bien senties des cérémonies et des prières de la semaine sainte, du *Popule mèus*, de l'*Exultet*, etc., etc.; par un choix de lectures tirées des vies des Pères du désert, trésor de grâce, de délicatesse, de générosité, histoires et drames où toutes les bonnes sympathies sont si heureusement et si puissamment remuées. Supposez, enfin, un catéchisme historique avec l'exposé étendu et circonstancié de tous les épisodes saillans de la tradition biblique. Combien d'imitations littéraires n'en a-t-on pas essayées? Combien d'amplificateurs ne se sont-ils pas exercés, en prose et

en vers, sur Joseph, sur Moïse, sur Job, sur Ruth, sur David, sur Tobie, sur Daniel? Et combien tout cela est-il inférieur, sinon mauvais, quand on le compare au texte, à la traduction littérale de la Sainte-Ecriture? Là est le lait et le miel, l'huile et le vin, la nourriture divine qui fait germer et mûrir le goût chrétien. Il est vrai que pour inoculer ce goût il faut l'avoir soi-même, que pour faire aimer ces choses il en faut sentir toutes les amabilités, et qu'on n'échauffe l'âme des enfans qu'avec les feux de la sienne. Puissent-ils avoir des maîtres pieux, instruits et bons! Et si Dieu leur en daigne acccorder, qu'est-ce qui empêchera que ces instituteurs, chrétiens avant tout, ne leur enseignent les élémens du grec et du latin, dans une atmosphère purement chrétienne, loin, bienl oin, comme le disait un des compagnons de M. Olier, « des crimes et des ordures des dieux du paganisme, » et sans proposer à leur imitation « les actions des superbes païens (1). »

Le goût chrétien ayant ainsi d'abord la première et unique place dans les études, vous pourrez, quand il sera formé, lui ouvrir le champ classique. Il entend le vrai, le bon et le beau; attendez-vous à ce qu'il mesure son admiration à la valeur des choses. Il comprendra l'harmonie imitative, le pouvoir d'un mot mis à sa place, l'*ergo ægre rastris*, le *quadrupedante putrem*, le *procumbit humi bos*, le *videatur*, mais il ne se passionnera pas. De lui-même, au contraire, il sentira les grands et larges traits, le cri de la nature; il entrera du même pas que vous dans l'intelligence des morceaux fameux de l'*Iliade*, de *l'Odyssée*, des tragiques grecs, de l'*Enéide*. Toujours, au point de vue du sentiment et de l'accent, il sera merveilleusement placé pour découvrir et apprécier les convenances de la forme.

Nous en avons assez dit sur la thèse générale. Nous consacrerons quelques articles à en développer les côtés principaux.

ROUX-LAVERGNE.

(1) M. du Ferrier; nous le citons plus au long dans notre lettre à l'*Univers*

CONTROVERSE.

Lettre de M. Roux-Lavergne au Rédacteur en chef de l'*Univers*, au sujet de la Circulaire de Mgr Dupanloup.

Nimes, 10 mai 1852.

Mon cher ami,

Vous savez que j'ai voulu habiter quelque temps la Maison de l'Assomption, afin de pouvoir étudier en détail l'œuvre qu'y accomplissent avec tant de science et de zèle chrétien le fondateur de ce collége et ses dignes collaborateurs. Plus tard j'aurai sans doute d'intéressantes communications à vous faire, sur la manière dont la réforme des études est ici entendue et pratiquée. Je vous adresse aujourd'hui, au nom de M. d'Alzon et au mien, une réponse à certaines opinions émises par Mgr l'Évêque d'Orléans dans la lettre que Sa Grandeur vient de publier sur les classiques païens.

Serait-il vrai, mon ami, que du côté de M. Gaume, de M. d'Alzon et de l'*Univers*, il n'y ait eu que « violence, véhémence, intempérance ! » Quoi ! rien de plus, rien de moins ? Mgr l'Évêque d'Orléans l'affirme. Sa Grandeur est tellement convaincue de la *faiblesse* et de l'*inanité* de nos griefs, qu'elle se demande « comment nous n'avons pas senti nous-mêmes l'impuissance de notre tentative. » Nous abandonnons la forme ; nous ne tenons à rien de ce qui est personnel. Mais ce ne sont pas seulement les façons de dire et de s'exprimer que condamne en nous Sa Grandeur ; c'est sur le fond des choses que porte la sévérité de son improbation ; c'est sur la thèse elle-même qu'elle croit devoir appeler le mépris public. Si cette thèse va « forcément à l'absurde », si elle implique « des énormités qui ne sont

pas possibles », nous sommes traités suivant nos mérites. Malheureusement nous ne sommes pas les seuls qui ayons attaché de l'importance à une pensée contre laquelle Mgr l'Évêque d'Orléans n'a ni assez de dédains, ni assez d'anathèmes. Peut-être que Sa Grandeur l'eût qualifiée avec un peu plus de ménagemens, si Elle eût daigné réfléchir que S. E. Mgr le Cardinal de Reims, Mgr l'Évêque d'Arras, et beaucoup d'autres savans non moins que pieux Évêques, favorisent, dans leurs généralités, les vues qu'Elle déclare indigne d'arrêter un moment l'attention.

Vos articles renferment, à notre avis, des considérations solides et concluantes. Ce que vous dites de Fénelon et de Bossuet, chargés l'un et l'autre de l'éducation particulière d'un prince, vient si naturellement à l'esprit que déjà, de différens côtés, la même réponse est partie à la fois. L'exemple allégué n'a pas le moindre rapport à la question qui s'agite. Vous montrez également bien que S. Bazile et S. Charles Borromée ont écrit et agi dans des circonstances dont il est indispensable de tenir compte, lorsqu'on veut interpréter sainement certaines de leurs paroles et certains de leurs actes. Vous prouvez que, dès l'origine, la Renaissance a été l'objet de vives réclamations et de prévisions douloureuses ; vous établissez que, loin d'avoir contribué à produire le mouvement religieux qui signale la fin du seizième et la première moitié du dix-septième siècle, comme Mgr d'Orléans semble le faire entendre, la Renaissance a été au contraire l'obstacle que les saints ont particulièrement combattu. A ce que vous dites de S. Vincent de Paul, de Rancé et d'Olier, nous pouvons ajouter le témoignage d'un compagnon de ce dernier, dont les mémoires manuscrits ont fourni tant de précieux documens au vénérable Sulpicien qui vient d'écrire l'histoire du fondateur de sa congrégation. Les mémoires de M. du Ferrier commencent par une longue critique de l'éducation telle qu'on la donnait de son temps, et l'auteur y peint ainsi celle qu'il reçut lui-même :

« On commença de me faire étudier de bonne heure sous un » précepteur domestique qui ne m'apprit quoi que ce soit que les

» fables des païens, et ne me parla jamais de catéchisme; de
» sorte que je n'ai su dans mes études, durant l'adolescence,
» quoi que ce soit des vérités de J.-C. et de son Evangile, mais
» bien toutes les fables, les ordures et les crimes des faux dieux,
» et les actions héroïques des superbes païens qu'on m'exhortait
» d'imiter, sans jamais parler de celles de J.-C. N. S. Seulement
» la piété de ma mère obligea mon maître à me faire prier à ge-
» noux soir et matin, et à me mener à confesse au commencement
» du mois pour gagner l'indulgence du rosaire; elle me persuada
» de jeûner tous les samedis, et de me disposer à être un jour
» homme d'Eglise et bénéficier, pour vivre à mon aise et avoir
» moyen d'assister ma famille. »

M. du Ferrier déplore plus loin, dans les termes les plus énergiques, « le ravage que faisait l'étude des poètes et des fables que l'on enseignait aux jeunes gens. » On se propose de publier de longs extraits de ce morceau dans la *Revue de l'Enseignement chrétien*. Le passage que nous venons de transcrire suffit à confirmer historiquement ce que vous appuyez vous-même par tant de raisons excellentes, savoir qu'au dix-septième siècle la piété et la sainteté furent une réaction contre les tendances et les entraînemens de la Renaissance.

Mgr l'Évêque d'Orléans s'étonne qu'on n'ait pas réfléchi, dit-il, sur ces graves paroles de M. Lenormant :

« Que devrait-on penser d'une Eglise infaillible en matière de foi, et qui se serait trompée avec persévérance pendant plusieurs siècles sur une matière aussi intéressante pour la Religion que l'objet des études? »

Nous avons réfléchi sur ces paroles et nous n'y avons trouvé de grave qu'une méprise. L'Eglise est infaillible; elle ne se trompe ni quand elle enseigne, ni quand elle dirige. Mais ceux qu'elle enseigne et dirige ne sont ni infaillibles ni impeccables. Dans les choses dont il y a à profiter, et qu'elle recommande à ce titre, avec cette condition formelle qu'on en usera bien, il se glisse souvent, par la faute des hommes, d'énormes abus. Et ces abus, quand les mœurs publiques les favorisent, se dissimulent

longtemps sous des apparences spécieuses, en sorte qu'avant d'être manifeste, le mal s'aggrave à tel point, que les réformes exigent de grandes précautions et des lenteurs infinies.

Dans sa Bulle du 19 décembre 1513, Léon x recommandait aux élèves du collége romain de « s'adonner désormais aux études sérieuses et de renoncer à *cette philosophie mensongère nommée le platonisme*, et à cette *folle poésie*, qui n'étaient propres qu'à *gâter l'âme.* » En appelant auprès de lui tant de savans distingués, il leur disait « qu'il en faisait des professeurs de vertus et de bonnes mœurs, plus encore que de belles-lettres, et qu'il leur remettait la charge d'enseigner et de défendre la vérité, c'est-à-dire, la religion du Christ, les libertés de l'Eglise, l'autorité du Saint-Siége. »

Le Concile de Latran, dit M. du Ferrier, « sous Jules II et Léon x, charge les Évêques d'empêcher la lecture des poètes et des fables : *et infectas philosophiæ et poëseos radices purgare*; il les oblige à purger les études de cette infection et à faire lire, comme dans les anciennes écoles d'Alexandrie et d'Athènes, l'Evangile, les commandemens de Dieu, le Psautier, les livre de la Sagesse, les ouvrages des Saints Pèrès, qui feront une impression sainte et de durée, parce que les prédications, les prières et les offices de l'Eglise, en renouvelleront continuellement le souvenir. On a commencé par ne pas être suffisamment attentif à ces sages prescriptions, on les a négligées de plus en plus. L'Eglise était alors engagée dans les luttes les plus menaçantes. Comment le Saint-Siége pouvait-il exiger l'observation scrupuleuse des règles qu'il avait tracées aux Évêques pour la bonne direction des études, lorsque les Évêques levaient contre lui l'étendard du gallicanisme, lorsqu'à la liturgie romaine ils opposaient ces liturgies modernes, filles classiques de la Renaissance, lorsque l'hérésie, le schisme et l'incrédulité l'attaquaient à la fois? Ne fallait-il pas avoir raison des pères, avant de leur parler, avec opportunité et autorité, de l'éducation de leurs enfants? Depuis trois siècles, l'Eglise romaine tolère tout ce qui n'attaque pas directement la foi dans son essence. Est-ce qu'on en ignore

les motifs ? est-ce qu'on ignore que cette position lui a été imposée par la Civilisation classique ? Vouloir en faire peser sur elle la moindre responsabilité, c'est l'accuser d'avoir travaillé à l'avènement des doctrines que défend le *Journal des Débats*, et qu'il regarde, avec une si parfaite raison, comme le vrai fruit de la Renaissance. Mais aller plus loin, tirer de sa tolérance forcée et des conséquences qu'elle a eues, une espèce d'induction contre son infaillibilité, et cela pour s'en faire un argument en faveur d'opinions fort controversées et à tout le moins fort contestables, voilà ce qui nous paraîtrait une grosse témérité, si nous nous arrêtions sérieusement devant des vivacités irréfléchies.

Mgr l'Évêque d'Orléans cite le *Traité des études* de Rollin. Que Sa Grandeur daigne nous permettre de placer sous ses yeux quelques passages de ce même livre. Rollin vient de rapporter, au sujet des poètes profanes, ces mots de l'Apocalypse : « *Edere et fornicari* ; » il a rappelé cette invocation de Virgile : « *Adsis lætitiæ Bacchus dator*, » et cette maxime de Térence : « *Sine Baccho et Cerere friget Venus*. » Il se demande ensuite « si la lecture des poètes profanes peut être permise dans les écoles chrétiennes » et il continue ainsi :

« Il naît de tout ce que je viens de dire une *objection très-forte* » contre la lecture des poëtes païens, et qui demande quelque » éclaircissement. » Rollin jugeait « très-forte » l'objection que Mgr l'Évêque d'Orléans traite comme une puérilité scandaleuse, une colère d'enfans ignares et aveugles. Si Rollin est une autorité quand il est contre nous, pourquoi cesserait-il d'en être une lorsqu'il nous est ouvertement favorable ? Platon bannissait les poètes de sa République ; Cicéron ne les estimait propres qu'à « corrompre les mœurs et à amollir les esprits ; » il « s'étonnait que ce fût par là qu'on commençât l'instruction des enfans, et qu'on donnât à cette étude le nom de belles-lettres et d'honnête éducation. » Rollin fait ces réflexions, et il ajoute :

« Mais nous devons être bien plus effrayés de ce que dit » S. Augustin contre les fables des poètes. Il regarde la coutume » où l'on était de les expliquer dans les écoles chrétiennes,

» comme un funeste torrent auquel personne ne résistait, et qui » entraînait les jeunes gens dans l'abîme de la perdition éter- » nelle. « *Væ tibi flumen moris humani! Quis resistit tibi! Quam- » diu non siccaberis? Quousque volves Evæ filios in mare magnum » et formidolosum?* » (*Conf. l.* 1., *ch.* 16.) Après avoir rap- » porté l'endroit de Térence où un jeune homme s'anime lui-même » au crime et à l'impureté, par l'exemple de Jupiter, il se plaint » que, sous prétexte de lui exercer l'esprit et de lui apprendre la » langue latine, on l'appliquait à de si indignes fables, ou plutôt, » à de si folles rêveries, et il conclut que de telles paroles n'é- » taient pas plus propres que toute autre chose à lui apprendre » des mots latins, mais que ces mots étaient fort propres à lui » faire aimer de telles ordures. » (*Traité des études*, t. I, p. 574.)

Rollin cite encore la lettre du pape S. Grégoire à l'Évêque Didier, et il dit : « La lecture des poètes, condamnée si unani- » mement par les Pères, et même par les païens, peut-elle donc » être permise dans les écoles chrétiennes? — Il faut avouer que » ces témoignages sont bien forts et bien capables d'intimider un » maître à qui son salut et celui de la jeunesse qui lui est » confiée, sont aussi chers qu'ils le doivent être. » (*Ibid*, p. 576.)

Or, savez-vous ce qui rassure la conscience du bonhomme? Le même casuiste qu'on invoque aujourd'hui. « Mais (c'est Rollin qui parle) pour ne rien outrer dans une matière si importante, il est nécessaire, comme le remarque le Père Thomassin dans l'ouvrage où il traite cette question à fond, de distinguer la poésie aussi bien que la lecture des poètes, de l'abus qu'on peut faire de l'une et de l'autre. » Qu'aurait pensé Rollin de la distinction et de l'efficacité des préservatifs indiqués par le Père Thomassin, dans sa méthode d'enseigner et d'étudier chrétiennement les poètes, s'il eût vu comment en avaient usé les frères et successeurs de l'*oratorien*? s'il eût assisté à leur décadence si prompte et si profonde? s'il eût appris un jour que leur dernier supérieur général, au lit de la mort, s'était fait lire, en guise de prières des agonisans, l'ode d'Horace : *Eheu! fugaces, Posthume, Posthume, labuntur anni?* Il nous semble que loin de

s'affaiblir à ses yeux, « l'objection » lui eût paru singulièrement fortifiée, et qu'il lui faudrait aujourd'hui d'autres garans et d'autres guides que le Père Thomassin.

Il n'est bruit en ce moment, chez nos adversaires, que de la méthode d'enseigner chrétiennement les auteurs païens. Il est indispensable de s'entendre là-dessus avec la dernière précision. La *Revue de l'Enseignement chrétien* publiera dans ses prochains numéros une série d'extraits empruntés aux éditions classiques expurgées, sous le titre de « Beautés morales de la littérature païenne à l'usage de la jeunesse chrétienne. » Nous commencerons aujourd'hui par quelques citations, en suppliant que l'on nous dise de quelle manière il est possible de commenter chrétiennement ces exemples de belle poésie classique.

Nous ne choisissons pas dans les classiques universitaires ; la moisson y serait trop riche. Nous ne demanderons pas de quel commentaire chrétien est susceptible le morceau de Claudien, que MM. Noël et La Place ont mis dans leurs *Leçons latines de littérature et de morale*, et qu'ils ont intitulé : « Palais et jardin de Vénus dans l'île de Chypre ; » nous ne compulserons pas l'édition des Métamorphoses d'Ovide, donnée par M. Quicherat, ni tant d'autres; nous ne dirons rien du *Gradus ad Parnassum* de M. Noël, où se trouvent tant d'échantillons et d'indications funestes, tant de formules à l'usage des passions, et dont l'expérience prouve que les écoliers tirent souvent un vilain parti.

Nous prenons un choix de poètes latins, des mieux expurgés, corrigé par des chrétiens pour des chrétiens, imprimé dans ces dernières années. Catulle et Tibulle passent à bon droit pour des poètes érotiques ; il nous semble qu'ils sont uniquement cela, l'un avec beaucoup d'esprit et beaucoup de délicatesse libertine, l'autre avec une passion qui le consume et qui finit par le tuer. Nous aurions cru que cette atmosphère était malsaine pour les écoliers, et qu'il fallait la leur interdire absolument. D'autres ont pensé différemment. Ils n'ont vu aucun inconvénient, après avoir retranché quelques vers et changé quelques mots, à leur faire traduire, du premier, la mort du *Moineau de Lesbie*, les vers à

Priape, Dieu des jardins, et ceux à *Verannius* son bel ami. *Applicansque collum, jucundum os, oculosque suaviabor. O quantum est hominum beatiorum, quid me lætius est beatiusve.* A la place des baisers, on a mis *amplectar tenerum tener sodalem.* Dans les vers à Priape, on s'est arrêté avant *mentula.* Mais vous imaginez-vous quel commentaire chrétien on peut faire sur le moineau de Lesbie, sur des vers à Priape, et sur les amitiés particulières de Catulle ?

Tibulle a fourni un contingent plus copieux. Ses extraits sont précédés d'une notice biographique et littéraire qui donne envie de lire ses œuvres. « Liber quatuor elegiarum composuit; in quibus facile probatur, quam elegans et candidum sit ejus carmen : ut latinos omnes videatur superasse, tum affectibus exprimendis, tum suavitate ingenii. » Autrement dit pour le français, les élégies de Tibulle sont des chefs-d'œuvre de sensualité molle, tendre et passionnée :

Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Y a-t-il quelque maître pieux qui se sente de force à baigner impunément l'âme des écoliers dans les eaux de Tibulle, même en choisissant les endroits avec la plus minutieuse attention ? Il y en a, à ce qu'il paraît, mais nous n'y comprenons rien. Aussi demeurons-nous convaincus que l'haleine de ce Céladon phtisique est contagieuse au suprême degré, et qu'il en faut préserver absolument l'adolescence chrétienne. Les extraits dont nous parlons sont revus et corrigés avec un soin incomparable. De combien d'écueils cependant ne sont-ils pas semés ? Négligeons le détail. Il y a là une pièce à Néère, qu'on appelle ailleurs l'épouse de Tibulle, *ad Neæram uxorem*, afin de justifier les instances amoureuses, et dont on fait ici son ami : *Somnium de amico.* Néère infidèle est travestie en *infidus Alexis.* Telle qu'elle est arrangée, avec ses plaintes, ses gémissemens, ses feux, la pièce nous paraît merveilleusement propre à nourrir une passion qui n'est malheureusement ni inconnue, ni impossible dans les colléges, et contre laquelle on trouve peu de secours dans la

morale de *Cornelius Nepos*, disant : *Non eadem omnibus esse honesta atque turpia.* » et que « *Laudi in Græcia ducitur adolescentulis, quamplurimos habere amatores.* »

Il fallait en venir à des exemples. Mgr. l'Évêque d'Orléans voudra bien, nous l'espérons, nous communiquer ses lumières sur les moyens d'expliquer et de commenter chrétiennement les beautés poétiques de Catulle et de Tibulle expurgés.

Pour ce qui nous regarde, nous ne méritons pas qu'on nous reproche de vouloir bannir entièrement des études les classiques païens. M. Gaume ne le veut pas lui-même. Est-il juste de nous imputer des opinions extrêmes contre lesquelles nous avons souvent et hautement protesté.

Il y en a qui les professent, et nous ne leur jetons pas la pierre. Leur zèle exclusif ne manque pas de motifs assez plausibles. Ils disent : Quand un homme a beaucoup abusé d'une chose, qu'il y a ruiné son tempérament, qu'il y a perdu la santé, il est élémentaire en médecine de lui en interdire entièrement l'usage, et si le malade est raisonnable, il se soumet docilement au régime. Ils ajoutent que la société est ce malade ; que l'aliment classique et païen de la Renaissance a ruiné son tempérament moral, et qu'elle ne guérira pas, si elle ne se condamne à la diète chrétienne la plus rigoureuse. Avant la lettre de Mgr l'Évêque d'Orléans, nous n'aurions pas hésité à dire : qui oserait affirmer que cette opinion est insensée, et que le zèle des exclusifs n'a pas, comme celui des modérés, sa bonne mesure de probabilité?

C'est parce que la controverse est en matière probable, qu'après mûres réflexions, et en ayant égard aux circonstances, nous avons fait aux classiques païens une part plus grande que M. Gaume. Nous insistons beaucoup sur ce point que l'on s'obstine à méconnaître. Notre principe de conduite, c'est qu'il faut former le goût chrétien, avant de mettre entre les mains des enfans la littérature païenne ; quand le goût chrétien est formé, nous pensons qu'on peut sans danger leur faire expliquer certains auteurs classiques. C'est là le plan d'études de la maison de l'Assomption.

Roux-Lavergne.

La Renaissance et les Classiques païens appréciés par le *Journal des Débats*.

Au moment même de l'apparition de la circulaire de Mgr Dupanloup, le *Journal des Débats* publiait un article de M. Alloury sur l'*Histoire de la Renaissance* par M. Charpentier, inspecteur de l'Académie de Paris. Nous devons conserver dans ce recueil quelques extraits de cet article significatif, nous bornant à souligner certains passages sans y ajouter ni commentaire, ni réfutation. Nos lecteurs trouveront sans doute, comme nous, que nul défenseur des traditions classiques n'a fait ressortir les véritables motifs de préférence pour les auteurs païens avec plus de logique et de conviction; mais aussi que les considérations de M. Alloury confirment mieux que toute discussion, la convenance, la sagesse, l'opportunité, la nécessité urgente de la réforme que nous sollicitons.

La question est ici nettement posée; nous ne comprendrions pas que des yeux chrétiens pussent encore s'y tromper.

« Quelle époque dans l'histoire de l'humanité que celle dont M. Charpentier nous a tracé l'esquisse ! Quel tableau que celui de ces trois siècles qui ont clos le moyen-âge et rallumé le flambeau des lettres et des arts en Europe ! C'est le réveil de l'esprit humain après dix siècles de sommeil et de léthargie ! On assiste véritablement à la création d'un monde nouveau. L'histoire de ces trois siècles est la genèse des trois siècles qui les suivent, y compris le siècle tourmenté dans lequel nous avons l'avantage de

vivre. *Nous sommes les fils de la Renaissance avant d'être les fils de la Révolution française.* Tout ce que la civilisation moderne renferme de bon grain et d'ivraie, de *vérités et d'erreurs,* de lumières et d'obscurité, de grandeur et de misère, de nobles conquêtes et de vaines utopies, *est le fruit des principes et des idées que cette grande époque a semés dans le monde....*

» On considère ordinairement la Renaissance comme une révolution purement littéraire et académique. Quelle époque plus littéraire, en effet, que celle où les hommes de lettres vont en pèlerinage au tombeau de Virgile, où les rois en personne font subir des examens aux savans, où les poètes sont solennellement couronnés au Capitole! Cependant M. Charpentier se demande, et il a raison de se demander si cette révolution était étrangère à tout instinct d'indépendance, à toute arrière-pensée d'affranchissement politique ou philosophique. Nous partageons absolument, à cet égard, l'opinion de M. Charpentier. Nul doute que le premier but et le premier effet de la Renaissance n'aient été d'épurer le goût et de perfectionner le style; nul doute que l'étude et la contemplation assidue des grands modèles n'aient contribué puissamment à la formation des langues vulgaires et à la création des beaux ouvrages qui ont été publiés dans ces diverses langues. Toutefois *on s'abuserait étrangement* si l'on considérait le goût et le style comme des abstractions sans vie et sans influence réelle sur le développement de l'esprit. *Tout au contraire, il existe entre le fond et la forme de la pensée, entre les lois de l'intelligence et les lois du goût, une correspondance intime et mystérieuse qui fait que tout progrès dans l'art de parler et d'écrire ajoute à l'énergie, à l'indépendance, et, il faut bien le dire, à la hardiesse et à l'orgueil de la pensée humaine.* En fait, *il est impossible de le méconnaître*, l'esprit de la Renaissance était bien ce que nous appellerions aujourd'hui *l'esprit nouveau, l'esprit révolutionnaire, l'esprit de réaction contre les idées, les croyances, les institutions du moyen-âge. L'école de la Renaissance ne prend pas la peine de dissimuler ses liens avec les divers partis qui sont à l'état d'opposition contre l'Eglise et*

la papauté. Chose étrange ! l'époque où cette coalition se forme contre l'Eglise est pourtant celle où l'Eglise a cessé de montrer l'esprit d'intolérance et de proscription qui l'animait dans les premiers siècles contre la littérature ancienne. Alors on est loin de ce temps où toute une bibliothèque de livres anciens était brûlée, dit-on, par l'ordre du pape Grégoire-le-Grand, loin de ce temps où je ne sais quel auteur de légendes, dans un accès de pieuse indignation contre Homère et Virgile, les appelait sans façon *des scélérats.* Alors, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, on voit les papes encourager et seconder de tout leur pouvoir la restauration des lettres, et pensionner la découverte d'un manuscrit grec ou latin comme on pensionne aujourd'hui la découverte d'une planète. C'est un pape de ce temps qui a prononcé ces paroles citées par M. Charpentier : « Il faut honorer les gens » de lettres et craindre leur dédain, car on ne les insulte pas » impunément. » Enfin, n'est-ce pas un pape, le pape Léon X, qui a donné son nom à cette grande ère de la Renaissance en la personnifiant avec une magnificence un peu mondaine, pour ne pas dire un peu païenne ? Mais les hommes de lettres qui ont attaché leur nom à la Renaissance ont trop souvent mal reconnu ce zèle chaleureux et éclairé des papes. A dix ou douze siècles de distance, la verve satirique de Dante, de Pétrarque et de Boccace répond par de terribles représailles aux anathèmes de Tertullien et aux bûchers de Grégoire-le-Grand. La cour des Médicis et celle de Léon X sont peuplées de libres penseurs et de beaux esprits qui connaissaient mieux Platon que l'Evangile, et qui, suivant un mot spirituel de M. Charpentier, craignaient moins une hérésie qu'un solécisme. Et si nous voulions parler d'Erasme, que manque-t-il à ses brûlantes invectives contre les moines, pour qu'on ait le droit de voir en lui le Voltaire du seizième siècle ?

« Mais *l'esprit nouveau*, *l'esprit d'examen qui déjà pousse l'école de la Renaissance contre l'Eglise et les institutions du moyen-âge*, ne va pas en général au-delà de l'opposition politique ; il ne s'attaquait pas encore à la base de l'édifice, à l'au-

torité spirituelle des papes. Reste à savoir quelle part d'influence on doit reconnaître à l'école de la Renaissance dans l'œuvre bien autrement hostile et bien autrement révolutionnaire accomplie par Luther. Nous n'avons, quant à nous, *aucune raison pour nier cette influence*. Nous ne savons par quel scrupule M. Charpentier hésite à la reconnaître, et comment il peut affirmer que la Renaissance a été parfaitement innocente de ce grand divorce. On ne peut s'étonner que l'esprit d'examen, une fois entré dans le monde, ait produit dans les différentes parties de l'Europe des conséquences plus ou moins étendues, plus ou moins radicales, plus ou moins contraires à l'ordre établi. Une condition inséparable de la liberté, c'est l'abus de la liberté même. Mais la preuve que le protestantisme n'était pas la conséquence nécessaire de la Renaissance, c'est qu'il n'a pas triomphé partout où a triomphé la Renaissance; c'est que la Renaissance a été générale en Europe, tandis que le protestantisme a été, dès le début, et qu'il est resté local. Sans doute, il y a eu des novateurs, des hérétiques, avant la Renaissance, et comme on la dit, des réformateurs avant la Réforme : témoin le concile de Constance qui, dès le treizième siècle, avait fait entendre des vœux de réforme; témoin les Abeilard, les Arnaud de Brescia, les Jean Huss et les Jérôme de Prague qu'il est impossible de ne pas considérer comme les précurseurs de Luther. Il n'en est pas moins vrai que toutes ces tentatives isolées avaient échoué jusqu'à Luther; *il n'en est pas moins vrai que, pour amener un incendie, la torche de la Réforme a dû s'allumer au flambeau de la Renaissance. Dire que la Réforme est sortie de la Renaissance, ce n'est donc pas calomnier la Renaissance*; c'est seulement reconnaître qu'elle a produit des effets divers, plus ou moins heureux et plus ou moins légitimes, suivant les lieux, les circonstances, le génie particulier des peuples....

« La Renaissance est une révolution accomplie et consacrée depuis trois siècles. A ce titre, il semble qu'on pouvait la classer parmi les puissances légitimes, et la croire à l'abri des réactions politiques. Cependant, voici venir des écrivains qui enveloppent

la Renaissance dans le même anathème que la Révolution française. L'étude de la littérature ancienne est signalée au monde comme la plaie du siècle, comme *le ver rongeur des sociétés modernes*. La campagne est ouverte contre le *paganisme dans l'éducation*, et l'enseignement traditionnel de l'Université vient de recevoir une première atteinte. Si la France est en révolution depuis soixante ans, ce n'est plus seulement la faute de Voltaire et de Rousseau; c'est la faute de Virgile et de Cicéron. Virgile et Cicéron, Homère et Démosthènes sont excommuniés comme les pères du socialisme, comme les complices de M. Ledru-Rollin et de M. Louis Blanc. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie? Un jour, au plus beau moment de la Renaissance, dans un accès de réaction éphémère, on vit la populace de Florence, ameutée à la voix du moine Savonarole, livrer aux flammes d'un bûcher les plus beaux monumens du génie antique. Les nouveaux Savonarole n'allumeront pas de bûchers, nous l'espérons; mais ils demandent que les auteurs anciens soient retranchés de l'enseignement *élémentaire* et qu'ils soient remplacés par les Pères de l'Eglise. Quelle est donc l'illusion de ces réformateurs, et quelle idée se font-ils des livres qu'ils proscrivent et de ceux qu'ils recommandent? *Veut-on dire que les grands écrivains de Rome et de la Grèce aient enseigné des doctrines immorales, contraires à la doctrine évangélique? Chacun pourrait répondre que Socrate et Zénon, Cicéron et Sénèque ont professé les principes de la plus saine et de la plus pure morale.* ENTRE CETTE MORALE A LAQUELLE ON DONNE LE NOM DE PAÏENNE ET LA MORALE CHRÉTIENNE, ENTRE LA MORALE DE SOCRATE ET LA MORALE DE L'EVANGILE, QUELLE EST DONC LA DIFFÉRENCE ESSENTIELLE ET CARACTÉRISTIQUE? La morale de Socrate est *la morale humaine* par excellence, la morale *de ce monde et de cette vie*; la morale de l'Evangile est la morale *surhumaine*, la morale de *l'autre monde et de l'autre vie*. L'une a pour but la *vertu laïque*, l'autre la *perfection mystique*; l'une fait des hommes, l'autre fait des saints. Or, est-il écrit que tous les hommes sont des vases d'élection? Sommes-nous tous prédestinés à vivre en odeur de

sainteté? Non, c'est l'Evangile qui le dit : « Beaucoup d'appelés et peu d'élus. » La conséquence à tirer de là, c'est que *l'éducation commune a pour base nécessaire la morale commune et naturelle. Aux laïques, les devoirs et les vertus laïques ; aux mystiques, les devoirs et les vertus mystiques*. Voulons-nous dire pour cela que l'étude et la méditation des Pères et des docteurs de la foi ne doivent pas faire partie de l'éducation publique? Telle n'est pas notre pensée. Loin de là, nous croyons que la morale épurée de l'Evangile est le couronnement et la sanction de la morale naturelle. Les vertus transcendantes qu'elle enseigne et qu'elle inspire, la charité, la patience, la résignation, l'humilité, sont en quelque sorte l'idéal et la fleur d'une vie chrétienne. *Malheureusement, cet idéal et cette fleur ne sont pas à la portée de tous. Il faut avoir le nécessaire avant de chercher* LE SUPERFLU, *tout précieux et désirable qu'il soit*. Les vertus qui font *l'homme*, les vertus qui sont le pain quotidien de cette vie, sont la condition première et le fondement des vertus plus difficiles et plus escarpées qui sont l'apanage du *vrai chrétien* et le froment des élus. Aux forts le pain des forts.

« Voilà pour le côté moral ; mais que dire au point de vue littéraire? Assurément, les Pères de l'Eglise ont porté dans leurs écrits et leurs discours une élévation de sentiment et de pensée admirable ; *ils ont souvent égalé les anciens dans l'art de la parole et dans l'éloquence*. A l'époque où ils vivaient, ils ont pu recueillir le dernier souffle du génie antique, et quelques-uns d'entr'eux, S. Jérôme entre autres, s'étaient largement abreuvés à cette source. Mais tous ceux qui connaissent les Pères de l'Eglise, *ne fût-ce que par tradition*, savent combien ils sont loin d'être irréprochables pour la sévérité du goût et la pureté du style. Les uns, comme Tertullien et S. Cyprien, sont durs et affectés dans leur langage ; les autres, tels que S. Augustin et S. Ambroise, sont pleins de subtilité, de faux ornemens, de jeux d'esprit et d'antithèses. Il est vrai que les Pères de l'Eglise grecque ne donnent pas la même prise à la critique : S. Chrysostome, en particulier, est très-supérieur aux Pères

latins pour la pureté du goût ; mais il manque de méthode et de précision. Nous ne faisons pas le procès à ces grands hommes ; ils ont payé tribut au faux goût de leur temps ; la sublimité de leur mission les élevait peut-être au-dessus des règles communes ; ils étaient des apôtres, des orateurs évangéliques ; pour être écoutés de leurs contemporains, ils avaient besoin de se mettre à leur portée. Ils ont écrit et parlé pour leur siècle, qui était un siècle de décadence. Encore une fois, nous rendons justice à leur talent, à leur génie. Mais c'est mal connaître les œuvres de ces orateurs sacrés, ce n'est pas s'en faire une idée juste que de les proposer comme des modèles, surtout comme les meilleurs et les *seuls* modèles à suivre dans l'art de parler et d'écrire. Les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine, et les grands écrivains qui depuis la Renaissance se sont formés à leur école, voilà les maîtres du goût, de l'art et du style. Eux seuls peuvent servir de modèles à la jeunesse ; car eux seuls ont aimé, compris, cultivé *l'art pour l'art lui-même* ; eux seuls ont laissé des monumens où sont réunies et fondues harmonieusement *l'éternelle vérité du fond et l'éternelle beauté de la forme*. Eux seuls ont déployé dans leurs écrits une richesse, une étendue, une variété qui répond à la richesse, à l'étendue, à la variété de l'esprit humain ; eux seuls ont mérité que le bon sens et la tradition séculaire aient identifié leur génie avec *le génie de l'humanité même*, en donnant aux lettres anciennes le nom significatif et glorieux de lettres *humaines* (*humaniores litteræ*). ***Eux seuls***, ***eux tous ensemble***, ***sont la lumière***, ***la splendeur et la vie de la civilisation moderne*** ET DE TOUTE CIVILISATION POSSIBLE....

« M. Charpentier, qui sait concilier son admiration pour les Pères de l'Eglise avec son goût très-décidé pour la Renaissance, n'avait pas à la défendre contre la prétention des nouveaux réformateurs qui ne s'étaient pas encore affichés au moment où il a publié son livre. En revanche, il s'attache à la justifier contre ceux qui lui reprochent d'avoir étouffé le génie original du moyen-âge et arrêté le développement libre et spontané de la littérature moderne. C'est encore le cas de faire la même question que tout

à l'heure. Par quel signe de vie, par quels monumens ce *prétendu génie du moyen-âge* avait-il révélé sa puissance? Nous écartons le Dante qui, comme nous l'avons déjà dit, appartient autant à la Renaissance qu'au moyen-âge. Comparées, soit à celles de l'antiquité, soit à celles des trois derniers siècles, les productions intellectuelles qui ont précédé la Renaissance se recommandent plutôt par leur intérêt historique, c'est-à-dire par un simple intérêt de curiosité, que par l'intérêt de l'art et du génie. En philosophie, le moyen-âge a produit la scolastique, la littérature, les romans de chevalerie et les chants des troubadours. Sans doute les S. Anselme, les Abeilard, les Roger Bacon, surtout les S. Bernard et les S. Thomas d'Aquin, ont été des hommes extraordinaires pour leur temps, et si l'on veut, des hommes de génie; mais quelle est la valeur littéraire des écrits qu'ils ont laissés? *On peut en juger par le nombre des lecteurs qu'ils ont encore aujourd'hui.* Les romans de chevalerie et les poésies provençales sont le produit d'une imagination naïve, ingénieuse et facile; on y trouve les grâces de l'enfance; on y cherche en vain la force virile. Toute cette scolastique si lourde et cette littérature si légère ont pour nous aujourd'hui le même genre d'intérêt que les médailles et les autographes, mais elles n'en ont presque pas d'autre; *comme œuvres d'art et* DE GÉNIE, *ces monumens gothiques ne valent pas tous ensemble un dialogue de Platon ou un livre de l'Énéïde.* Pendant dix siècles, ce *prétendu génie du moyen-âge* n'a porté que des fruits sans saveur et sans beauté réelle; il a fallu que le génie de l'antiquité soit venu le féconder pour donner naissance au génie de la littérature et de la civilisation modernes..... »

L. Alloury.

REVUE RÉTROSPECTIVE.

A PROPOS DE CERTAINES APOLOGIES DE L'ANTIQUE.

« Il ne faut pas nous y tromper, les apologies bientôt ne manqueront pas plus pour la politique de l'antiquité et pour ses mœurs que les panégyriques ne manquent pour sa théologie ou son esthétique. Un des plus tristes et des plus dépravés écrivains de notre temps, parmi ceux qui ont fait autre chose que des romans, a bien laissé tomber des paroles de louange sur un Antinoüs ! Des vices que non-seulement la religion et la morale, mais un reste d'honnêteté populaire profondément enracinée dans la population, du reste corrompue de nos grandes villes, repousse encore avec énergie et avec dégoût, ces vices commencent à trouver des apologistes chez les écrivains. En effet, je n'ai pas besoin de dire, mais il faut rappeler combien ces désordres tenaient immédiatement à ce système d'esthétique et de théologie charnelle que l'on nous vante. Socrate pas plus que Platon, Virgile pas plus que Cicéron, pas un philosophe, pas un sage, pas un grand homme n'y a échappé. Ils s'en glorifient même : Platon, dans son banquet, en donne la théorie ; Sparte, Thèbes, presque tous les Etats les font entrer dans leur politique, et le naïf Plutarque, le bon Plutarque, l'honnête Plutarque, comme il est convenu de l'appeler, écrivant sur l'éducation des enfans, ajoute ces paroles qui font frémir et qui me semblent au-dessus de tout le reste : « Sur ce qui me reste à dire, je suis fort embarrassé ; je suis comme dans une balance qu'un léger poids fait alternativement pencher vers la droite ou vers la gauche. Quand je vois, en effet, des pères de famille austères, durs, ne croyant qu'à eux-mêmes, qui tiennent à injure de telles relations et prétendent

en préserver leurs enfans, alors je n'ose en vérité conseiller ce qu'ils désapprouvent si fort. Mais quand je vois, d'un autre côté, Socrate, Platon, Xénophon, Eschine, Cebès, et tout le chœur de ces sages qui ont approuvé ces mœurs, et n'en ont pas moins conduit les jeunes gens à la sagesse, à la vie publique, à la vertu, je deviens tout autre ; je cède au désir d'imiter tant de grands hommes. » Je demande pardon au lecteur de cette citation ; il faut pourtant montrer quelquefois, dans sa nudité, ce honteux enivrement de la nature humaine, qu'on prétend nous donner pour le comble du génie et de la raison... »

FR. DE CHAMPAGNY, *Du Germanisme et du Christianisme.* (*Correspondant*, 10 nov. 1850, p. 133, 134.)

MORALE RELACHÉE DE CICÉRON : IL FAUT QUE JEUNESSE SE PASSE.

« ... Il serait bien aisé à Coelius de se justifier, s'il avait affaire à un père doux et indulgent. Sur quel article serait-il embarrassé ?... Mais, dira-t-on, est-ce donc là votre morale? Est-ce ainsi que vous formez la jeunesse ? Le père a-t-il placé cet enfant auprès de vous (1), et vous l'a-t-il confié, *ut in amore et voluptatibus adolescentiam collocaret*, pour que vous devinssiez vous-même l'apologiste d'une telle dépravation ? Juges, si jamais il s'est trouvé un homme d'une âme assez forte, d'une vertu assez rare pour mépriser toutes les voluptés, pour consacrer tous les momens de sa vie au travail du corps et aux contentions de l'esprit, un homme enfin pour qui le repos, le délassement, les goûts des jeunes gens de son âge, les jeux et les festins fussent sans attrait, qui ne connût d'autre besoin que la gloire et l'honneur, j'ose prononcer qu'un tel homme a reçu en partage des *qualités qui surpassent la nature humaine.* Tels furent sans doute les Camille, les Fabricius... Mais ces vertus ne vivent plus

(1) Coelius Rufus avait été l'élève de Cicéron et de Crassus.

dans nos mœurs... même chez les Grecs, ce peuple savant qui, sans avoir la force d'exercer ces vertus sublimes, avait du moins *le talent d'en parler* et d'en écrire dans les termes les plus magnifiques (*scribere honeste et magnifice licebat*)... C'est que la nature nous offre une foule d'enchantemens capables de surprendre et d'*endormir* la vertu (*quibus sopita virtus conniveret*) : elle ouvre aux jeunes gens plusieurs routes glissantes, où ils ne peuvent ni entrer ni marcher sans faire quelque chute (*vix posset*); elle nous présente l'agréable variété de mille séductions qui pourraient égarer l'âge le mieux affermi par l'expérience. Si donc vous rencontrez par hasard un homme pour qui la beauté n'ait point de charmes (*aspernetur oculis pulchritudinem rerum*), qui ferme tous ses sens à toutes les jouissances (*omnem suavitatem*), peut-être quelques personnes, avec moi, le regarderont comme le favori des dieux, mais les autres ne verront en lui que l'objet de la colère céleste (*huic homini ego* FORTASSE, *et pauci*, *deos propitios*, PLERIQUE AUTEM IRATOS *putabunt.*)

Laissons donc cette route solitaire, couverte aujourd'hui de ronces et d'épines (*hæc deserta via et inculta, atque interclusa jam frondibus et virgultis, relinquatur*) ; ACCORDONS QUELQUE CHOSE A L'AGE (*detur aliquid ætati*); QUE LA JEUNESSE AIT UN PEU DE LIBERTÉ (*sit liberior*) ; ne refusons pas tout AUX PLAISIRS (*non omnia* VOLUPTATIBUS *denegentur*) ; que cette raison *exacte et rigide* ne domine pas toujours ; que l'*ardeur du désir et la volupté* en triomphent quelquefois (VINCAT ALIQUANDO *cupiditas voluptasque rationem*), pourvu que nous sachions les retenir dans de justes bornes ;.. qu'enfin, après avoir cédé aux vains plaisirs de leur âge, ils reviennent aux affaires domestiques,.. en sorte qu'on puisse dire qu'ils ont été *dégoûtés par la jouissance* (SATIETATE ABJECISSE).... Si je voulais, combien ne citerais-je pas de personnages distingués, à qui l'on peut reprocher une jeunesse TROP LIBRE (*nimia libertas*).... J'ose avouer les faiblesses (QUÆDAM) de Coelius... »

PRO M. COELIO. Trad. Guéroult; Coll. Nisard ; Cic. t. 3, p. 125, 126, ch. XVI, XVII, XVIII et XIX.

DE LA MORALE DES AUTEURS PAÏENS.

« Idées fausses de la vertu et du vice, idées fausses, incertaines, exagérées, contradictoires, insuffisantes sur les biens et les maux, faux conseils : voilà ce que l'on trouve dans ces auteurs ; et ce qui n'est pas faux de tout point manque cependant de cette raison première et dernière qu'ils eurent le malheur de ne pas connaître, mais dont ce serait une folie de se séparer sciemment et volontairement. La partie morale étant la plus importante dans les choses littéraires, y tient la première place et s'y répand beaucoup plus qu'il ne paraît au premier coup d'œil. Je ne pourrai jamais appeler mes maîtres ceux qui se sont égarés et qui m'égareraient moi-même, si je les suivais dans une partie si importante de leur enseignement... C'est de cette vénération excessive pour les anciens que découlent tant de sentimens faux dans la littérature, et par elle, dans la pratique de la vie, tant de jugemens sans raison, que la passion inspire. »

MANZONI, *Lettre sur le Romantisme*, dans le journal l'*Ausonio*. — Cité par l'*Univers*, 18 janvier 1852.

INSPIRATIONS MYTHOLOGIQUES.

« Au mariage du prince de Modène et d'Isabelle de Savoie (1606), le cardinal Allobrandin étant présent, il y eut à Turin un festin servi à neuf ballets. La scène s'ouvrit par Mercure, le messager des dieux ; puis entra Cérès, « vêtue des habits que les poètes lui donnent », et accompagnée de ses nymphes qui portaient le pain en dansant. Parut ensuite Bacchus, le dieu du vin ; « monté sur un tonneau qu'il enjambait, il fit le tour de la salle, environné de ses bacchantes qui dansèrent fort bien leur ballet. » Ce fut, après, le tour de Thétis, portant avec ses nymphes l'eau pour laver les mains. » A la suite, défila Flore avec ses

nymphes, portant les fleurs et le dessert; Diane avec ses nymphes; Neptune conduisant les fleuves, avec ses Tritons, ses Néréides, etc. »

Mercure français. — Cité par M. Roux-Lavergne, *Univers*, 12 janv. 1852.

L'ENSEIGNEMENT PAÏEN JUGÉ PAR S. AUGUSTIN.

Que ce grand saint, ce puissant génie, cet illustre défenseur de la foi ait, dans sa jeunesse, avant d'être chrétien, étudié, médité les écrits des païens; que, plus tard et dans divers passages de ses ouvrages, il ait admiré et célébré les beautés de la littérature païenne; qu'il ait su souvent s'inspirer des chefs-d'œuvre des meilleurs auteurs de l'antiquité, c'est ce qui ne peut être l'objet d'aucune discussion; mais qu'il ait amèrement déploré les résultats de l'étude des auteurs païens sur la jeunesse chrétienne, qu'il en ait expressément condamné l'usage, c'est ce qui est également certain.

Laissons parler ce saint Docteur, dont son disciple Possidius a dit qu'il n'a rien enseigné qu'il n'ait lui-même pratiqué.

— « Ce qu'on apprend sous les premiers maîtres nommés grammairiens, qui montrent à lire, écrire et compter, avait été pour moi une étude non moins ennuyeuse et insupportable que toutes mes études grecques.... ; plus certaines et meilleures étaient ces premières leçons qui m'ont donné la faculté de lire ce qui me tombe sous les yeux, d'écrire ce qu'il me plaît, que celles où l'on me forçait d'apprendre les aventures de je ne sais quel Enée, et qui me faisaient pleurer sur la mort de Didon, qui se tue par amour, tandis qu'oubliant mes propres fautes, je trouvais moi-même la mort dans ces lectures, et je m'éloignais de vous, ô mon Dieu, ô ma vie, sans verser une seule larme... Ces folies cependant passaient pour des études plus nobles et plus fécondes que celles qui m'apprirent à lire et à écrire... Qu'ils se récrient contre moi tant qu'ils voudront ces vendeurs ou acheteurs de grammaire! je péchais en préférant ainsi la vanité à l'utile..., ne

sachant pas de plus doux spectacle qu'un fantôme de cheval de bois rempli d'hommes armés, que l'incendie de Troie et l'ombre de Créuse (*Confess*. l. I, ch. 13, éd. Moreau, 1840). Que je ne cesse jamais, Seigneur, de confesser vos miséricordes qui m'ont retiré de toutes mes déplorables voies! Soyez-moi plus doux que toutes les séductions qui m'égaraient. Il est vrai que j'ai appris dans ces vaines études beaucoup de mots utiles, mais *tout cela peut s'apprendre ailleurs que dans ces lectures si frivoles* : il y a d'autres voies où les enfans ne rencontreraient aucun piége sous leurs pas (ch. 15). Mais qui ose te résister, ô maudit torrent de la coutume? quand seras-tu mis à sec? Jusques à quand entraîneras-tu les fils d'Eve dans cette vaste et redoutable mer, que traversent à grand peine les passagers de la croix? Ne m'as-tu pas fait lire l'histoire de Jupiter qui, en même temps, tient la foudre et commet l'adultère? Inconciliable alliance : mais on voulait autoriser l'imitation d'un véritable adultère par la fiction d'un tonnerre menteur... Le poète, dans ces fictions, assimilait aux dieux les hommes criminels, afin que le crime ne passât plus pour crime, et qu'en le commettant, on parût imiter non plus les hommes de perdition, mais les dieux du ciel. Et pourtant, ô torrent infernal, on précipite dans tes flots les enfans des hommes; on rétribue de telles leçons, on les honore de la publicité du Forum; on les professe à la face des lois qui, aux récompenses privées, ajoutent le salaire public : et tu roules tes cailloux avec grand fracas, en criant : « *Ici l'on apprend la langue, ici l'on acquiert l'éloquence nécessaire à développer et à persuader sa pensée...* » Ces impuretés ne nous aident en rien à retenir les expressions, mais les expressions enhardissent l'impureté... C'était le vin de l'erreur que nous y versaient des maîtres ivres. Ils nous châtiaient, quand nous refusions de nous en abreuver; nous ne pouvions appeler de leur sentence à aucun juge qui ne fût ivre comme eux. Et cependant, mon Dieu, j'apprenais volontiers ces impuretés, je m'y plaisais; aussi l'on m'appelait un enfant de grande espérance : *ob hoc bonæ spei puer appellabar* (ch. 16). — En quels délires cette intelligence

qui est votre don, ô mon Dieu, s'abrutissait! Grande affaire, et qui me troublait l'âme par l'appât de la louange, par la crainte de la honte et des châtimens, quand j'avais à rendre les plaintes amères de Junon, impuissante à détourner de l'Italie le chef des Troyens! Plaintes imaginaires, je le savais! mais on nous forçait de nous égarer sur les traces de ces poétiques mensonges, et de mettre en prose ce que le poète avait dit en vers. Et celui-là méritait le plus d'éloges, qui, fidèle à la dignité du personnage retracé, produisait un sentiment plus naïf de colère et de douleur, revêtant ses pensées d'expressions convenables... O ma vraie vie, ô mon Dieu, vent et fumée que tout cela! *N'y avait-il donc pas d'autre moyen d'exercer mon intelligence et ma langue?* Vos louanges, Seigneur, vos louanges répandues dans les Saintes Ecritures, eussent soutenu le pampre pliant de mon cœur. Il n'eût pas été emporté dans le vide, proie déshonorée des esprits impurs. Il est plus d'une manière de sacrifier aux anges prévaricateurs (ch. 17). »

Ces plaintes si éloquentes, cette critique si amère, ces reproches si durs, ces regrets si touchans, ces conseils si judicieux, ne s'adressent-ils pas autant à notre siècle qu'à celui pour lequel écrivait S. Augustin? N'a-t-on pas rétabli, ne conserve-t-on pas, sous le nom d'enseignement classique, exactement le même système d'études contre lequel S. Augustin s'élève avec tant de force? Ce torrent du paganisme n'a-t-il pas, depuis la Renaissance, inondé le monde, renversé les monumens, les institutions, les lois du Christianisme?...

M. DANJOU, *Messager du Midi*, 14 février 1850.

OBSCURITÉS CICÉRONIENNES.

« LONGOLII (1) profecto miseret me. Testatur se scripsisse orationes quinque in laudem urbis Romæ. O pulchre collocatam

(1) Christophe de Longueil, né à Malines en 1470, mort à Padoue en 1522. Il était du nombre des savans qui idolâtraient la belle latinité de Cicéron.

operam ! Quanto vectius eam collocasset, si civitatem illam atque eos præcipue qui bonas litteras ibi profitentur, orationibus aliquot elaboratis *ad Christi cultum ac pietatis amorem inflammare studuisset*..... Adversus Martinum Lutherum rem agit et seriam et gravem. Ubi qui potuit esse Tullianus, de rebus disserens quas M. Tullius prorsus ignoravit? At oratio non potest esse Tulliana, id est optima, quæ nec tempori, nec personis, nec rebus congruit. Satis Tulliane conviciatur. Ubi tandem ventum ad errorum capita recensenda, subobscurus est, et vix ab illis intelligitur qui Lutheri dogmata tenent. Atqui hic res summam orationis perspicacitatem desiderabat, si noluisset esse Ciceronianus... Sedulo quidem vitat voces nostræ religionis, nunquam usurpans fidei vocabulum, sed in ejus locum substituens persuasionem... Semel tamen atque iterum utitur nomine Christiani, per imprudentiam opinor. Nam ea dictio nusquam exstat in libris M. Tullii... Ad hæc, quoniam theatrica sunt et vita carent, dormitat lector stertitque. »

DES. ERASMI *Dial. Ciceronianus.* — 1528, Lyon, p. 257.

ABUS ET INCONVÉNIENS DU CICÉRONIANISME.

« Illud ante omnia providendum, ne simplex ac rudis ætas, Ciceroniani cognominis præstigio decepta, *pro Ciceroniana fiat pagana.* Videmus enim hujusmodi pestes nondum prorsus exstinctas, subinde meditari repullulascentiam, sub hoc fuco veteres hœreses, sub alio Judaïsmum, sub alio Paganitatem. Sic ante complures annos factiones oriri cœperant apud Italos, Platonicorum et Peripateticorum..... Proinde de rebus sacris primum ea combibenda est persuasio, quæ vere Christiano digna sit. Id si fiat, nihil videbitur ornatius cœlesti philosophia, nihil suavius I. Christi nomine, *nihil venustius vocabulis, quibus Ecclesiæ lumina res arcanas tractrarunt.* Nec videbitur illius sermo venustus, qui non congruit personæ, nec rebus est accomodatus,

monstrosus etiam qui res pietatis tractat verbis impiorum, quique materiam Christianam paganicis nugis contaminat... Qui sic est Ciceronianus, ut parum sit Christianus, is ne Ciceronianus quidem est, quod non dicit apte, non penitus intelligit ea, de quibus loquitur, non afficitur his ex animo de quibus verba facit... Christum intelligamus, ut Christi gloriam celebremus. Hic est totius eruditionis et eloquentiæ scopus. »

DES. ERASMI *Dial. Ciceronianus.* 1528, Lyon, p. 274.

VALEUR LITTÉRAIRE DES PÈRES DE L'ÉGLISE.

« Minucius Félix et Lactance ne le cèdent guère, pour la beauté et la pureté du style, aux auteurs qu'on explique dans les écoles publiques. Les discours que S. Clément, prêtre d'Alexandrie, et S. Athanase, archevêque de la même ville, ont composés contre les Gentils pour la défense de la religion, pourraient donner presque autant de connaissance de la langue grecque aux jeunes étudians, que les livres grecs qu'on leur explique, et ils apprendraient en même temps comment la vérité de l'Evangile a triomphé de l'idolâtrie et des divinités de la Fable. »

THOMASSIN, *De la Méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement les lettres humaines.* — Cité par l'*Univers*, 18 janvier 1852.

« Il me semble fâcheux que la plupart des chrétiens qui ont étudié connaissent mieux Virgile et Cicéron que S. Augustin ou S. Chrysostome. Vous diriez qu'il n'y ait eu de l'esprit et de la science que chez les païens, et que les auteurs chrétiens ne soient bons que pour les prêtres ou pour les dévots. Leur titre de saints leur nuit, et fait croire sans doute à la plupart des gens que leurs ouvrages ne sont pleins que d'exhortations ou de méditations

ennuyeuses. On va chercher la philosophie dans Aristote, et on lui donne la torture pour l'ajuster au Christianisme, malgré qu'il en ait; et l'on a dans S. Augustin une philosophie toute chrétienne..... Pourquoi ne chercherait-on pas de l'éloquence dans S. Chrysostome, dans S. Grégoire de Nazianze et dans S. Cyprien, aussi bien que dans Démosthène et dans Cicéron? Et pourquoi n'y chercherait-on pas la morale, plutôt que dans Plutarque ou dans Sénèque? Prudence est véritablement un poète moindre qu'Horace; mais il n'est pas à mépriser, puisqu'il a écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance, sans emprunter les ornemens des anciens, qui ne convenaient pas à son sujet. En un mot, je voudrais qu'un jeune homme fût averti de bonne heure que plusieurs saints, même des plus zélés pour la religion et des plus sévères dans leurs mœurs, comme S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Athanase, ont été de très-beaux esprits et des hommes polis, et que s'ils ont méprisé les lettres et les sciences humaines, ç'a été avec une entière connaissance. »

FLEURY, *Traité du choix et de la méthode des études*, p. 125, 126. — Paris, 1809, Delalain.

S. AUGUSTIN ET LES PLATONICIENS.

« Un homme qui reproche continuellement aux platoniciens, après l'apôtre S. Paul, leur orgueil, leur aveuglement, leur folie, peut-il être soupçonné d'estimer beaucoup ces philosophes? Peut-on le croire fort disposé à adopter leurs idées et à les suivre dans leurs égaremens?... S. Augustin, laissant les erreurs grossières de ces livres qu'il appelle « des mets d'Egypte, des viandes » empoisonnées, » pilla, dit-il, l'or des Egyptiens. Qui ne voit que ce saint évêque parle ici conformément au sentiment des autres Pères plus anciens, qui voulaient qu'en lisant les livres des auteurs profanes, surtout des philosophes, on s'étudiât à profiter de tous, sans s'attacher à aucun, mais qui n'approuvaient cette étude que dans ceux qui n'avaient pas encore lu les

divines Ecritures, ni fait profession de la sublime et véritable philosophie du Christianisme. Car, comme nous l'avons vu, ils trouvaient bon qu'en sortant de l'Egypte, c'est-à-dire du paganisme, on se chargeât tant que l'on pouvait des dépouilles des Egyptiens, pour les employer au culte et au service du vrai Dieu; mais ils jugeaient qu'il était dangereux de retourner en Egypte, après en être sorti, c'est-à-dire de s'appliquer à la lecture des philosophes et des autres auteurs païens, après avoir goûté les vérités toutes célestes de l'Ecriture Sainte. C'est ce que S. Augustin nous fait ici entendre fort clairement; car, s'il nous apprend qu'avant sa conversion il tira quelque avantage de la lecture de ces platoniciens, il ne reconnaît pas moins, d'un autre côté, qu'il en eût ressenti les plus mauvais effets, s'il se fût appliqué à cette lecture après avoir lu l'Ecriture Sainte. »

Baltus, *Déf. des SS. Pères accusés de platonisme*, p. 488 sqq.—Cité et analysé par M. Roux-Lavergne, *Univers*, 9 janvier 1852.

DE LA MORALE PLATONICIENNE.

« Passons à la morale (de Platon), et voyons ce que les Pères en ont dit. Mais que peut-on attendre, en fait de morale, d'un philosophe qui n'a point su en quoi consistait la véritable béatitude, et qui n'a que les idées les plus folles et les plus extravagantes touchant le bonheur et le malheur éternels de l'âme? Que peut-on attendre d'un homme qui n'a point connu le péché originel ni ses funestes effets, et qui, dans cette ignorance, établit la perfection et l'essence de la morale à vivre conformément à la nature? Que peut-on attendre d'un païen qui, s'il a connu Dieu, ne l'a point glorifié comme Dieu; mais qui, s'égarant pitoyablement dans ses vains raisonnemens et dans sa conduite, a transféré l'honneur dû au seul Dieu véritable à une foule innombrable de fausses divinités? Que peut-on attendre d'un philosophe que Dieu, à cause de cette impiété, a livré à un sens

réprouvé, dont le cœur insensé a été couvert de ténèbres ; qui, se disant sage, est devenu fou, et qui a donné les marques les plus honteuses de cette folie, de cet aveuglement et de ce sens réprouvé, par les lois infames et les maximes détestables dont il a rempli sa morale? Il n'y a point de chrétien, il n'y a point d'homme, pour peu de pudeur qu'il lui reste, qui puisse en soutenir le détail ou l'exposition ; ce qui fait voir, dit S. Jean Chrysostome, que tout y est diabolique et contraire à la nature... »

Après cette vigoureuse introduction, le P. Baltus établit, par une longue suite de preuves, qu'au lieu de dire, avec Dacier, que Platon abonde en leçons de vérité, de pudeur, de tempérance, de modestie, de patience, de douceur et d'humilité, il faut dire, avec Théodoret, Lactance, S. Jean Chrysostome, S. Cyrille, etc., etc., que Platon a ignoré profondément les principes de la morale, et qu'il est tombé dans les erreurs les plus révoltantes.

BALTUS, *Déf. des SS. Pères accusés de platonisme*, p. 349. — Cité par M. Roux-Lavergne, *Univers*, 6 janvier 1852.

DÉPAGANISATION DES ÉTUDES SOUS CHARLEMAGNE.

« Charlemagne fit de l'école de France une nouvelle Athènes, préférable, dit Alcuin, à l'ancienne, autant que la doctrine de J.-C. est supérieure à celle de Platon.

» Il paraît, par les lettres et par les autres ouvrages d'Alcuin, que, dans cette école, on enseignait tous les beaux arts, à commencer par la grammaire. Mais toutes ces études tendaient à celle de la religion, qui en est le terme et le couronnement. On étudiait la grammaire pour mieux entendre l'Ecriture Sainte et pouvoir la transcrire plus correctement. La musique, à laquelle on s'appliquait beaucoup, était presque toute renfermée dans le chant ecclésiastique.

» C'était pour mieux entrer dans la pensée des Pères, et pour se mettre en état de démêler et de réfuter les erreurs contraires au dogme chrétien, que l'on cherchait à se rendre habile dans la rhétorique et la dialectique. En un mot, l'esprit du prince et des savans qui travaillaient, sous ses ordres, à rappeler les belles-lettres, était de les rapporter toutes à la religion, et de ne considérer comme vraiment utile que ce qui tendait à cette fin. Les questions que proposait souvent Charlemagne à Alcuin n'avaient point d'autre objet.

» C'était aussi sur cette matière que consultaient le même Alcuin et les courtisans et même les princesses, comme il paraît par la lettre de Gisèle et de Richtrade, l'une sœur, l'autre fille de Charlemagne, et par la réponse d'Alcuin.

» Ce pieux savant se livrait tellement à l'étude de la religion, qu'il n'approuvait pas que l'on s'occupât de la lecture des auteurs païens, et surtout des poètes. Par cette façon de penser, il entrait dans les sentimens du prince, qui n'a jamais souhaité d'avoir des Cicérons et des Virgiles, mais des Jérômes et des Augustins. »

CRÉVIER, *Hist. de l'Université*, t. I, p. 27.

L'ENSEIGNEMENT PAÏEN JUGÉ PAR NAPOLÉON.

» Voyez un peu la gaucherie de ceux qui nous forment! Ils devraient éloigner de nous l'idée du paganisme et de l'idolâtrie, parce que leur absurdité provoque nos premiers raisonnemens et nous prépare à résister à la croyance passive. Et pourtant ils nous élèvent au milieu des Grecs et des Romains, avec leurs myriades de divinités. Telle a été, pour mon compte, et à la lettre, la marche de mon esprit. J'ai eu besoin de croire, j'ai cru; mais ma croyance s'est trouvée heurtée, incertaine, dès que j'ai su raisonner, et cela m'est arrivé d'assez bonne heure, à treize ans. »

Mémorial, t. II, p. 123.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

DE L'ÉTUDE ET DE L'ENSEIGNEMENT DES LETTRES, *par* M. LAURENTIE.

1 vol in-octavo, 2ᵉ édit. — Paris, Lagny frères, 1851.

Ecrit en 1828, cet ouvrage a cependant tout l'à-propos de la nouveauté. Les révolutions survenues depuis ont tristement donné raison aux théories exposées par l'auteur sur les conditions du beau dans les arts et dans les lettres. Que de témérités, que de scandales affichés dans les temps d'indiscipline et de licence que nous venons de traverser ! Quelles applications folles, honteuses, coupables, des principes littéraires proclamés par l'école contre laquelle M. Laurentie s'élevait, dans les dernières années de la Restauration !

Une réaction semble s'opérer contre le désordre. Nous nous sommes dégoûtés à la fin de cette littérature bavarde, futile et corrompue, vaine et méprisante, dont les débauches nous ont conduits jusqu'au renversement de toutes les traditions sociales. Après l'expérience que nous avons faite, n'est-il pas plus opportun que jamais de rappeler que « Ce qui sert à rendre l'homme bon et heureux, est aussi ce qui rend son esprit fécond et ses œuvres sublimes », et que « si la vertu est la première condition du bonheur et de la liberté, elle est aussi la première condition du génie ? » La religion et la morale qui affermissent les sociétés sont également le soutien des beaux-arts, dont la décadence suit de près l'affaiblissement des croyances et la dégradation des mœurs.

« *Mépris* des lois, mépris des exemples, mépris de tout ce qui » ressemble à de l'autorité, telle a été la théorie bruyamment acceptée » par les arts contemporains. » — Opposer à cette théorie déshonorée celle du *respect*, n'est-ce pas « renouveler les lettres et ramener l'art » aux sources de la vie ? » Et n'est-il pas grandement temps pour nous « de mieux savoir que Dieu est le principe du *beau*, et qu'il n'y a de » perfection dans les œuvres humaines qu'autant qu'elles se conforment » aux lois d'ordre et d'harmonie qu'il a prescrites aux êtres intelli- » gens. » (*Introd.* XXIII, XXIV.)

Telle est la pensée du livre de M. Laurentie. Et c'est à démontrer cette nécessité de « l'alliance des lettres avec la foi et la vertu » qu'il consacre ses études sur le beau littéraire, sur la poésie et l'éloquence. Combien cette rhétorique chrétienne s'élève au dessus des livres techniques qui encombrent l'enseignement, et dans lesquels ne se rencontrent que des théories artificielles et la stérile métaphysique de règles littéraires complètement isolées de la morale et de la religion !

Les lois du beau présentées à la jeunesse avec cet ensemble, et rapportées ainsi aux questions morales et religieuses, seraient assurément bien fécondes. Mais le caractère de l'enseignement, tel que nous l'a fait l'esprit philosophique, a été de considérer les lettres comme un objet distinct des vérités chrétiennes, et d'apprendre à les étudier comme on a étudié les sciences exactes. Tout s'est matérialisé dans ces leçons didactiques ; le procédé s'y est substitué à la méditation On en a fait du *métier*.

Les trois premiers chapitres du livre de M. Laurentie reprennent, au point de vue chrétien, ces questions du beau et du goût, si faussées par nos rhéteurs modernes. Il les traite avec cette certitude de jugement et cette délicatesse du cœur qu'il sait découvrir lui-même dans le vif sentiment de tout ce qui est beau, dans ce tact heureux qui ne s'enseigne pas, qui est un don de nature, et que l'on nomme le goût. « La vertu rend les lettres bonnes, dit-il, le goût les rend belles. » *Pectus est quod disertos facit.* L'adage, pour n'être pas de nos jours, n'en est pas moins neuf. Hélas ! il faut pourtant avouer que ces lettres vertueuses ont paru en nos temps quelque chose de bourgeois. Si nous ne l'avons pas répété nous-mêmes au collége, ne l'avons-nous pas entendu proclamer bien souvent autour de nous : « Cette définition des lettres est merveilleusement plate. Que deviennent, dans ces limites, la poésie et l'inspiration ? Quoi ! ne pas laisser la fantaisie, les impressions, les caprices à l'art ? Mais c'est le faire ennuyeux. Ne servira-t-il plus à charmer la vie ? A la morale le devoir austère, il lui convient ; mais le rigorisme inspirera-t-il jamais le talent ? »

Vains sophismes, qui n'abusent que trop d'intelligences, et dans lesquels se réfugie l'épicuréisme d'une morale facile ! Non, la vertu n'ôte pas la grâce à l'imagination, elle l'embellit du charme de la décence. Et, pour aller au fond des choses, est-ce donc, en effet, un paradoxe que de considérer la chasteté du cœur comme la pureté même du goût ? La pensée dégradée par la corruption secrète de l'âme peut-elle jamais être la source de la véritable éloquence, de la belle poésie ? Le talent vicieux, même dans ses élans soudains, dans ses lueurs passagères, a-t-il un éclat réel ; et cette splendeur du vrai, dont parle Platon, quand il veut nous exprimer la conception du beau, est-elle lumineuse et pure, si elle ne rayonne pas du foyer de la vertu et de la foi ?

« On oppose, répond M. Laurentie, aux hommes qui ont montré cette belle alliance de la vertu et du génie, les noms de quelques grands sophistes qui ont corrompu le genre humain par la double autorité de leurs vices et de leur talent..... Mais avez-vous considéré le caractère de ce talent qui vous éblouit ? Voyez, à côté de ces mouvemens qui vous entraînent, le langage grossier qui tout-à-coup vous humilie..... Les vices de Mirabeau sont empreints dans la violence de ses paroles..... Et de toutes les qualités de l'orateur il ne lui manque que la vertu. Salluste déclame avec éloquence contre la perversité des mœurs publiques ; mais il n'a point un éloge touchant à donner à l'innocence. J.-J. Rousseau parle avec passion de la vertu ; mais sa passion est de la haine pour l'humanité. Il flétrit les hommes pour dissimuler ses faiblesses. Je ne crains pas de l'affirmer : même dans les abus de la poésie, qui chante les passions, qui chante les vices

» aimables, il y a de certaines grâces de langage, de certaines convenances ou plutôt de certaines délicatesses qu'il appartient à la vertu de révéler au poète, et dont la politesse toute seule ne saurait lui donner l'instinct. Qui ne sait que le principe des passions humaines est bon en soi? Il y a donc une manière de peindre les passions sans choquer les convenances de la morale.... Or, c'est dans cette recherche délicate de ce qu'il convient de laisser voir ou de cacher que la morale vient au secours des lettres..... Il y a, dans le cœur de l'homme bon, une finesse de tact que ne saurait remplacer la plus soigneuse recherche de l'homme vicieux.. .. Il ne faut pas croire que de tels principes imposent au talent une perfection trop haute de vertu..... Je ne dis pas au talent : — Soyez sans passion. — Je lui dis : — Ayez des vertus plus fortes que vos passions. Ce combat des passions et des vertus est sublime; le goût littéraire ne périt pas dans cette lutte; mais il périt lorsque les vertus sont vaincues, et qu'il ne reste au fond du cœur que des sentimens lâches et des habitudes vicieuses. » (P. 7, 8, 10, 11, 12.)

De telles idées sur le beau, nous le concevons, sont capables de dérouter quelques admirations; et voilà, du coup, grand nombre de beautés condamnées. *L'art pour l'art* y périt le premier, et le feuilleton, et je ne sais quelle poésie intime, et ce que nous appelions, en 1828, le romantisme. Les regrette qui voudra, nous nous consolons volontiers de leur perte. Les beautés creuses et vides, autant que les beautés sensuelles, sont évidemment sacrifiées à cette critique austère. Qui songerait à s'en plaindre?

Mais, enfin, n'est-ce pas rendre impossible toute la poésie dramatique, par exemple? Se fait-on idée d'une tragédie vertueuse? Quel sera le sort de la comédie et de la satire? La fable, la chanson, comment les rendre religieuses? Que de monotonie! que de froideur! La verve, l'agrément, l'esprit, les émotions fortes, tout s'en va et fuit devant ces règles de critique sévère. Ne retourne-t-on pas à la barbarie par la pruderie! N'est-ce pas exciter à brûler jusqu'à des classiques illustres et constamment admirés? Et, de plus, comment appliquer à l'art en général, à la sculpture, à la peinture, à la musique, cette théorie du beau?

Il faudrait citer sans fin, et emprunter de toutes parts au livre de M. Laurentie pour discuter une à une ces grosses objections. Nous renvoyons aux pages judicieuses où tous ces points sont controversés avec autant de bon sens que de bon goût. Indiquons seulement une conséquence pratique du principe posé, et faisons-la ressortir. Ce sera le meilleur éloge de la théorie.

Pour qui s'accommode d'une littérature, d'un art sans vertu, il est facile d'accepter l'une et l'autre dénués de pensée. C'est peut-être, à vrai dire, le seul inconvénient réel que quelques sceptiques verront à la rhétorique et à la poétique de M. Laurentie. Mettre de côté la pensée, c'est ouvrir si largement la voie aux renommées d'écoliers conquises au courant de la plume, et à la gloire de la vogue, si recherchée et si fructueuse dans ces derniers temps! On n'a plus alors à interroger le fond des œuvres, la pensée inspiratrice; et, la conviction religieuse et morale une fois rejetée, tout se justifie. L'imagination suffit à constituer un beau livre. Peindre, raconter tout ce que l'on veut, avec une invention facile, le laid, le difforme, le monstrueux,

n'importe ! le futile et le frivole, la volupté et la débauche, tout est égal ; on a peint, on a raconté, on a produit une impression : l'art est réalisé ! La critique n'a pas de droits sur ces créations vagabondes

Mais, si l'on doit demander compte à l'écrivain, à l'artiste, de sa pensée, discuter ses principes, les soumettre aux règles du goût, les confronter avec les traditions du génie, il faut un labeur sérieux, il faut la conscience, il faut le respect des vérités fondamentales sur lesquelles reposent les beaux-arts comme les sociétés politiques. L'art s'envisage alors comme une mission, non plus comme un bénéfice ou un amusement banal. Et pour se préparer à cette mission, il s'agit de discipliner son cœur et de régler son esprit. L'indépendance moderne et la liberté de penser répugnent, il est vrai, à ces soumissions difficiles ! Mais la dégradation humiliante à laquelle mène la licence intellectuelle ne nous semble pas compensée suffisamment par cet affranchissement de toute règle, de toute autorité, en un mot, de tout devoir !

« Les discours d'un homme ressemblent à sa vie, et son style se » corrompt avec sa morale », écrivaient les anciens. Ne craignons pas de juger d'après cette mesure les ouvrages de l'esprit, de ramener à ces principes les conditions du beau. Et, pour nous borner à l'enseignement, quels avantages positifs, quelle utilité n'y a-t-il pas à faire étudier, dans cet esprit, les littératures ; à apprécier, selon les règles de cette critique nette et précise, les philosophes, les orateurs, les poètes ; à juger, au point de vue des exigences morales et religieuses, les œuvres de l'art ! Où seraient alors les méprises possibles, les illusions excusables, les entraînemens justifiés ? Que d'admirations malsaines et de funestes enthousiasmes n'épargnerait-on pas à la jeunesse si impressionnable, si accessible aux séductions du mensonge ? Croyons-le : faire du goût une partie de la morale, à tous les vains systèmes des idéologues sur l'essence du beau substituer la théorie simple et féconde du respect délicat des convenances, et montrer la pureté du cœur comme l'inspiration supérieure de la poésie et de l'éloquence, c'est philosopher sainement sur l'art ; et cette philosophie, toute modeste qu'elle soit, est susceptible des applications les plus pratiques et les plus salutaires. Nous la préférons, pour nous, aux subtilités métaphysiques et aux raisonnemens pointilleux de beaucoup de traités réputés très-savans.

Nous avons cependant entendu reprocher au livre de M. Laurentie d'être encore trop païen. Sans doute, s'il se bornait à établir comme règle du beau cette seule convenance artificielle que les rhétoriques désignent sous le titre de *mœurs*, laquelle n'est que l'extérieur et l'apparence de la vertu, ce ne serait pas la peine de s'être attaqué, aussi vivement qu'il l'a fait, à la théorie du mépris affichée dans les écoles littéraires contemporaines. Le mépris et l'hypocrisie se valent. Mais en identifiant les lettres avec la morale, en démontrant, dans tout son livre, que « le beau est ce qui est bon », il est allé au devant du reproche dont nous parlons. Les convenances religieuses et morales sur lesquelles insiste avec tant de force M. Laurentie, ne sont après tout, que cette belle loi d'unité « de laquelle on peut dire, comme de » la loi morale, *non scripta*, *sed nata lex*. Avant d'être une loi litté- » raire, elle est une loi morale : c'est elle qui règle tous les rapports » de l'homme à la société, et de la société même à Dieu ; c'est elle

» qui est le principe de toute la vie humaine. Loi merveilleuse et » féconde ! on la découvre tout à la fois dans dans l'ordre moral et » dans l'ordre politique, dans la discipline des républiques et dans la » soumission des monarchies, dans l'instinct conservateur de la patrie, » et dans l'amour touchant de la famille... Elle passe de la religion et » de la morale dans tous les sujets qui touchent à l'intelligence humaine; » et ainsi l'on voit qu'en remontant à la première origine des arts, » les règles qui leur sont imposées se déduisent des lois d'ordre, révé- » lées par Dieu même à la société. » (P. 45, 46.) Or, le respect des convenances, ainsi déterminé, n'implique pas seulement l'ordonnance extérieure des conceptions de l'esprit, la disposition habile d'une œuvre quelconque d'art. La pensée qui y préside, après avoir satisfait aux convenances intellectuelles, doit également s'harmoniser avec la loi morale et la loi religieuse, c'est-à-dire élever l'esprit et purifier le cœur. Les anciens se sont bornés, dans l'idée qu'ils avaient de l'art, à représenter l'éloquence et la poésie comme destinées à adoucir les mœurs, à civiliser les peuples : « Ils disaient les bonnes lettres — » *Optimæ litteræ*, les bons arts — *bonæ artes*, les lettres humaines — » *humaniores litteræ*; mais le Christianisme seul, en apportant aux » hommes d'autres pensées sur le beau, sanctifia ce qui jusque-là » n'avait été que bon. » (P. 3.) Il ajouta à la part d'empire et d'influence attribuée aux beaux arts, l'obligation de porter l'homme à la contemplation et au désir des choses célestes. C'était compléter, en la surnaturalisant par une pensée de foi, la notion du beau demeurée trop humaine dans l'antiquité.

Nous pouvons regretter peut-être que l'infériorité de l'art antique ne soit pas assez caractérisée dans le livre de M. Laurentie, et qu'après avoir flétri les jouissances grossières et voluptueuses qu'ont paru uniquement envisager certaines théories contemporaines, il n'ait pas assez distingué les beautés de l'art chrétien, tel qu'il s'est montré dans les siècles de foi, et plus vivement mis en relief la conception du beau dans le catholicisme. On est tenté de se demander quelquefois si, à ses yeux, la perfection dans la littérature et dans les arts ne serait pas, comme elle le semblait au XVIIe siècle, la fidèle imitation de l'antiquité profane

On ne doit pas oublier toutefois que les discussions actuelles sur le paganisme littéraire n'étaient pas soulevées à l'époque où parut le livre de M. Laurentie. Il combattait surtout la licence vagabonde et le mysticisme religieux de l'école romantique. La question s'était placée sur le terrain des règles et de l'autorité, des traditions en littérature. Il ne s'agissait pas de comparer l'art païen avec l'art catholique. Mais les principes sur lesquels s'appuyait M. Laurentie, cette alliance qu'il cherchait à établir entre les beaux arts et la religion, cette critique agrandie qu'il proposait pour base à l'enseignement des lettres, ne touchaient-elles pas à la réhabilitation de l'éloquence et de la poésie catholiques, et des arts inspirés par la foi ? Le chapitre qui termine son livre, et la comparaison qu'il fait des lettres anciennes et modernes s'appliquent d'ailleurs on ne peut mieux aux débats récemment engagés. Ce n'est plus seulement la querelle de Perrault et de Boileau, des classiques et des romantiques ; les formes extérieures du langage, les ornemens sensibles de la pensée si judicieusement écartés de la discussion pour descendre dans la pensée même (p. 452),

que reste-t-il au paganisme ? La préférence réfléchie accordée aux beautés chrétiennes n'est-elle pas l'apologie positive des auteurs chrétiens, et M. Laurentie ne signale-t-il pas indirectement les dangers de l'usage des auteurs profanes, dans son appréciation si nette des avantages que les lettres doivent au Christianisme. « Dès qu'on fait entrer » le Christianisme dans les lettres, dit-il, on aperçoit aussitôt ces » questions sous un jour nouveau. On voit qu'il leur donne un carac- » tère inconnu aux lettres anciennes, la foi, cette ferme sécurité » de la raison, ce sentiment intime de la conscience, qui produit des » élans d'amour et d'éloquence ; ajoutons cette profonde connaissance » des mystères de la vie humaine, cette pénétration de tous les secrets » du cœur, cette merveilleuse intelligence des passions les plus inex- » plicables à la raison humaine. C'est ainsi que les modifications admi- » rables que le Christianisme a jetées dans le cœur humain sont deve- » nues autant de modifications dans les lettres. » (P. 453.) Où rencontrer, dans la morale païenne, « cette ferme sécurité de la raison, ce sen- » timent intime de la conscience ? » La poésie et l'éloquence antiques renferment-elles donc « ces élans d'amour ! » Nous nous laisserions aller volontiers à citer encore une étude sur la poésie du *Stabat*, « la » plus sainte et la plus déchirante élégie qui ait été écrite ; » mais les limites d'une revue bibliographique ne nous le permettent pas. Bornons-nous à rappeler un jugement sur Rollin, qui rattache assez explicitement la critique de M. Laurentie à la théorie soutenue par nous : » Le *bon* Rollin, dans son *Traité des Etudes*, a cherché à réunir ces » deux caractères de la critique qui s'exerce tour à-tour sur les détails » du langage et sur le fond des pensées. Son ouvrage mérite d'être lu ; » mais je lui reproche un entraînement déplorable qui le porte à admi- » rer sans cesse et à nous faire admirer les mœurs grecques et romaines. » C'est une vieille tradition des écoles avec laquelle on a fait, au » milieu du Christianisme, des républicains et des philosophes. Rollin, » avec la bonté de son cœur et l'aménité de son esprit, fait effort pour » allier ces sentimens farouches avec les douces vertus de la religion. » Mais cet effort est vain, et la jeunesse est emportée par l'inspiration » de ce génie des républiques, qui paraît sublime parce qu'il étouffe la » nature. » (P. 68, 69.)

En recommandant à nos lecteurs le livre de M. Laurentie, nous tenions d'abord à lui donner un témoignage de notre respectueuse estime. Nous avions, de plus, à acquitter une dette de reconnaissance. Dès l'apparition de notre Revue, il voulut bien annoncer et recommander lui-même notre publication. La bienveillante adhésion qu'il donne à nos idées et au dessein que nous poursuivons de christianiser les études, est une autorité dont nous avons lieu de nous honorer « Il s'agit, dans la pratique, disait-il après avoir indiqué le but prin- » cipal de la *Revue*, d'organiser un système d'enseignement classique, » qui restitue aux auteurs chrétiens une place légitime à côté et même » au-dessus des auteurs profanes. Je réduis, pour ma part, à ces » termes modérés la question débattue. Déjà elle a été, par d'autres, » présentée sous une forme différente ; et, sans blâmer le zèle, je » puis soupçonner que l'exagération n'est pas utile. M. d'Alzon et ses » amis paraissent le soupçonner comme moi. Nul doute que les études » classiques ne soient établies sur une base fausse et dangereuse. Et » puisque chacun engage son opinion propre dans le débat, qui semble

» devoir être bruyant, je puis me permettre de dire que j'ai devancé
» de beaucoup ces cris d'alarme et de plainte. — Les livres que l'anti-
» quité nous a laissés ont été, dans la Renaissance des lettres, les
» seuls qui fussent confiés à la jeunesse, et, suivant une singu-
» lière disposition de l'esprit humain, on passait aisément de l'admi-
» ration des livres à l'admiration des peuples. Poètes, orateurs.
» historiens, concouraient également à faire naître un vif enthousiasme
» pour les mœurs et les habitudes anciennes. Cet entraînement s'est
» perpétué, même après que nos lettres nationales nous ont eu fourni
» des modèles. Nous avons tous été élevés comme pour vivre dans les
» républiques ; l'amour de la patrie, en s'éveillant au souvenir de tant
» de dévoûmens quelquefois plus féroces que vertueux, ne s'attachait
» point au pays qui nous a vus naître, mais à celui que nous habitions
» par la pensée On nous a faits Grecs et Romains ; on ne songeait pas
» que nous devions être Français. De là, de singulières altérations ou
» d'énormes contradictions dans les mœurs chrétiennes et nationales.
» D'un côté, la religion et les lois de la patrie imposaient des devoirs
» d'une certaine nature ; de l'autre, mille souvenirs, devenus sacrés,
» inspiraient des pensées toutes contraires. De grandes erreurs de-
» vaient finir par être la suite d'un tel système d'éducation... »

J. MONNIER.

QUINTI HORATII FLACCI OPERA. *Nouvelle édition, avec des argumens analytiques et historiques et des notes en français*, par M. CARTELIER, agrégé des classes supérieures. — Paris, Dézobry et E. Magdeleine, libraires-éditeurs.

Un nouveau nom vient grossir la liste déjà si nombreuse des éditeurs de ces poésies que le plus spirituel et le plus enjoué des littérateurs de l'antiquité adressait à la postérité avec tant de confiance en leur impérissable gloire. Que de notes, que de commentaires, que de corrections n'a-t-on pas publiés sur Horace ! Tout semble avoir été dit à son sujet ; et après le complet et savant ouvrage de M. Lemaire, l'histoire d'Horace par Valckenaer, l'excellente édition classique de M. Quicherat, il paraîtrait au moins superflu, sinon téméraire, de publier de nouveaux travaux. M. Cartelier ne l'a pas pensé ainsi, et il a eu raison. De tous les poètes de l'antiquité, aucun n'est plus populaire qu'Horace, aucun ne se relit avec plus de plaisir, quand on n'est plus forcé de le traduire sur les bancs de l'école.— Frondeur aimable des ridicules de son temps, et des travers de la nature humaine, Horace est encore pour nous un auteur préféré. Causeries finement railleuses, peintures pleines d'ombre et de fraîcheur, tout chez lui a conservé son charme et son attrait. Son style a la rapidité d'un tour concis et énergique, en même temps que la vivacité et l'éclat de l'image Sa philosophie, sous une forme légère, s'inspire heureusement, quand elle oublie son épicuréisme habituel, des meilleurs préceptes de la sagesse antique. Dans son Art

poétique, il jette en se jouant des conseils qui sont devenus les règles de l'art. Il entremêle à ses plus sérieuses épîtres des satires piquantes, et dans ses odes, pièces brillantes et si courtes qu'on les croirait improvisées, l'expression hardie et pittoresque est toujours enchâssée avec un rare bonheur. — Rendre ce poète plus clair, en expliquant les fréquentes allusions relatives aux choses de son temps ; faire ressortir les délicatesses de sa latinité ; en un mot, mettre Horace à la portée des élèves studieux en les aidant à mieux connaître le siècle d'Auguste, voilà ce que s'est proposé M. Cartelier. Son texte, d'une grande correction, est élucidé par des notes abondantes, largement puisées aux meilleures sources : Orelli, Valckenaer et Lemaire. Presque toutes sont philologiques ; d'autres, que l'auteur doit principalement au savant ouvrage de M. Dézobry sur Rome, sont plus spécialement historiques, statistiques et géographiques. Ces dernières, ordinairement plus négligées par les éditeurs, sont, à notre avis, les plus instructives ; quant aux premières, elles offrent un inconvénient capital, commun à presque toutes les éditions que l'on publie aujourd'hui ; elles ne réservent rien au professeur et facilitent beaucoup trop la tâche de l'élève, qui n'a plus à lutter avec les difficultés de construction qui se présentent à chaque instant dans Horace. Toutes sont résolues, et résolues en français. Pour peu que les éditeurs fassent de nouveaux progrès dans cette voie, il ne faut pas désespérer de voir les éditions classiques se métamorphoser en *traductions interlinéaires*. Les élèves y gagneront-ils ? Nous ne le pensons pas ; et il est certain que cette méthode d'enseignement *facile* est bien éloignée de celle de Rollin, à laquelle on ne saurait cependant contester d'avoir formé d'assez bons latinistes.

Puisque nous en sommes aux reproches, nous les réunirons ici tous sans en atténuer aucun. Le travail de M. Cartelier est trop utile et trop consciencieux pour qu'il soit besoin de le ménager.

La notice biographique dont le savant professeur a fait précéder son texte d'Horace ne manque ni de critique ni d'intérêt ; mais est-elle suffisante pour montrer sous son vrai jour ce républicain par entraînement de jeunesse plus que par conviction, enthousiaste de Brutus, courageux jusqu'au moment du combat, qui jette alors son bouclier et revient à Rome, tout tremblant et aussi honteux qu'un oiseau auquel on a coupé les ailes? Les diverses phases de la vie du poète ne sont pas nettement retracées, et son nouveau biographe, à l'imitation de M. Valckenaer, l'a jugé avec une indulgence qu'il ne mérita pas toujours. Qu'Horace ait chanté tour à tour la république et l'empire, Brutus et Auguste, c'est une chose qu'aujourd'hui bien des gens n'auraient pas le droit de lui reprocher, mais qui ne prouve pas précisément une grande indépendance de caractère ni de fermes convictions. « *Il a célébré Auguste, il l'a divinisé même. Mais la terre entière n'était-elle pas aux pieds de ce dieu mortel, qui rendait la paix au monde après une longue période de guerres civiles ?* »

Il faut l'avouer, l'excuse est assez commode. M. Cartelier prend la peine de nous expliquer que le *relicta non bene parmula* pourrait bien ne vouloir dire autre chose que « *déposer les armes* ». Soit : mais en quel lieu et de quelle manière ? Enfin, pour parler des invectives sanglantes contre les amis d'Auguste et des regrets républicains qu'Horace exprima en vers, il ne faut pas oublier que ces pamphlets, écrits sous l'inspiration peu poétique de la faim, furent colportés en secret dans

les cercles de l'opposition romaine, et publiés seulement après la mort de leur auteur, qui sut, peu honorablement, recourir à la bourse des deux partis.

Soit oubli, soit négligence, le nouvel éditeur a omis de nous donner une table des matières, ou, si l'on aime mieux, l'*index* des poésies d'Horace. Si tout est rangé dans l'ordre consacré, rien cependant n'indique cet ordre ; il faut longtemps feuilleter pour trouver une ode, une satire, une épitre, et souvent feuilleter en vain, puisque M. Cartelier a cru devoir, et nous l'en félicitons, supprimer plusieurs pièces malséantes dans une édition destinée à la jeunesse.

Nous louons l'éditeur des excellens sommaires dont il a fait précéder chaque pièce de son recueil, et de son travail consciencieux sur la métrique si variée et trop peu étudiée des odes. Le soin qu'il a d'indiquer à chaque pièce le genre auquel elle appartient, facilitera de beaucoup le travail des élèves, leur permettra de s'exercer dans les mêmes compositions et de sortir de l'ornière si battue des hexamètres et des distiques. En un mot, l'édition de M. Cartelier, telle qu'elle est, présente de grands avantages, et peut être comptée parmi les bons livres classiques, encore quelques légères corrections, et elle ne laissera rien à désirer.

A. DE LAMOTHE.

M. TULLII CICERONIS *ad Quintum fratrem* DE ORATORE *dialogi tres.* — Nouvelle édition, d'après les meilleurs textes, avec notes et commentaires en français, par M. GAILLARD, inspecteur général de l'Instruction publique. — Paris, Dézobry et Magdeleine.

« Personne, dit Fénelon dans ses *Dialogues sur l'Eloquence*, n'admire plus Cicéron que je fais ; il embellit tout ce qu'il touche ; il fait honneur à la parole ; il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire. » C'est que Cicéron joignait aux dons d'une excellente nature l'étude littéraire et philosophique d'un art dont il donnait à la fois le précepte et l'exemple. Ces préceptes nous ont été transmis dans trois ouvrages, — car nous ne comptons pas sa *Rhétorique à Hérennius*, non plus que son traité de l'*Invention* : — le premier, le *De Oratore*, contient la théorie de l'art oratoire ; le second, le *Brutus*, fait l'histoire de cet art en Grèce et à Rome, le troisième, l'*Orator*, est la peinture de l'idéal de l'éloquence.

Dans la classe de rhétorique, il conviendrait, ce nous semble, d'initier les élèves à ces œuvres de l'orateur romain, où ils pourraient puiser à la fois la connaissance des règles de l'éloquence et le goût de la plus pure latinité. Cependant, ces ouvrages ne sont pas classiques : quelques difficultés de texte, de nombreux détails historiques et littéraires sur des faits ou des écrivains peu connus, des allusions aux usages du temps, aux formes du barreau, au droit romain, en rendraient peut-être l'étude peu fructueuse à des élèves encore jeunes et dont l'instruction est quelquefois insuffisante. D'un autre côté, les

maîtres eux-mêmes n'ont souvent ni le temps, ni les ouvrages nécessaires aux longues et laborieuses recherches que nécessiterait l'explication commentée de ces dialogues.

L'édition du *De Oratore* avec les notes de M. Gaillard, inspecteur général de l'instruction publique, nous semble pouvoir parer à ces inconvéniens, et être utile à la fois au professeur et à l'elève, mais surtout au professeur. Elle a été publiée par la librairie Dézobry, dont les éditions classiques sont, en général, trop consciencieusement annotées pour les élèves, en ce sens que la plupart des difficultés contre lesquelles ils devraient lutter eux-mêmes leur sont aplanies; en ce sens qu'avec un luxe pareil d'annotations, le professeur n'a souvent qu'à jouer le rôle de personnage muet, puisque l'élève lit au bas de la page la plupart des observations que le maître pourrait et devrait faire.

L'honorable commentateur débute par un avant-propos : c'est l'usage. Les avant-propos des éditions classiques sont fort ennuyeux, peu lisibles et remplis de banalités ; les élèves ne les lisent jamais, les professeurs les lisent à peine : c'est encore l'usage. M. Gaillard a dérogé à l'usage : son avant-propos est intéressant, lisible, instructif et élégant ; il mérite d'être lu d'un bout à l'autre par les maîtres et les élèves. — Il commence par nous raconter l'histoire et le but du livre : il compare ces dialogues *De Oratore*, si parfaits pour le fond et la forme, aux essais de la jeunesse de Cicéron que nous citions tout-à-l'heure; et, après avoir apprécié l'ensemble des dialogues, il les analyse séparément, en mêlant à sa critique littéraire des détails sur la biographie et le caractère des divers interlocuteurs. Il termine en rappelant les jugemens de Laharpe, de Fénelon, de Marmontel, de M. Villemain, sur une œuvre qu'ils admirent comme critiques et dont ils ont profité comme écrivains.

Dans un court appendice, M. Gaillard esquisse la vie de Quintus Cicéron, frère de l'orateur, indique les autorités sur lesquelles il s'appuie pour la fixation du texte, et fait précéder ce texte même de sommaires très-utiles pour se faire une idée de l'ensemble.

Nous arrivons à la partie des notes et du commentaire ; M. Gaillard ne les a pas épargnés. Et, dès les premières pages, nous remarquons le soin avec lequel chaque nom cité par Cicéron est doté de sa biographie, et l'érudition qui rapproche du texte du *De Oratore* les passages analogues, soit de Cicéron lui-même, soit d'autres auteurs, grecs, latins et même français. Dans le premier livre, où Cicéron insiste sur la nécessité de l'étude du droit, Gaïus et le Digeste sont plus d'une fois allégués pour l'explication de ces termes de la jurisprudence romaine qui ne s'expliquent pas assez par eux-mêmes pour le lecteur qui n'a pas étudié cette science.

Après quelques considérations générales sur l'éloquence, Cicéron peint les personnages dont il va rapporter le dialogue, et décrit en artiste, à la manière de Platon, le lieu de la scène. C'est dans tous ces petits détails qu'apparaît surtout l'esprit sensuel et délicat de ces sages de l'antiquité, qui savaient si bien se mettre à leur aise pour philosopher. Tantôt, c'est en se promenant dans les jardins d'Académus, tantôt, comme Socrate et Phèdre, c'est à l'ombre d'un platane, au parfum d'un agnus-castus, étendus sur l'herbe épaisse, et les pieds dans l'eau murmurante du ruisseau qui les rafraîchit, qu'ils dissertent

avec complaisance sur leurs systèmes. Ici, c'est mieux encore, ils ont pris le bain (*lauti*), ils ont dîné, ils ont fait un ou deux tours d'allée ; et, sous le platane, comme Socrate, ils s'entretiennent, mollement assis sur des coussins, *pulvinosque poposcisse*.

Mais n'allons pas nous-même faire le commentaire, et contentons-nous de faire connaître celui de M. Gaillard. Ne pouvant tout dire, nous nous bornerons au second livre qui traite, on le sait, de l'*invention* et de la *disposition*.

Dès le début, nous avons remarqué (p 124) plusieurs notes grammaticales et philologiques, qui nous ont fait espérer que les notes de ce genre seraient plus nombreuses qu'elles ne le sont réellement. Il nous semble que quelques endroits, un peu difficiles pour des élèves ordinaires, n'ont pas été élucidés assez scrupuleusement ; et la partie grammaticale n'est pas celle qui a été l'objet des soins les plus grands. Nous citerons cependant les notes des pages 130, nº 6 ; 134, nº 1 ; 138, nº 2 ; 146, nº 2 ; 157, nºs 2 et 5 et plusieurs autres, où le sens des mots est surtout fixé, et la tournure de la phrase justifiée par des rapprochemens avec d'autres textes de Cicéron ou d'autres auteurs.

Grâce aux notes biographiques et littéraires de M. Gaillard, le lecteur fait sans peine connaissance avec les nombreux écrivains cités da ns ces dialogues : ainsi nous trouvons successivement des détails sur Isocrate (p. 127, nº 3), Acusilas, Phérécyde de Léros, Hellanicus de Lesbos (p. 143), Hérodote, Thucydide, Philiste, Théopompe, Ephore, Xénophon, Callisthènes, Timée et bien d'autres Grecs ; sur les anciens historiens, orateurs et même poètes de Rome, dont les ouvrages sont perdus, au moins en partie, et dont, par conséquent, le nom n'est guère cité dans les classes. Nous trouvons, en outre, quand l'occasion s'en présente, des détails utiles sur les coutumes auxquelles le texte peut faire allusion, coutumes de la vie privée autant que de la vie publique, dont la connaissance est indispensable pour avoir la clé d'une foule de locutions usitées dans les *Dialogues*. Enfin, un travail qui pourrait être long est évité au professeur par le soin que M. Gaillard a pris d'expliquer les termes techniques par le rapprochement des mêmes termes dans Platon, Aristote et quelques critiques grecs. Nous citerons surtout, dans le second livre, les pages 135, 139, 158, et nous n'oublierons pas, dans le troisième livre (p. 362 et sq.), la longue et utile nomenclature des figures de mots et de pensées, avec leurs noms grecs et des explications tirées de Quintilien.

Un *Index rerum*, qui permet de faire facilement des recherches, termine cette édition qui nous semble destinée à rendre des services réels à tous ceux qui veulent étudier les préceptes si admirablement formulés par Cicéron et que la difficulté rebuterait peut-être, s'ils n'avaient pas, dans ce livre, un guide utile et sûr. P. C.

HISTOIRE DU DOGME CATHOLIQUE *pendant les trois premiers siècles de l'Eglise et jusqu'au Concile de Nicée*, par M. l'Abbé GINOULHIAC, Vicaire-général d'Aix. — Tomes I et II.

Au moment où MM. les aumôniers des lycées vont être chargés de l'enseignement de la métaphysique et de la morale, dans leurs cours d'instruction religieuse, et où ils auront à aborder plus spécialement la

théodicée, dont on décharge MM. les professeurs de philosophie, il est de la plus haute importance que cette partie de l'enseignement, en devenant plus chrétienne, ne soit pas moins forte que par le passé, et que ceux à qui elle va être confiée aient à leur disposition les ressources nécessaires pour leurs leçons.

Or, un immense service vient de leur être rendu par un des membres les plus savans du clergé français, M. l'abbé Ginoulhiac, ancien professeur de théologie du Séminaire de Montpellier, et, depuis plusieurs années, vicaire-général de Mgr l'archevêque d'Aix, qui vient de publier les deux premiers volumes d'une histoire du dogme catholique. — Ces deux volumes renferment les monumens de la tradition sur Dieu et la Trinité, et présentent un merveilleux arsenal d'argumens contre les propositions du rationalisme moderne, propositions si habilement groupées par M. Vacherot, dans le III[e] volume de son histoire de l'école d'Alexandrie.

Nous nous proposons de faire un examen approfondi de l'ouvrage de M. l'abbé Ginoulhiac; le désir d'y consacrer toute l'attention et tous les soins que comporte un pareil sujet nous empêche seul d'en rendre compte dans ce numéro. Dès à présent, toutefois, et sans craindre que l'amitié nous rende aveugle, nous affirmons que les volumes qui ont paru sont déjà un des plus beaux monumens élevés à la gloire de notre foi.

Pour en donner une idée, citons un fragment de l'*Introduction*, et laissons l'auteur exposer lui-même le but qu'il se propose :

L'Abbé Emm. D'ALZON.

« L'histoire du dogme n'est pas l'histoire des monumens ou des faits qui en sont les sources, mais l'histoire de la pensée dogmatique qui est exprimée par ces faits ou qui est renfermée dans ces monumens. Elle n'agite pas les questions purement critiques, elle les suppose résolues. Sans doute, ces questions ne lui sont pas indifférentes; et rien n'est plus important, lorsqu'on écrit une histoire du dogme, que d'attribuer à chaque document qu'on invoque sa valeur réelle. Il est même bon qu'on ne s'y appuie que sur des monumens dont l'authenticité soit généralement reconnue; car c'est surtout en matière dogmatique qu'il ne faut pas oublier cette belle parole d'un ancien sage : « Dieu a-t-il » besoin de votre mensonge pour se justifier? A-t-il besoin que vous » recouriez à des déguisemens frauduleux pour le défendre! » (*Job*, c. XIII, v. 7.) Mais il ne faut pas non plus donner dans les excès d'une critique qui ne respecte rien, ni renoncer à des témoignages que l'on croit certains, parce qu'ils sont écartés par quelques écrivains modernes que les moindres difficultés arrêtent, ou qui sont dominés dans leur appréciation par des préjugés dogmatiques (1).

(1) « C'est la règle que nous nous sommes tracée. Nous n'invoquons les monumens qu'à bon escient. Si nous alléguons quelques témoignages qui nous paraissent douteux, nous ne leur attribuons jamais une valeur décisive. Pour former notre opinion, nous consultons les critiques sages, et ordinairement nous les suivons, sans toutefois nous asservir à leurs sentimens. En général, nous sommes sévères dans le choix des autorités, mais nous tâchons de ne pas oublier les réflexions judicieuses de Fleury, qui se vérifient aujourd'hui plus que jamais. Il parle des critiques protestans : « Sur ce fondement, dit-il,

» L'histoire du dogme chrétien n'est pas non plus l'histoire de toutes les doctrines, de toutes les opinions qui, depuis dix-huit siècles, se sont répandues dans le monde sous le nom de Christianisme (1). L'exposition de ces conceptions nombreuses et diverses doit occuper une place dans une histoire du dogme ; mais elle n'en fait pas le fond et la substance. Si rien n'est beau, n'est lié, n'est complet comme le dogme chrétien, tel que l'Eglise catholique l'a toujours compris et professé, rien n'est plus bizarre, plus incohérent que ce que les sectes qui ont surgi depuis les premiers siècles ont présenté comme la pure doctrine du Sauveur ; et chercher indifféremment dans tous ces systèmes le vrai sens du Christianisme, ce serait vouloir ne trouver que variations et n'aboutir qu'à l'incertitude.

» Mais, heureusement, avant ces sectes, en dehors et au-dessus d'elles, subsistait une société chrétienne visiblement investie d'une plus grande autorité que toutes les autres. Et, pour nous borner ici à des faits qui ne sauraient être contestés, il est certain que les disciples de Jésus-Christ, en se répandant dans le monde, fondèrent partout des communautés religieuses auxquelles ils préposèrent des pasteurs suivant un ordre déterminé ; que ces communautés, qu'ils appelèrent Eglises, et qui, avant leur mort, s'étaient multipliées à ce point qu'il en existait même hors des limites de l'empire romain, avaient des communications fréquentes les unes avec les autres ; que, fondées soit par le même apôtre, soit par des apôtres différens, elles se regardaient toujours comme une seule société, comme un seul corps, comme une seule Eglise apostolique répandue partout ; qu'elles croyaient avoir la même foi, qu'elles pratiquaient les mêmes rites sacrés, qu'elles avaient la même forme extérieure ; qu'unies entr'elles par le ministère qui leur avait été donné, elles s'unissaient toutes principalement dans l'Eglise de Rome, où elles croyaient que S. Pierre était mort et avait fixé son siége. Les monumens les plus authentiques du second et du troisième siècle attestent ces derniers faits non moins clairement que les autres. Il n'est pas moins certain que cette Eglise, ainsi constituée, subsiste sans interruption depuis l'époque de la prédication de l'Evangile ; que toujours elle a eu des caractères propres et qui la distinguaient des autres sociétés chrétiennes : une plus grande étendue et le nom même de catholique, une même règle fondamentale de croyance, l'enseignement apostolique, un même sentiment, la haine de toute innovation

» ils ont donné dans l'extrémité opposée ; ils ont outré la critique jusqu'à » ne laisser rien de certain ; et la mauvaise émulation de paraître savant » a entraîné quelques catholiques dans cet excès. » (Préface de l'*Histoire ecclésiastique.*)

(1) « Marheineke semble lui-même être de cet avis. Il combat avec énergie ceux qui, comme Strauss, prétendent que le dogme n'est autre chose qu'une opinion, et les historiens du dogme qui, dans leurs histoires, attachent autant d'importance aux opinions particulières qu'au dogme lui-même. Mais, parce qu'il repousse, avec tous les autres protestans, le principe de l'infaillibilité surnaturelle de l'Eglise, il réduit le dogme à n'être qu'une opinion devenue générale dans la société chrétienne, et il attribue aux hérésies la même valeur qu'à l'orthodoxie, au point de vue historique. — D. Philipp' Marheineke's, Christliche dogmengeschichte. — Berlin, 1849 ; Einleitung, p. 43, 44 et 13. »

dans la doctrine et de toute rupture de l'unité religieuse, un même corps de pasteurs, des évêques qui remontent visiblement jusqu'aux apôtres et à leur chef.

» Evidemment, si la doctrine de Jésus-Christ a existé quelque part, c'est dans le sein et dans l'histoire de cette Eglise qu'il faut principalement la chercher ; c'est là aussi que nous la chercherons de préférence. En d'autres termes, l'histoire de la foi ou de la doctrine dogmatique de cette Eglise est l'objet propre de cet ouvrage ; et, pour le dire en passant, c'est un des motifs pour lesquels nous lui avons donné le titre d'*Histoire du dogme catholique* (1).

» Ainsi circonscrite, l'histoire du dogme n'est pas proprement et uniquement l'histoire des opinions et des enseignemens personnels des Pères. Car, même en ce qui touche à la foi, il y a deux caractères essentiels à distinguer dans les Pères : celui de témoins ou de juges de la doctrine publique de l'Eglise de leur temps, et celui de docteurs particuliers. Si, comme témoins de la tradition de l'Eglise, lorsqu'ils s'accordent unanimement, leur autorité est irréfragable, parce que leur témoignage est, en ce cas, inséparable de la tradition elle-même, comme docteurs particuliers, ils peuvent avoir des opinions singulières, des manières incomplètes ou inexactes de concevoir certains dogmes. Et l'histoire du dogme catholique, où la doctrine des Pères doit tenir une si grande place, n'est pas une exposition de leurs conceptions personnelles, mais celle de leur foi et de leur enseignement public. Elle n'est pas l'histoire des pensées des plus grands saints et des plus grands hommes, mais, sous les formes diverses dont ils l'ont revêtue, l'histoire de la vérité révélée de Dieu.

» Enfin, une histoire du dogme n'est pas seulement l'exposé fidèle des décisions de l'Eglise qui sont intervenues dans les divers siècles. Cette exposition en est une partie essentielle, mais elle ne la renferme pas tout entière. L'Eglise ne propose pas la vérité divine nécessaire à croire, uniquement par des décisions, par des définitions formelles : elle la propose par des symboles, par les instructions de ses pasteurs, et aussi, dans un grand nombre d'articles, par les Ecritures divines qu'elle met aux mains de ses enfans. Elle n'en vient à des définitions précises qu'en certaines circonstances ; et, par rapport à ces définitions mêmes, l'historien du dogme n'a pas seulement à les constater ; il doit en montrer le fondement dans la croyance générale, à l'époque où elles se sont produites, et même en établir la sagesse et l'opportunité. »

(1) Nous en avons eu d'autres : le dogme chrétien est encore catholique en ce double sens qu'il a *toujours* été enseigné dans l'Eglise, et qu'il embrasse *tout* ce qu'il importe à l'homme de savoir dans la vie présente, et *tout* ce qu'il lui est nécessaire de croire pour parvenir à la béatitude dans l'autre vie. Voyez S. Cyrille, cat. XVIII, n. XXIII, Opp., p. 296.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur,

On lit dans le décret du 10 avril, art. 4 :

« Des conférences sur la religion et sur la morale, correspon- » dant aux différentes divisions, sont faites par l'aumônier ou » sous sa direction. Elles font *nécessairement* partie du plan » d'études des lycées. Le programme en est dressé directement » par l'Évêque diocésain. »

Il est impossible de se méprendre sur la portée de cet article, surtout si on le compare à celui par lequel les professeurs de philosophie ne sont plus chargés d'enseigner la métaphysique et la morale qu'autant qu'elles se rapportent à la logique.

Une tâche immense pèsera désormais sur MM. les aumôniers des lycées ; mais nous sommes assurés qu'elle ne sera pas trop forte pour leurs épaules, malgré les appréhensions manifestées par quelques-uns de leurs collègues de l'enseignement officiel.

Pour nous, membre de l'enseignement libre, que cette mesure semble ne point regarder, permettez-nous cependant de poser une question qui a son importance pratique. *Les conférences religieuses font nécessairement partie du plan d'études des lycées.* Comment s'assurera-t-on que cette prescription, devenue obligatoire, aura été exécutée ? Nous ne voyons de moyen efficace que l'examen du baccalauréat ; car si, au terme des études, les élèves ne sont pas interrogés sur ce qu'on leur a enseigné dans ces conférences, tenez pour sûr qu'ils considèreront cet enseignement comme accessoire, et qu'il leur en restera fort peu de chose. Mais si cet enseignement fait partie du programme du baccalauréat, qui sera chargé de cette portion de l'examen ? Sera-ce un membre laïque de la faculté des lettres ou des sciences ? Ceci aurait de graves inconvéniens. Sera-ce un prêtre désigné par l'Évêque diocésain ? Peut-être trouverait-on encore d'autres inconvéniens dans cette mesure, autorisée pourtant par l'usage suivi pour les examens des instituteurs primaires.

Quoi qu'il en soit, il serait important pour les membres de l'enseignement libre de savoir si l'instruction religieuse, désor-

mais obligatoire pour les lycées, fera partie du programme du baccalauréat. Vous comprenez, Monsieur le Rédacteur, que c'est là une question grave à la solution de laquelle peuvent s'en rattacher beaucoup d'autres, et dont peut dépendre la pratique de l'enseignement religieux des maisons libres. Nous croyons répondre au but de votre estimable recueil, en appelant sur ce point l'attention de vos lecteurs et en sollicitant de votre part les renseignemens que votre position vous mettrait en mesure de fournir.

Agréez, etc.

***

Note de la Rédaction. — On comprendra que nous nous bornions à communiquer à nos lecteurs la question qui leur est soumise dans la lettre précédente. Sans en méconnaître l'importance et l'opportunité, nous devons nous abstenir de donner notre avis, que l'on serait tenté de regarder comme l'expression de l'opinion personnelle de M. d'Alzon ; il y a pour nous devoir de convenance à éviter cette méprise, et à ne point sortir de la réserve que nous impose la position, dans le Conseil supérieur, du fondateur de ce recueil.

Nous nous plaisons toutefois à déclarer que les intentions si favorables à l'enseignement religieux, manifestées par le gouvernement, nous paraissent propres à faire espérer de sa part une solution convenable pour la difficulté que nous propose notre honorable correspondant.

Nous avons déjà reçu plusieurs adhésions au projet de congrès que nous avons publié dans le troisième numéro. Il est bien entendu que ce congrès est proposé à ceux qui, étant placés au même point de vue que nous, s'entendent déjà sur la nécessité de faire dominer le principe chrétien dans les études. La discussion ne peut être fructueuse, en effet, qu'entre ceux qui sont d'accord sur les principes. A cette seule condition, on le conçoit, il peut y avoir, dans une réunion de ce genre, un échange de communications utiles.

Nous prions les personnes qui ont accueilli notre initiative de vouloir bien nous indiquer les lieux qu'elles croiront les plus favorables à la tenue de ce congrès. Lorsque nous aurons pu comparer ces désignations et éclairer ainsi un choix définitif, nous le ferons connaître, et nous lui donnerons la publicité nécessaire.

LE RÉDACTEUR EN CHEF,

E. GERMER-DURAND.

Nimes. — Typ. BALLIVET.